TOME XX. N° 20 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANV. 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Erreurs d'hier Fautes d'aujourd'hui Menaces de demain

DEPUIS cinq ans nous sommes pris dans l'engrenage des faits et des conséquences. Essayons d'arrêter le mouvement ayant que le corps de la patrie y passe tout entier.

C'est une action qui s'engage ici. L'objet de ces réflexions n'est donc ni d'incriminer ni de récriminer. Rien ne serait plus vain. Mais d'abord il faut voir clair. Et pour voir, il faut mettre au point.

Parmi les vérités que nous dirons, il en est qui seront peut-être désagréables à quelqu'un de nos amis. Tant pis : contre l'intérêt national, il n'y a pas d'amis.

L'armistice.

L'erreur initiale, l'erreur-mère, a été l'armistice du 11 novembre 1918. Non pas parce qu'il n'exigeait pas assez, mais comme inopportun et prématuré. Bien que jamais

sans doute aucune capitulation plus complète n'ait été consentie par aucun peuple, on a pu en trouver les conditions encore trop douces, mais l'erreur première a été qu'un armistice quelconque fût conclu ce jour-là. Une pareille guerre ne devait pas finir ainsi, car c'était ne pas la finir et lui permettre, à plus ou moins brève échéance, de recommencer.

L'Allemagne vaincue, mais seulement à demi dégrisée, n'a pas eu le sentiment de sa défaite ; il ne s'est pas imprimé tout droit et tout vif dans sa chair. Elle n'a pas à son tour subi l'invasion, elle n'a pas vu de ses yeux, touché de ses mains le grand naufrage de la guerre. Au contraire, après un court reflux de bandes désorganisées, elle a vu revenir ses troupes sans empereur ni princes, mais des fleurs aux fusils, sous des arcs de triomphe.

Alors, ce qui avait été est devenu comme si ce n'était pas. Elle avait cru trop longtemps à la victoire allemande pour croire si facilement à la nôtre. Il eût fallu une suprême bataille qui nous portât en territoire allemand. Eh ! bien, oui, il en eût coûté à toutes les armées un supplément de sang versé, et l'on conçoit que, devant le résultat immédiat déjà obtenu, la conscience du chef ait hésité, mais ce dernier sacrifice eût peut-être épargné dans l'avenir de nouveaux flots de sang.

« Et l'Allemagne, d'autre part. »

La deuxième erreur est inscrite dans le protocole même du traité, dont le texte porte dès son préambule : « Les États-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la France, etc..., d'une part... *Et l'Allemagne, d'autre part.* » Les vingt-sept nations alliées et associées reconnaissaient donc, maintenaient, consacraient l'unité allemande. Ainsi l'effet profond, durable, à longue portée, l'effet réellement pacificateur de la terrible guerre était manqué. Peut-être y eût-il eu encore, avant l'approbation du traité par les Chambres et sa ratification, un moyen de reprendre l'affaire. Un biais s'offrait. Je l'indiquai dans la commission parlementaire chargée d'examiner le texte.

Devant le comité des Quatre lui-même, et devant l'une ou l'autre de ses multiples émanations, M. Jules Cambon avait en vain fait valoir la raison d'ordre diplomatique qui, à elle

seule, commandait d'exiger tout au moins la signature de la Bavière, investie par la Constitution impériale du droit de représentation actif et passif, et de plusieurs autres privilèges. Les jurisconsultes interalliés, le Français compris, lui avaient donné tort. Il s'était incliné.

Mais la question pouvait revenir par un autre chemin. Le traité de paix comportait en effet des cessions territoriales, et, s'il est une vérité d'une évidence de bon sens telle que toute la science la plus raffinée et la plus subtile des jurisconsultes ne saurait l'obscurcir, c'est que nul ne peut valablement céder ce qui ne lui appartient pas. Or seule, parmi les territoires européens, l'Alsace-Lorraine était terre d'Empire, et pour elle seule « l'Allemagne » en tant qu'Empire était habile à stipuler. Ni Eupen, ni Malmédy à l'ouest, ni Memel, ni la Posnanie et la Haute-Silésie à l'est, ni le Sleswig au nord, n'étaient dans ce cas. Pour leur cession, l'intervention de l'État prussien comme État particulier, était nécessaire. Je le dis et je le prouvai en m'appuyant sur l'autorité même de la doctrine allemande exprimée par des maîtres réputés. Le jurisconsulte français, amené en renfort par le gouvernement, défendit, avec une défaveur marquée, l'avis de son comité, que peu après, dans la commission sénatoriale, M. Ribot écarta dédaigneusement.

Il semblait en conséquence que la conversation continuerait sur ce point qui ne devait pas être tenu pour réglé définitivement. C'est dans ces dispositions que le protocole du traité fut détaché des « clauses politiques européennes » et renvoyé par la commission de la Chambre, sur la demande de son président M. Viviani, à l'examen de son rapporteur général, M. Louis Barthou. Il est probable que ces parlementaires éminents estimèrent qu'un pareil débat, venant trop tard, n'aurait que des inconvénients sans avantages, n'aboutirait à rien d'utile, et qu'il ne restait qu'à entériner, en la déplorant silencieusement, la sentence fragile des jurisconsultes.

« Un prince sage ne s'en remet jamais à la discrétion d'autrui. »

L'expérience politique avait proclamé depuis des siècles : « Un prince sage ne s'en remet jamais à la discrétion d'autrui. » Qu'ont fait pourtant nos négociateurs de 1919? Après

avoir tenté, dans le premier élan d'une énergie trop tôt lassée, d'arracher aux alliés l'unique garantie qui fût sûre, la frontière *militaire* du Rhin, — que, par une équivoque qu'ils n'ont pas su dissiper, ils ont laissé confondre avec la frontière territoriale au Rhin, — il se sont contentés de la garantie, en elle-même insuffisante et presque aussitôt rendue illusoire, d'une promesse de secours britannique dépendante d'une promesse de secours américaine. En sorte que, celle-ci manquant, celle-là tombait, et que nous retrouvions l'Allemagne devant nous, et derrière nous le néant. Pour défendre sur place les marches de l'Occident toujours ouvertes, toujours et plus que jamais menacées, il restait nous et la seule Belgique.

Et dans quelles conditions aurions-nous à les défendre? Le traité, qui ne reporte pas au Rhin la frontière militaire de la France, organise seulement pour un temps l'occupation de la rive gauche du Rhin et de trois têtes de pont sur la rive droite.

Selon ses termes mêmes, pendant quinze ans, à dater de la signature du traité, la rive gauche du Rhin et les têtes de pont de la rive droite seront occupées par les forces alliées ou associées.

Si l'Allemagne exécute ses engagements, au bout de cinq ans, la tête de pont de Cologne sera évacuée ;

Au bout de dix ans, celle de Coblence ;

Au bout de quinze ans, celle de Mayence, celle de Kehl, prolongement de Strasbourg, et le reste des territoires de la rive droite.

Si, au contraire, l'Allemagne ne remplissait pas ses obligations, l'évacuation pourrait être retardée, les zones évacuées pourraient même être réoccupées. Mais il saute aux yeux que cette dernière clause était plus facile à écrire qu'elle ne le serait à appliquer. On ne réoccuperait, après avoir évacué, qu'au prix des pires risques et peut-être des pires dangers. L'occupation de Mayence, pendant les quinze années pleines, nous laisse sur la ligne du Main, à la charnière des deux Allemagnes. Mais l'évacuation prévue de Cologne, au bout des cinq premières années, nous eût ôté en grande partie nos prises sur le bassin si important de la Ruhr et écarté la main dont nous pourrions au besoin étreindre Essen.

Heureusement le gouvernement britannique s'est rangé à

l'opinion que, par suite de la non-exécution par l'Allemagne de ses obligations, la date de l'évacuation de Cologne n'est pas juridiquement échue, et les troupes anglaises ne se sont pas retirées le 10 janvier. Mais, si elles l'avaient fait, que serait-il arrivé? Aurions-nous pris leur place, comme nous avons pris à Coblence celle des Américains? Et si nous l'avions prise, que se serait-il passé entre nous et les Allemands d'une part, entre nous et les Anglais de l'autre?

Ici encore, la formule serait : un gouvernement sage, quand il s'agit de la sécurité du pays, ne s'en remet pas à la discrétion d'autrui. En fait aussi, la promesse de la garantie anglaise et la promesse de la garantie américaine ne nous avaient pas été faites en don gratuit, mais bien en substitution de la frontière militaire du Rhin, qu'on nous refusait. C'était donnant, donnant, *rebus sic stantibus.* Ni l'une ni l'autre des promesses, ni l'américaine, ni par conséquent l'anglaise, n'ont été tenues. C'est bien le moins, lorsqu'onn'a pas rempli ses engagements envers nous, qu'on ne prétende pas nous obliger en outre à dispenser l'Allemagne de s'acquitter des siens.

Le traité avait tort de nous mettre, par ces promesses de garantie, si elles eussent été tenues, à la discrétion d'un allié et d'un associé. Il ne manquerait plus que, ces promesses n'étant pas tenues, sa non-exécution nous mît à la discrétion de l'ennemi !

On ne peut maintenir une coalition pendant la paix.

Cette troisième erreur aurait dû nous préserver de la quatrième. Il est déjà très difficile de maintenir les coalitions pendant la guerre, alors que le but est simple, visible, prochain, commun à tous. Il est presque impossible de les perpétuer, la paix faite, quand le but a été atteint ou s'est effacé, et quand chacun ne regarde plus que de son point de vue personnel son intérêt particulier, si bien que les divergences reparaissent, et souvent les oppositions.

Certes rien n'eût été plus souhaitable que de pouvoir déterminer et pratiquer une politique interalliée. Rien n'eût peut-être même été plus nécessaire, et peut-être coûtera-t-il très cher à tous les alliés de ne pas en avoir eu une. On ne

saurait être et demeurer trop convaincu que, dans les circonstances données par le traité de 1919, la paix du monde reposait sur l'union intime, générale, permanente de l'Empire britannique et de la France. Elle n'avait de fondement qu'en elle. Le malheur est que cette union, depuis le jour de l'armistice, n'a jamais été que verbale. Il faut avoir le courage de le dire : une politique interalliée, c'est très bien, mais il ne peut y avoir de politique interalliée s'il n'y a pas d'alliés.

Or, où en sont nos alliances? Sont-ce de simples souvenirs d'un passé encore récent, mais quand même passé? Ne sont-elles plus bonnes qu'à être mises en images et commémorées en phrases ou en monuments? Ou bien est-ce une chose toujours vivante, un principe actif, solide contrat pour aujourd'hui, germe d'événements pour demain?

Ce n'est pas seulement à la guerre, c'est dès la paix qu'il est funeste de « se faire des tableaux », de prendre ses désirs pour la réalité. Il faut être sincères avec nous-mêmes. La vérité blesse, mais elle guérit. En l'espèce, la vérité est que nous avons présentement comme alliées, dans le plein sens du mot, liées avec nous par des conventions réciproques, formelles et positives, la Belgique, la Pologne, la Tchécoslovaquie. Tout le reste est incertain, vague, sentimental, oratoire. Tout le reste enferme un risque de déception.

Assurément, nous devons tendre, sinon au maintien de la coalition impossible dans la paix, sinon même à la conclusion difficile d'une alliance préventive avec la Grande-Bretagne, du moins à un état de fait et de sentiment qui rende cette alliance possible et en quelque sorte forcée à l'heure du péril. Mais je dis bien « une alliance ». Ce qui veut dire : comme il ne peut y avoir pour la France que des alliances à égalité, où elle donne autant qu'elle reçoit et reçoit autant qu'elle donne, et, en tout cas, quoi qu'il arrive, que des alliances sans subordination, la meilleure chance, le vrai moyen que nous ayons de pousser à une politique interalliée est encore d'avoir, dans toute la mesure de nos forces, une politique nettement, résolument française.

Que chacun connaisse et reconnaisse les siens. Si nous l'avons, cette politique, et dès que nous l'aurons, nous reconnaîtrons les nôtres. Les petits se grouperont autour de nous, et peu à peu les grands se rapprocheront du groupe, dont l'attraction aura augmenté. Ce qui laisse l'Europe du

traité de Versailles divisée et anarchique, c'est qu'il lui manque un noyau de cristallisation. Là est l'impiété et l'absurdité de la distinction entre les « principales puissances » et les « puissances à intérêts limités ». Écrire ces mots dans un texte était une injustice et presque une injure ; vouloir en tirer une règle de conduite serait une sottise. Nous, France, à cause du caractère humain et en quelque manière prosélytique de notre génie et de notre histoire, ce sont précisément les « puissances à intérêts limités » qui ont contribué et qui continueront à faire de nous une « principale puissance ».

Mais il importe de distinguer entre les alliances et la coalition. Les alliances laissent à chacun des alliés, en tout ce qui ne fait pas l'objet précis de la convention ou du moins en ce qui n'engage pas les autres directement ou indirectement, la liberté de sa politique. La coalition implique, au contraire, l'unité de la politique, c'est-à-dire qu'en pratique elle subordonne dans la plupart des cas à la politique d'un des coalisés celle de tous les autres, à chacun desquels elle enlève sa liberté de mouvement. Dans la guerre, les alliances doivent, sous peine d'être inefficaces, se resserrer en coalition ; dans la paix, la coalition doit, sous peine d'être absorbante, se détendre et se résoudre en alliances. Les unes sont possibles, en temps ordinaire, dans la vie courante des États, l'autre, non ; les unes recommandables, l'autre non. Autant, pendant la paix, il faut rechercher, préparer, conclure des alliances, autant il faut dénouer, esquiver, décliner la coalition.

Antinomie entre « les réparations » et « la sécurité ».

Comme est apparue tout de suite dans la paix une diversité de sentiments, parfois une opposition d'intérêts entre les coalisés de la guerre, de même s'est révélée de bonne heure l'antinomie entre les deux termes de nos équitables et légitimes exigences : les réparations et la sécurité. Contradiction tragique, et dont le tragique tient justement à ce que toutes les deux, ces exigences sont légitimes et équitables. Nous avons le plus grand besoin de voir nos ruines réparées par ceux qui les ont causées, et le besoin de voir

notre sécurité mise hors des atteintes d'un peuple que de siècle en siècle, et plusieurs fois par siècle, ses incursions nous ont contraints à suspecter comme « l'ennemi héréditaire ». Et cependant nous devons choisir, ne pouvant avoir tout ensemble une chose et l'autre.

En effet, pour que l'Allemagne répare, il faut qu'elle redevienne riche ; redevenue riche, elle redeviendra forte ; redevenue forte, elle redeviendra agressive. Autrement dit, à l'instant même où elle sera matériellement en état de payer (si jamais elle a cessé de l'être), elle sera moralement dans la disposition de ne point le faire, et, à la première occasion, elle nous dira : « Vous voulez des réparations, venez les prendre ! » Elle y sera d'autant plus portée qu'à ses convoitises ancestrales se seront mêlés dorénavant des ressentiments d'orgueil humilié, des rancunes de grandeur déchue, de domination abattue, d'ascension arrêtée, des idées de revanche aigries de rage remâchée et de haine recuite.

Forcés de courir au plus pressé, nous avons choisi « les réparations ». Épuisés comme nous l'étions et laissés exsangues par notre victoire, ployant sous le plus lourd fardeau qu'une nation ait jamais porté, écrasés entre des pertes immenses dans la génération sacrifiée et des devoirs immenses envers les générations qui la suivent, il eût fallu, pour faire un autre choix, une abnégation ascétique. Encore n'étions-nous plus, après le 11 novembre 1918, maîtres de le faire, car on ne « remobilise » pas lorsqu'on a « démobilisé », non plus qu'on ne « réoccupe » lorsqu'on a évacué.

Quoi qu'il en coûte d'écrire de ces vérités cruelles qui, à froid, paraissent énormes, et peuvent valoir à leurs auteurs un fâcheux renom d'immoralité, le souci de notre préservation nous imposait, dans les règles d'une politique implacablement réaliste, de casser non seulement les dents, mais les reins à l'Allemagne, tandis que nous la tenions sous le genou. Mais nous ne l'avons pas voulu ou nous ne l'avons pas pu. Nous ne l'avons pas fait. Une chance nous était revenue en 1918 de corriger la faute de 1866, en punissant les crimes de 1870 et de 1914 ; on ne nous a pas permis de la saisir. Sous l'influence d'une de ces phobies qui aveuglent sur certains points la politique anglaise, on a eu contre nous en 1919 les mêmes préjugés qu'en 1815, et c'est encore contre nous que, comme en 1815, on a cru devoir prendre des précautions. Alors, en 1815, a écrit un historien, « l'An-

gleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Espagne voyaient la liberté, l'indépendance de tous les États menacées ; elles ameutaient les peuples contre les pays qui, disaient-elles, veulent réduire l'Europe en servitude ; elles répandaient partout la fable stupide d'une monarchie universelle rêvée par les Bourbons, fable qui a été pendant un siècle un épouvantail et un instrument de guerre contre la France ». Aujourd'hui, plus de Bourbons, plus de Napoléon, mais autre fable aussi « stupide » : le militarisme et l'impérialisme de la République française, de la République que nous avons ! Ainsi qu'en 1815 l'Europe, pour se défendre d'un fantôme, avait installé sur la rive gauche du Rhin la Prusse plus slave qu'allemande, en laissant avec intention plusieurs brèches ouvertes dans notre frontière afin qu'elle pût à toute heure venir faire la police chez nous ; de même, en 1919, bien que la situation fût retournée, elle nous a condamnés au dangereux voisinage de l'Allemagne unie à perpétuité.

Dès lors, il n'y aurait peut-être plus eu qu'une solution : essayer de nous arranger avec le Reich directement, sans intermédiaire ni courtier. Mais il n'est pas plus aisé de s'entendre avec l'Allemagne que prudent de ne pas s'entendre avec elle. Elle n'est traitable que dans sa faiblesse. Depuis le commencement des temps, et surtout depuis que la Prusse l'a frappée à son image et ressemblance, elle est telle que, pour l'amener à composition, mieux eût valu violence que douceur. Puisque nous n'avions pas usé de la première, il ne nous restait que la seconde, mais pas de moyens termes. Après la paix dictée et les injonctions faites, les sommations remises, tempéraments, ménagements, réductions, délais, ne devaient apparaître que comme des trous dans notre volonté, des syncopes dans notre force. L'acte trop tôt interrompu ne nous permettait que des gestes à peu près vains. Pour recouvrer jamais nos justes indemnités, il eût fallu tout de suite nous payer, comme on dit, sur la bête. Ne l'ayant pas fait, nous ne pouvions sans nous rendre odieux venir plus tard réclamer notre dû. C'était un parti à prendre, mais de toute façon, il y avait à prendre un parti. Faute de l'avoir pris, nos gouvernements ont flotté, comme la fameuse « carcasse d'âne crevé » dont parle Carlyle. Entre la guerre et la paix, voilà cinq ans que nous nous enlisons dans un état qui n'est plus la guerre et qui n'est pas la paix. Tels ces rivages bas qui ne sont ni la terre ni l'eau.

Dans ce marécage, aucun point ferme. Il semble que nous allions à la dérive. Traînés de conférence en conférence, nous nous sommes laissé marchander comme des gens qui ont demandé plus pour avoir moins, et qui, réduits à négocier leurs créances au rabais, plus conciliants à mesure que leurs besoins d'argent augmentent, n'ont jamais dit leur dernier mot. Nous nous sommes donné l'air de nous faire arracher, sous la pression de l'un ou l'autre de nos anciens alliés, des concessions subies de mauvais gré dont chacune devenait pour nous un échec diplomatique, et nous n'avons même pas eu la compensation en « monnaie de singe », le bénéfice moral de nos abandons.

La démolition du traité par les alliés.

Il se peut : par-dessus ses erreurs de détail, le traité, dans son plan lui-même, était une vaste erreur. Il contenait beaucoup trop d'articles pour que dans le nombre il n'y en eût pas de mauvais et de pires. Ce n'était pas un traité de paix, mais une encyclopédie universelle, de la Société des Nations à l'organisation du travail. Enfant de trop de pères, et de tempéraments trop différents ; œuvre de quatre hommes, pensée, si l'on peut dire, en deux langues, traduite en trois (car M. Orlando ne savait pas l'anglais et comprenait imparfaitement le français), écrite en aucune, à telles enseignes que les embarras de sa rédaction justifieraient à eux seuls l'existence de la Cour bilingue de La Haye ! Non point que ce traité ait été mal préparé ; mieux peut-être que pas un depuis ceux de Westphalie. Mais, cette laborieuse préparation achevée, les plénipotentiaires, en leur omnipotence, n'en ont tenu nul compte, ou, pour ne pas exagérer, qu'un compte très insuffisant.

Le traité de paix restait donc infiniment loin de ce que nous avions espéré. Toutefois, étant ce qu'il était, il avait la valeur de ce qui est ; et, quoi que ce fût, il ne valait que tant qu'il demeurait intact. On l'avait déjà entamé en l'appelant, d'un mot d'ailleurs juste et heureux, « une création continue ». S'il y avait à le « créer continuellement », il n'était donc, tout au plus, qu'en puissance, en devenir. Puis on l'avait ébranlé plus encore en déclarant qu'il était « plus riche de promesses que de réalités ». Au contraire, nous au-

rions dû nous y accrocher comme des aveugles et des sourds. C'était notre titre. L'interpréter n'était plus l'appliquer. Le discuter était le déchirer.

Il est vrai que l'Allemagne se dérobait ou se refusait à l'exécution, et que plusieurs de nos alliés d'hier s'en désintéressaient. L'Angleterre s'était fait régler au comptant sa part de dommages ; elle avait vu venir à elle en capture la flotte de guerre allemande aussitôt coulée dans la baie de Scapa-Flow, anéanti la concurrence de la marine de commerce, pris en administration les colonies de l'Empire abattu. L'Italie, en attendant les échéances, avait ménagé une combinaison. Renfrognée et amère, comme si vraiment elle eût été traitée en parent pauvre, elle pourvoyait elle-même, vers Fiume, à se servir, et l'équipée garibaldienne de Gabriele d'Annunzio avait, elle aussi, un dénouement cavourien.

Pendant ce temps, le traité fondait entre nos doigts. Ses rétrécissements successifs ont rendu banale la comparaison avec « la peau de chagrin ». De Boulogne à Spa et à Cannes, de San Remo à Hythe et à Chequers, de Gênes à Genève, dans quel hôtel de bains de mer, dans quel palace de ville d'eaux, dans quel cottage britannique, dans quel *villino* de la Riviera, dans quel chalet suisse n'en avons-nous pas perdu quelque morceau? Heures précieuses pour le reportage, la photographie et le cinéma ! Ils ont beau noter, viser, tourner, ils ont peine à suivre la rapidité de nos évolutions dépassée par celle de nos chutes. A quoi bon en refaire une fois de plus la triste histoire? De palabre en palabre, nous sommes ballottés, roulés, noyés. Pour courir après les réparations, nous avons lâché la sécurité ; ensuite, pour rattraper la sécurité, nous nous sommes relâchés sur les réparations ; quand, enfin, essoufflés, nous regardons nos mains et tâtons nos poches, elles sont vides.

Nous ne pouvons pas persévérer dans la politique que nous n'avons pas.

On a souvent raillé, à tort ou à raison, l'incompréhension (et le terme est bien adouci) de la politique anglaise. Mais elle se sauve par son obstination. En politique comme en affaires, c'est de ne pas persévérer qui est diabolique. Mieux

vaut persister dans une mauvaise politique que de n'en pas avoir ou d'en changer à tout propos.

En quoi la politique anglaise est supérieure, c'est tout simplement que l'Angleterre adopte une bonne fois un système, dont elle fait pour longtemps son système et où elle se tient. Quant au reste, elle est comme les autres pays. Elle ne rencontre pas toujours un vrai ministre des Affaires étrangères. Seulement, même quand elle n'en a pas, elle a toujours un ministère.

Nous, même quand par fortune nous avons un ministre, nous n'avons jamais de ministère. Pas de direction, parce que pas de tradition. Nous allons à l'improvisade, au petit bonheur, au hasard. Nous ne continuons personne, nous ne construisons rien. Nous nous croyons bien trop intelligents pour ne pas découvrir, en cas d'urgence, « le système D ». On se débrouillera ! Mais il peut arriver que l'esprit ne souffle pas dans les couloirs du Quai d'Orsay.

Une tentative. — L'occupation de la Ruhr.

M. Poincaré est venu. Après une année d'efforts inutiles pour tirer quelque solde actif de la liquidation des successions qu'il avait recueillies, il a vu nettement, au commencement de 1923, qu'il était temps de couper le fil de nos complaisances sur le point de tourner en abdications définitives. Si nous voulions ne pas perdre absolument notre créance, il nous fallait, contre un débiteur qui se moquait de nous, saisir un gage. Cela, il l'a bien vu, en juriste accompli ; regrettons seulement qu'il l'ait vu surtout en juriste.

A cet égard, s'il a eu raison de décider l'occupation de la Ruhr, il a eu tort de poser sa décision sur une pointe d'aiguille. L'Allemagne avait commis de tout autres manquements que de ne pas nous fournir mensuellement tant de milliers de tonnes de charbon, et tant de centaines de poteaux télégraphiques ou tant de mètres cubes de bois de mines. Sa conduite, depuis 1919, n'était qu'un perpétuel et universel manquement. Elle avait manqué non seulement à ses livraisons, mais à ses engagements, à sa signature. Manqué au désarmement comme aux paiements. Violé vingt fois le traité.

La position, beaucoup trop étroite, adoptée par nous en

janvier 1923, avait le gros inconvénient, par la disproportion même du motif allégué et de l'acte qu'on y rattachait comme sanction, d'éveiller le soupçon que nous n'ayons cherché qu'un prétexte à intervention militaire couvrant ou préparant une annexion déguisée. Dieu sait que personne, en France, n'y songeait, et M. Poincaré moins que personne. De leur côté, nos grands chefs militaires, en particulier le plus grand de tous, n'en attendaient, sous le rapport stratégique, pas le moindre bénéfice. Dans les premières semaines de l'occupation, le maréchal Foch exprimait l'opinion commune en ce langage pittoresque qui lui est propre : « Vous occupez les Halles, disait-il, croyez-vous par là tenir Paris? »

Mais l'Allemagne criait comme si nous l'égorgions dans une nouvelle guerre, et un peu partout, chez les peuples envieux de notre prestige ou inquiets pour leur trafic, ses cris trouvaient le même écho que si nous l'eussions prise au collet pour de bon. Malgré toutes les précautions de chancellerie et de tribune, malgré toutes les déclarations rassurantes, l'étranger, alliés et neutres, a cru ou feint de croire qu'en pratiquant sur l'Allemagne la saisie d'un gage, nous voulions nous installer à toutes fins dans un territoire allemand.

Nous supportions donc, quoi que nous disions et quoi que nous nous abstenions de faire, tout le reproche de l'opération : il aurait été naturel que nous nous en fussions assuré tout l'avantage. Elle ne nous eût pas coûté plus de crédit extérieur faite à fond que faite à demi. Il n'en aurait été ni plus ni moins. Mais, dès le début, nous nous sommes jetés dans la procédure, et, pour lui conserver une forme juridique ou plutôt judiciaire, nous avons donné à cet acte de haute politique l'aspect d'une exécution par huissier où nos soldats auraient figuré les recors.

L'occupation invisible nous exposait à l'occupation inefficace, peut-être à de périlleuses surprises. Une opération de force sans la présence réelle et ouverte de la force est vide de vertu, surtout quand on a affaire à l'Allemand, qui ne respecte qu'elle. Faire une chose est une politique ; ne pas la faire est une politique ; la faire en même temps et ne pas la faire n'est rien. Mais, pour faire une politique, il ne suffit pas de la voir et de la concevoir. Il ne suffit même pas de la vouloir. Il faut encore en avoir l'occasion, les moyens, et le caractère.

Il faut avoir l'occasion, les moyens et le caractère de sa politique.

Par « l'occasion », j'entends « la possibilité ». La valeur intrinsèque d'une politique restant la même, les circonstances la rendent en pratique facile ou difficile, opportune ou inopportune. L'importance de l'occasion est telle que les maîtres de la politique ont fait de sa connaissance le signe du don naturel chez l'homme d'État : « Il est, aiment-ils à dire, grand connaisseur de l'occasion. »

Les circonstances étaient peu favorables au mois de janvier 1923. En premier lieu, l'occupation projetée de la Ruhr était gênée par deux précédents ; par l'occupation de Francfort en 1920, suivie de sa rapide évacuation devant la mauvaise humeur de l'Angleterre ; par la vaine mobilisation d'une classe, que M. Briand avait ordonnée en 1921 et qu'il était impossible de répéter. Le chef d'orchestre, en politique, ne doit jamais battre une mesure pour rien. Elle peut faire manquer le temps.

Ensuite, et d'une manière plus générale, nous n'avions pas notre entière liberté d'action ou de manœuvre. Nous étions obligés de tenir compte des incidences de notre politique allemande sur nos relations avec les autres pays, nos alliés de la guerre, et nos relations avec ces pays, à leur tour, se répercutaient sur notre politique allemande. Plus que tout le reste, l'attitude de l'Angleterre, figée dans la réprobation, lors même qu'elle s'interdisait des paroles de blâme trop aigres ou des procédés trop désagréables, nous retenait jusqu'à nous paralyser presque. L'Italie, qui, en 1915, avait imaginé contre l'Allemagne « la guerre non guerroyée », la faisait logiquement suivre, en 1923, de l'occupation non occupante. Mais, comme nous avions envoyé dans la Ruhr l'huissier et les recors, toujours avisée, elle y détachait des témoins, afin de ne pas perdre sa part de profits, s'il y en avait, sans avoir pris pourtant sa part de risques ni de frais. Le Japon, cela va de soi, se désintéressait de notre créance, et les États-Unis, s'ils ne nous les rappelaient pas indiscrètement, ne nous laissaient pas oublier nos dettes.

Ces dettes, quelles lisières, quelles chaînes ! Nous les portons attachées au poignet, et nous ne pouvons pas ne pas sentir qu'au moindre écart que nous faisons, une main par-

fois assez rude tire dessus. Nous les avons acceptées sans discussion, sans vérification de comptes. « La France, ont noblement déclaré tous nos gouvernements, ne renie pas ses dettes. » Non, sans doute, mais à la condition que ce soient bien des dettes. Nous nous retrouvons ici en face de la même conception qui avait failli nous faire perdre la guerre, tandis que nous menions, les uns à côté des autres, des guerres parallèles, chacun sa guerre, mais non tous pour chacun, et chacun pour tous, ensemble, une seule guerre. Le même particularisme nous fait perdre la paix, ou plutôt fait trop perdre aux uns, trop gagner aux autres. En regard de ce que nous devons, pourquoi ne pas mettre ce qu'on nous doit? D'autres ont donné de l'argent ; nous avons payé, nous, de notre sang et de nos ruines.

Notre guerre a été parfaitement désintéressée, j'oserais dire, si le mot était plus français, « altruiste ». Nous sommes entrés en lutte parce que la fidélité à notre alliance russe nous le commandait, sans grief personnel, sans mobile immédiat. A nos côtés, et sur notre sol, ce n'est pas « notre guerre » que l'Angleterre a faite, que les États-Unis ont faite ; ce sont les leurs : l'Angleterre, la sienne, l'Amérique, la sienne. L'Angleterre, parce que, l'indépendance de la Belgique étant supprimée, elle-même était découverte et menacée ; les États-Unis, parce que la guerre sous-marine menée aveuglément par l'Allemagne avait détruit des vies américaines et des biens américains. Mais, à partir de l'heure où alliés et associés s'étaient rangés près de nous, nous devions tous faire masse de nos hommes et de notre or, ouvrir un compte commun dont chacun supportait le passif pour sa part et que chacun réglait à sa façon. La nôtre n'a pas été la moins coûteuse, même à ne considérer la valeur qu'au sens le plus grossièrement « économique ». Il est facile d'estimer la valeur de nos provinces ravagées. Mais, de plus, qui dira jamais ce que valaient les 1 500 000 existences, jeunes ou encore jeunes, immolées ; outre ce qu'elles représentaient de peine et de douleur, ce qu'elles représentaient en valeur matérielle présente ou future, en « richesses »? Quand on nous parle de nos dettes, ce n'est point dialogue de chevaliers. Puisqu'on le veut, causons affaires.

En attendant, légitimes ou non, on nous tient par les créances qu'on revendique contre nous, par tout ce qu'on nous a prêté, par tout ce que nous sommes obligés d'emprun-

ter encore. Lorsque fut décidée l'occupation de la Ruhr, notre situation financière n'était pas bonne. Nous nous étions endormis trop longtemps au bercement de la chanson : « L'Allemagne paiera. » L'émission des bons de la Défense nationale, expédient nécessaire et sans doute salutaire de 1914 à 1918, aurait dû être arrêtée le jour même de l'armistice. Nous avions beaucoup trop de papier en circulation. Nous amortissions beaucoup trop peu. Nous dépensions beaucoup trop. Nous économisions beaucoup trop peu. Notre change était mauvais. Nous aurions dû, pour parer une contre-attaque sur notre monnaie, nous procurer par avance des munitions, constituer une provision en livres et en dollars. Nous nous lancions en somme dans une entreprise hasardeuse qui avait bien un aspect militaire, sinon belliqueux, non pas précisément le nerf de la guerre nous manquant, mais le nerf de la guerre très détendu. Encore l'argent n'est-il pas, malgré le proverbe, le vrai nerf de la guerre ou du moins le seul, ni peut-être le principal. Le nerf de la guerre, c'est l'homme, et nous manquons d'hommes, parce qu'il nous en est mort trop dans les quatre années de bataille, mais d'abord parce que depuis un siècle, surtout depuis un quart de siècle, il ne nous en est pas né assez. L'insuffisance de notre natalité grève la politique française d'une hypothèque par moments accablante. Tant que la politique devra en dernier recours s'appuyer sur une armée, ce n'est pas un appui pour une politique qu'une armée dont les cadres ne peuvent être remplis.

Par ces raisons, en janvier 1923, nos moyens, comme l'occasion, étaient médiocres. Quant au troisième élément essentiel de toute politique, l'accord du caractère de celui qui l'a fait avec ce qu'il veut faire, je me bornerai à citer encore un vieil adage : « Pour ordonner les choses fortes, il faut être fort ; quiconque use de cette force et ordonne ces choses, ne peut ensuite les faire observer avec douceur. »

Il ne fallait pas lâcher les gages sur des promesses.

Néanmoins, en dépit de nos faiblesses et de sa surexcitation, l'Allemagne, au bout de dix mois, était réduite à s'incliner. Sa résistance, qu'on s'obstinait à qualifier, par euphémisme, de « passive », même quand des fanatiques

faisaient dérailler nos trains et assassinaient nos soldats, cette résistance qui ne devait pas avoir de fin était brisée. Peut-être n'y a-t-il jamais eu, depuis novembre 1918 et juin 1919, un moment de traiter avec l'Allemagne, mais s'il y en a jamais eu un d'obliger son gouvernement à nous regarder face à face, les yeux dans les yeux, c'était celui-là. Or, c'est à ce moment même que nous avons refusé la conversation directe, l'entretien à deux (à trois, avec la Belgique, notre fidèle compagne) et, revenant aux formes juridiques, préféré une sorte d'arbitrage, un dire d'expert, une sentence qui apparaîtrait aux Allemands, entourée, pensait-on, d'une présomption d'impartialité.

Nous avons fait, dans cet esprit, gravir le Sinaï par un second prophète américain, et le plan Dawes, agréé par nous sans restriction ni réserve, est devenu comme une seconde révélation Wilson. Il se peut que ce plan soit fort habile, c'est à voir. Personne, par avance, n'en sait rien, et ce sont ses résultats qui le jugeront. Mais, avant de contempler le jeu de ses ressorts et ajustements, nous ne pouvons pas, nous Français, ne pas trouver étrange que, lorsqu'il s'agit de relever nos ruines, on coure premièrement au secours de la prétendue détresse allemande. Sans doute, nous apercevons l'enchaînement : pour que l'Allemagne répare, il est nécessaire qu'au préalable elle se restaure. (Comme si l'on était dupe de la comédie qu'elle a montée, et comme si elle n'avait pas employé sa faillite à annuler sa dette intérieure, constituer des dépôts au dehors, augmenter formidablement son outillage public ou privé !) Mais soit, on la répare la première : et après?

Dans un an, deux ans ou cinq ans, ce sera une explosion de puissance. D'une puissance vraisemblablement, selon la nature, l'histoire et la psychologie, de nouveau malfaisante, car nous sommes ramenés au carrefour. L'Allemagne, encore une fois, ne redeviendra puissante qu'en redevenant offensive : restaurée, réparera-t-elle?

Pour ce qui est du plan Dawes lui-même, de deux choses l'une : ou il sera exécuté ou il ne le sera pas. Non exécuté, ce ne sera qu'un chiffon de papier de plus. Exécuté, il ne nous donnera, dans l'hypothèse la meilleure, une réparation partielle qu'au détriment ou du moins au risque de notre sécurité, en rétablissant l'Allemagne plus vite que nous, en lui rendant de la force plus vite qu'il ne nous rendra de

l'aisance. Ce n'est pas à dire qu'il fallait en repousser les promesses, mais c'est-à-dire que, sur ces promesses, il ne fallait pas lâcher tout de suite nos gages. L'événement avait prouvé que nous tenions en mains des valeurs négociables. Il était bien inutile d'être allé les prendre, si c'était pour les remettre aussitôt sans contre-partie. A notre retraite de la Ruhr, nous nous retrouvons avec la moitié de notre créance et la totalité de nos dettes, peu pour nos réparations, rien pour notre sécurité.

*
* *

Fermons la série des erreurs d'hier sur l'erreur capitale du 11 mai, qui paraît hors de la ligne, mais qui pourtant commande toute la suite. En livrant le gouvernement à des hommes de bonne volonté, on peut le croire, mais dépourvus de sens, de connaissance et d'expérience politiques, elle les a toutes aggravées en fautes et précipitées en avalanche.

Chequers et Londres.
« Le pacte moral de collaboration continue. »

Ceux qui, pendant la guerre, avaient vu M. Edouard Herriot au ministère des Travaux publics, où il avait plus particulièrement la charge des services du Ravitaillement, ne pouvaient plus fonder de grands espoirs sur les talents politiques de cet universitaire distingué. Les députés de la Seine s'étaient émus du bruit que Paris n'avait plus qu'une provision de farine à peine suffisante pour une semaine, et nous vînmes un jour demander au ministre de nous rassurer. Mais ce soir-là, vraiment, nous ne parlâmes point à son visage. Nous ne vîmes que la brosse inégale de ses cheveux, tant il était affalé sur la table, les yeux cachés dans les mains, comme effondré sous le poids des paperasses qu'il ne cessait cependant de faire accumuler devant lui. La voix qui, par intervalles, sortait de cette masse indistincte balbutiait (avec une solennité comique, M. Herriot poussant le respect de sa fonction jusqu'à se désigner lui-même par la troisième personne : Le ministre a fait... Le ministre fera...) des réponses sans pertinence. Chacun de nous, selon son caractère, sourit ou s'indigna. Mais, en sortant du cabinet ministériel, nous

avions tous l'impression de n'y avoir pas rencontré... « le ministre. »

Depuis lors, il est par surcroît arrivé à M. Edouard Herriot un malheur, ou plutôt deux : il est devenu le chef du parti radical-socialiste et, du même coup, le prisonnier du parti socialiste tout court. Je tenterai bien quelque jour et son portrait et leur psychologie, quand nous en serons à nous occuper de *sa* ou de *leur* politique intérieure ; mais, aujourd'hui, allons au plus pressé, au pilier qui chancelle dans la maison qui brûle, et tenons-nous-en à la politique internationale.

Avant toute chose, M. Herriot, investi de la présidence du Conseil par un président de la République de son aveu, si ce n'est de son choix ou de sa façon (il aurait mieux aimé M. Painlevé), s'est hâté de se rendre à Chequers pour saluer le « camarade » Macdonald dont il devait incontinent faire son « cher ami ». Réglée par les dirigeants de la S. F. I. O, leur entrevue fut pastorale. En fumant des pipes sur l'herbe, ils lui imprimèrent aussi un caractère nettement démocratique. Dans leur pensée, ce devait être un grand spectacle, une grande leçon pour les peuples. Les Peaux-Rouges eux-mêmes comprendraient le symbole. Autour du calumet de paix, en cette familiarité champêtre, se noueraient des relations, d'un des côtés au moins, de plus en plus confiantes. Bientôt on se retrouverait à Londres, officiellement, avec des cigares.

Un mois de discussions sans cesse renaissantes où le pauvre M. Herriot, assailli de toutes parts, sue sang et eau. On peut le croire quand il dit n'avoir jamais connu de jours aussi pénibles. Après un certain nombre de ces journées d'éreintement et d'angoisse, il se sent faiblir. Il vient à Paris chercher du réconfort au sein du Conseil des ministres qui, comme il était naturel, l'approuve unanimement. Muni de ce viatique et escorté de deux socialistes, qui lui soutiennent les bras, il repart pour la dernière station de son chemin douloureux, marquée par une dernière « concession ». Que n'a-t-il pas cédé? Sur le fond, sur la forme, sur les lieux, sur les dates, dans le temps et dans l'espace ! Qu'aurait-il pu céder encore?

En rentrant de Londres définitivement, dans l'acclamation des gares, il en rapporte le traité plus mutilé, mais par compensation, se flatte-t-il, « un pacte moral de collaboration

continue ». Il n'avait pas passé une nuit au Quai d'Orsay, que les journaux de la Cité publiaient une lettre un peu dure de M. Ramsay Macdonald, par laquelle la « collaboration » promise prenait un autre nom. Cette incartade laissait deviner une faute de conduite : il ne faut jamais permettre à un Anglais de devenir insolent. Du coup M. Herriot se trouvait en très délicate posture. M. Macdonald, averti, vit tout ce qu'il allait perdre. Il accourut, s'excusa, se reprit. Ils s'embrassèrent. Au sortir de l'étreinte, l'un des deux « chers amis » était, sinon étouffé, ligoté.

Genève.
La diplomatie de réunion publique.

Puis, comme la fable entassait Pélion sur Ossa, sur Londres on a greffé Genève. Les deux premiers ministres sont allés porter leurs effusions, et leurs désaccords, devant l'assemblée de la Société des Nations. A leur retour chacun chez soi, ils se sont l'un et l'autre félicités, en des dithyrambes, — où excelle M. Herriot, qui enseigna la rhétorique, — de leurs succès qui, à certains égards et comme simples succès de séance, ont en effet été très grands. Mais il y a là-dedans, dans ces sortes de triomphes, beaucoup de : « M'as-tu vu? » ou de : « M'as-tu entendu? » C'est, semble-t-il, à Washington, et à propos du désarmement moral, que ces mœurs nouvelles se sont introduites dans les conférences diplomatiques. C'est là, pour la première fois, qu'un auditoire avide d'éloquence a crié : « Briand ! Briand ! » On n'a lu nulle part qu'à Vienne en 1815 ou à Londres en 1831, on ait de même réclamé Talleyrand ; mais il est vrai que la renommée de l'ancien évêque d'Autun n'était pas celle d'un orateur, et que d'autres hommes, en un autre temps, avaient une autre manière de négocier.

A Genève, en 1924, même galerie qu'à Washington ; même public de reporters en quête d'un « papier », de photographes à l'affût, d'oisifs amateurs de spectacle, de vieilles demoiselles excitées. Dans l'assemblée elle-même, une fois tombée la chaleur des applaudissements, l'impression générale n'a pas été celle que M. Herriot a cru de bonne foi voir se former. A coup sûr, l'équipe française, pour l'éclat artistique, s'est affirmée supérieure à toutes ses rivales, et com-

ment n'en aurait-il pas été ainsi, sous la baguette enchantée de M. Léon Bourgeois, avec M. Aristide Briand, M. J. Paul-Boncour, M. Henry de Jouvenel, M. Edouard Herriot lui-même, moins doué peut-être, mais disert, érudit, nourri à réplétion des bons modèles? En face d'elle, avec le bon vieux quaker de lord Parmoor et le tonnerre de zinc, les coups de voix et les coups de poing de M. Macdonald, la brigade anglaise n'a pas fait grande figure.

Seulement, il ne s'agissait pas de chanter et de plaire, ni même d'émouvoir, mais de décider. Ici, pour être sincère et n'être pas injuste, on doit convenir que la faute a été surtout à la méthode, aux lois du genre. Mais qui donc a pu être à ce point mal inspiré qu'il ait précisément choisi le moment où le parlementarisme a donné de si beaux résultats dans la politique intérieure pour l'introduire dans la politique internationale?

Les quelques hommes d'État instruits, réfléchis et de tête froide qu'il y avait dans l'assemblée de Genève ont été fâcheusement frppés d'un tel abus du verbe, et il en est qui n'ont pu supporter cette logomachie jusqu'à la fin. La fin, qui, du reste, n'en est pas une, a consisté à rédiger un protocole qui n'a recueilli sur-le-champ qu'un petit nombre d'adhésions, et à accrocher, à la place de l'ancien triptyque : « Restitutions, réparations, garanties » remisé dans le grenier du musée, un tableau neuf : « Arbitrage, sécurité, désarmement. » Prenons garde que l'ordre dans lequel ces trois termes sont rangés ne saurait être indifférent. Il eût fallu les retourner et dire : « Sécurité, arbitrage... » Mais non, il ne fallait pas écrire : désarmement sans conditions, sans définitions, sans satisfactions. Promettre notre désarmement, remettre notre sécurité à l'arbitrage, à la discrétion d'autrui, c'était faire la preuve que nous ne sommes pas gouvernés par « un prince sage ».

Trop parler nuit.

Dès l'entrevue idyllique de Chequers, à Londres et jusqu'à Genève, M. Herriot avait lié son action, presque sa fortune, à celles de M. Macdonald. Lorsque les choses ont tourné mal pour le gouvernement travailliste et l'ont acculé à la dissolution de la Chambre des communes, M. Edouard Herriot a encore éprouvé le besoin d'exprimer publiquement

des vœux pour la victoire électorale du Labour party. Il ne paraît pas avoir spontanément senti l'incorrection du procédé, venant du chef d'un gouvernement étranger, et son imprudence en cas de défaite des candidats qu'il favorisait si hautement de ses préférences. Cette intempérance de langage a eu au moins deux inconvénients : celui de se faire battre gratuitement (c'est une habitude), en Angleterre même, dans une affaire purement anglaise ; et celui d'être obligé de se réjouir, à la face de l'univers, de l'espèce de : « Va, je ne *t'en veux* point ! » qu'a jeté miséricordieusement à M. Herriot, comme don de joyeux avènement, le chef du parti conservateur victorieux, M. Stanley Baldwin, ce qui n'est pas une attitude convenable pour le président du Conseil de la République française vis-à-vis du Premier Ministre de Sa Majesté Britannique.

Sans doute M. Edouard Herriot a nié ou expliqué les propos téméraires qu'on lui avait attribués ; mais il n'avait pas encore reçu le pouvoir, dans la période entre le 11 mai et la formation de son ministère, M. Millerand étant encore à l'Élysée et M. Poincaré au Quai d'Orsay, qu'il commençait déjà à parler et à rétracter. A leur grand déplaisir, certains de nos agents diplomatiques se voyaient dans la nécessité de signaler le danger de ses expansions verbales. Plus dangereusement cent fois, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, — deux raisons de se taire, — il a continué, avec une abondance si intarissable qu'il n'y a probablement pas dans toute l'histoire, depuis qu'il y a des gouvernements, et qui parlent, un chef de gouvernement qui se soit autant démenti. Mais ce ne serait rien. On peut admettre qu'un mot efface l'autre. Au contraire, les actes ne s'effacent pas. M. Herriot ne s'est pas, hélas ! borné à parler. Entre deux harangues ou deux interviews ou deux communiqués, il lui est resté du temps pour agir, et c'est bien pis.

Deux de ces actes accomplis sous des influences sinistres se font pendant en une antithèse saisissante. M. Edouard Herriot veut supprimer l'ambassade de France auprès du Saint-Siège, il a institué une ambassade de France auprès des Soviets. Ce sont deux fautes de plus, dont on ne sait laquelle est la plus grosse, mais toutes deux certaines. « Politique de la présence, » a-t-on dit ; mais alors, pourquoi l'absence? De ces deux fautes à conséquences lointaines ou

prochaines, M. Herriot commet l'une pour caresser la manie anticléricale de son parti ; l'autre pour essayer d'amadouer les extrêmes. L'une rompt au dedans l'union sacrée, scellée et cimentée dans le même sang versé en commun pour la même patrie, et au dehors bouche nos vues et coupe nos voies. L'autre, au dedans, consomme la ruine de la petite épargne abandonnée et déboutée comme par nous-mêmes de ses justes revendications, ébranle au dehors plusieurs de nos alliés inquiets, qu'une marque d'attention ne suffira peut-être pas à rassurer tout à fait ; et dans quel moment? Quand, au dedans, le communisme, payant d'audace, se prépare à attaquer, et quand, au dehors, l'Angleterre se repent de s'être laissé prendre à l'appât d'un commerce impossible, qui ne lui a servi qu'à importer des éléments de désordre prêts à se changer, s'ils le pouvaient, en éléments de destruction.

Ne disons pas que, de tout cela, M. le président du Conseil n'en a cure, mais il est dominé par d'autres soucis. Voilà ce qu'il en coûte au pays de n'avoir que « le gouvernement de Pas-de-Gouvernement », un gouvernement « soutenu », dirigé, surveillé, gouverné.

M. Herriot déclare la paix au monde : « Je fais la paix! »

Mais M. Edouard Herriot va se plaindre, gémir avec cet accent d'innocence dont on ne peut contester la sincérité : « On le méconnaît, on le calomnie, on rétrécit sa pensée et rabaisse son effort. C'est de plus haut qu'il doit être jugé, car il voit et il veut plus large. Il vit plus généreusement. Il est apparu. Il s'est révélé. Il a ouvert une ère. Il est venu, arrachant le masque de guerre, montrer au monde *la vraie figure de la France.* Il est venu, au nom de la France, *déclarer la paix* au monde. »

Qu'il descende de ce piédestal! La France n'avait pas attendu M. Herriot pour montrer au monde sa figure. « La vraie figure de la France, » c'est celle qu'elle avait faite, égale aux événements les plus formidables, surhumaine pendant les quatre années d'épreuves surhumaines, de 1914 à 1918. Ce qu'elle leur montrait encore en 1919, c'était sa figure rayonnante, et le monde l'admirait, et il la jalousait peut-être un peu, ou peut-être lui en voulait-il d'avoir

trompé les prophètes de malheur, mais s'il jalousait sa victoire, il admirait son héroïsme, découvrait ses vertus, saluait sa grandeur. La France alors...

Après 1920, à partir de Spa, cette figure commence à pâlir. Ravivée pour un temps en 1923, il n'en reste déjà plus qu'une médaille chaque jour plus fruste. On dirait que la France a perdu elle-même le sentiment de cette victoire, que d'ailleurs elle n'a jamais eu assez fort pour le donner aux autres plus que par intermittences, ce qui fait qu'ils n'y ont cru que par intervalles, et ce qui est une des grandes causes du déséquilibre persistant de la politique européenne.

Allez aujourd'hui dans les réunions où Français et Allemands se trouvent ensemble pour prendre des arrangements en exécution de quelque partie du traité ou de ses annexes. Comme à Essen par exemple, il arrive qu'ils délibèrent sous un gigantesque portrait de Bismarck, copie de celui de Lenbach, le Bismarck casqué et botté, seul ornement de la salle nue. Mais, même quand l'effigie du chancelier de fer n'est pas là, son âme y est. C'est l'Allemand, maintenant, qui a le verbe impératif : nos délégués sont tout intimidés par sa jactance, ont hâte d'en finir, cèdent à la tentation d'aboutir à tout prix, et le cœur saigne de cette lassitude à ceux qui n'en peuvent être que les témoins découragés.

Il est très beau de « déclarer la paix au monde », imitant Michelet qui l'avait fait justement à la veille d'on ne sait combien de grandes guerres. Les mots sonnent bien, et l'on gagne, à les prononcer, la réputation d'un homme de progrès, d'un « serviteur de la démocratie », et, pour peu que la gloire en tente, d'un « précurseur », tel le fameux Hégésippe Simon. Mais, s'ils signifient quelque chose, ces mots-là expriment une sorte de sentimentalité hystérique qui convenait peu à un historien, qui ne convient pas du tout à un homme d'État.

De même qu'il faut être au moins deux pour se battre, de même faut-il être deux au moins pour ne pas se battre. On ne « déclare » pas la paix à soi seul. Sans sortir de Genève, nous avons signé élégamment le protocole d'arbitrage. Que nous ayons bien ou mal fait de le signer, nous l'avons fait, mais la France, avec les Etats que l'on peut plus ou moins ranger à ses côtés, est la seule grande puissance à l'avoir fait. Si notre exemple entraîne les autres, félicitons-nous-en ; mais, jusqu'ici, ils ne s'empressent guère. En échange de

notre désintéressement, il est sage, il est excellent de proclamer dans toutes les occasions qu'on ne saurait se passer des garanties extérieures nécessaires à notre sécurité, mais il serait criminel de renoncer à cette sécurité primitive et finale dont la garantie ne réside qu'en soi-même.

Nous « déclarons la paix au monde ». Mais le monde nous la déclare-t-il? Car c'est l'éternel problème. « Si tous les hommes étaient bons, toi aussi, tu devrais être bon. Mais, tant qu'ils ne le sont pas, si tu l'es seul, tu seras dupe. » Or, une nation ne peut pas se permettre d'être dupe, parce que toute dupe, tôt ou tard, est victime.

Le désarmement de la volonté française.

Dans un de ses récents articles, Maximilian Harden a écrit ce mot terrible : « La volonté française est désarmée. » Ainsi, la rouerie allemande, pour grossière qu'elle soit, aurait à moitié réussi. Que demain, après la volonté, on désarme la force française, et la faute sera irréparable. Nous l'expierons dans la misère et dans la mort, en nos personnes qui n'auront pas su l'empêcher et en celles de nos enfants qui ne l'auront même peut-être pas connue.

En attendant, l'Allemagne, quant à elle, ne désarme ni moralement ni matériellement.

Matériellement, dans les conditions où le contrôle est exercé, nous ne pouvons avoir aucune assurance. Si M. le général Nollet, lorsqu'il était à Berlin, a toujours opéré de cette façon, il doit à présent trembler, comme ministre de la Guerre : que ses responsabilités ne lui soient pas trop lourdes ! En fait, l'Allemagne ne désarme pas, elle arme. Le hasard nous en fait de temps en temps trouver une nouvelle preuve, et encore nous ne regardons qu'en Allemagne même. Encore y regardons-nous mal ; encore n'avons-nous fouillé ni les caves des usines, ni les cachettes souterraines des grands domaines ruraux de Mecklembourg et de Poméranie. Nos inspections annoncées à l'avance, et par là plus contrôlées qu'elles ne contrôlent, ne sont qu'une dérision où c'est de notre naïveté qu'on rit. Les Allemands font une bonne tête quand les commissions ont passé ! Mais ce n'est pas tout, et sans doute ce qui se dissimule en Allemagne est peu de chose en comparaison de ce qui se prépare au dehors : artillerie

dans les fonderies de Suède, avions, sous-marins et instruments d'optique ailleurs, sans parler du mystère russe. N'y a-t-il vraiment, comme on le dit, rien, par exemple, chez Poutiloff? Quoi qu'il en soit, il y en a assez, un peu partout, pour que nous ne nous endormions pas dans cette illusion que l'Allemagne est désarmée. La haine n'est jamais désarmée, et jamais il n'y a eu contre un peuple une haine pareille à celle que l'Allemagne nourrit contre nous.

Moralement, pendant que l'on « désarme la volonté française », sur l'autre rive du Rhin, et même sur celle-ci, la volonté allemande, tendue et vibrante, est, de semaine en semaine, à tour de bras, montée d'un cran. Cet outil favori des desseins allemands, l'espionnage, qui, au lendemain de la guerre, paraissait désorganisé, le zèle de ses agents manquant de direction, est repris en main dans les pays neutres qui nous entourent et obéit certainement à une pensée motrice. La propagande, richement dotée, chante d'un bout du monde à l'autre bout, dans toutes les langues, sur tous les tons, suivant une orchestration merveilleuse, la complainte de la pauvre et honnête Allemagne. Jusque chez nous éclate le scandale de « révélations » qui appuient trop à point les thèses allemandes pour ne pas être déchaînées par le geste du chef. Et à Berlin retentit dans les milieux officiels l'appel au prince qui reviendra délivrer l'Allemagne des Barbares. Ce n'est pas seulement lui, c'est elle qui n'a pas « voulu cela », et on ne le croirait pas, mais les Barbares, c'est nous !

L'éternelle Allemagne. L'éternel péril.

Pas un Français ne peut s'y tromper : l'Empire en Allemagne, c'est la guerre. Mais que pas un ne s'y trompe non plus : la « démocratie » en Allemagne, ce n'est pas la paix. J'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, dès 1919 : l'incantation ne fait pas le miracle. Il serait fou de compter sur un miracle de la « démocratie » appliquée à la régénération de l'Allemagne. D'abord, en général, il n'est nullement établi qu'il y ait nulle part identité et équivalence entre ces deux termes et ces deux choses, la démocratie et la paix. Mais quand bien même cela serait, il y aurait encore à considérer les circonstances, le cas et le sujet. D'où une première question.

L'Allemand-type, tiré à 60 millions d'exemplaires, l'Allemand automate et grégaire, discipliné jusque dans ses révolutions, marqué par la schlague prussienne du signe de la servilité, est-il capable d' « esprit démocratique »? Le fût-il, n'eût-il pas cliché dans les moelles le geste qui le pousse à « rectifier la position » devant toute supériorité de naissance, de fonction ou de fortune, que la « démocratie » coulant à pleins bords ne porterait pas encore en elle une force suffisante pour transformer ni l'Allemand ni l'Allemagne. Aucune force au monde ne les a jamais transformés, aucune force au monde ne les transformera jamais. L'Allemand fournit l'exemple le plus probant de la fixité du caractère historique. Aucun être connu dans le règne animal ne tend avec la même continuité à persévérer en son être et rigoureusement en sa manière d'être. Aux lunettes près (mais cet accessoire tombe ou s'enlève), l'Allemand sort de ses Universités tel qu'il sortait autrefois de ses forêts.

Parce que l'Allemand est demeuré le même d'âge en âge, c'est, d'âge en âge, le cri de tout l'Occident contre « la rage allemande, et c'est pour demain comme pour hier le même avertissement : « Le fleuve allemand est si gros qu'il faut « une grosse digue pour le contenir. »

La digue.
Frontière commune et commune défense de l'Occident.

Et quelle digue ne faudrait-il pas s'il y avait à contenir non seulement le gros fleuve allemand, mais l'immense mer russe ! Les invasions anciennes n'étaient que des débordements, des inondations de foules barbares, les vrais Barbares, ceux-là. Mais que serait l'invasion d'une de ces foules méthodiquement dressée et conduite scientifiquement? Dans la mesure où la masse russe est susceptible d'un ordre, il n'y a que la mécanique allemande qui ait réussi à lui en imprimer un, l'expérience l'a démontré depuis Pierre le Grand et Catherine II, mais, dans cette mesure, en surface du moins et pour un temps, elle y avait réussi. Si le levain allemand recommence à fermenter dans la pâte moscovite, tout l'Occident a de quoi frémir.

Contre la barbarie menaçante, du côté où toujours les

vrais Barbares se sont rués, nous n'avons qu'une ligne de défense, celle où les empereurs romains avaient fixé et consolidé, au long de trois siècles, d'Auguste à Constantin, la limite du monde latin ; qui, franchie, puis ramenée en arrière et brisée, n'en a pas moins continué à former frontière intellectuelle et morale, même pour les tribus d'origine germanique qui sont demeurées en deçà ; il n'y a qu'une digue, le Rhin, couverture commune, couverture unique de l'Occident tout entier, même de l'Occident insulaire, on pourrait presque dire aujourd'hui : même de l'Occident transatlantique. Sur cette frontière commune de l'Occident, nous nous sauverons tous ensemble ou nous périrons tous ensemble.

Si l'Angleterre comprenait...

Si l'Angleterre le comprenait, tout serait sauvé. Mais on dirait que l'Angleterre ne veut pas le comprendre, et c'est le grand malheur, c'est le grand danger. Tant qu'elle n'aura pas compris, il n'y aura pas en vérité de paix possible en Occident. Tant que nous serons bloqués entre les deux impossibilités de nous faire entendre d'elle et de nous entendre sincèrement, loyalement (le mot a de la peine à sortir) avec l'Allemagne, on décrétera tous les arbitrages que l'on voudra : nous ne pourrons consentir à un désarmement. Même après, même si un pacte plus ou moins large nous apportait quelques garanties étrangères de sécurité, nous aurions, étant ce que nous sommes et placés comme nous le sommes, à nous souvenir que la garantie suprême de la sécurité d'un État, son ultime raison, est dans ses propres armes, et que d'autres peuvent s'y ajouter, mais n'y suppléent pas et en dispensent encore moins. La France n'accepte point d'être une nation protégée.

Pour conclure, il faut revenir et insister sur la différence entre l'alliance ou simplement l'entente et la coalition. Que chacun garde la liberté de sa politique ; mais que, de l'une à l'autre, ces libres politiques, on les ajuste de sorte qu'elles ne se croisent, ne se gênent ni ne se contrarient. Est-ce donc impossible? N'est-ce pas désirable? Je viens de le faire voir pour la frontière du Rhin et la question d'Occident ; mais la question d'Occident n'est pas la seule question, ou plutôt le Rhin n'est pas le seul point sur lequel la question d'Occi-

dent puisse se poser. Il y a aussi la Méditerranée. Quel est l'intérêt de la Grande-Bretagne? C'est que la Méditerranée lui soit toujours ouverte de l'Ouest à l'Est. Et le nôtre? C'est qu'elle nous soit toujours ouverte du Sud au Nord. En réalité, c'est le même. L'Empire britannique, puissance universelle, ne peut plus suivre l'étroite politique continentale de l'Angleterre, île de la Manche et de la mer du Nord.

Mais il est naturel que cette politique soit en tout temps et en tout lieu une politique anglaise, comme il est naturel que la nôtre soit partout et constamment une politique française. L'Angleterre n'est pas chargée de faire notre politique ; mais elle ne saurait nous demander de faire la sienne. Pour s'allier ou pour s'entendre, c'est comme pour se battre, il faut être deux. C'est l'heure de montrer à nouveau « la vraie figure de la France ». Non pas celle du parti radical et radical-socialiste, ni celle de n'importe quel autre parti. Non pas celle de la France républicaine, ni celle de n'importe quel autre régime. C'est l'heure de jeter dans la balance du destin la France de tous les régimes et de tous les partis, quinze cents ans de vie française, une en sa variété dans la durée et dans l'espace, France des rois, des empereurs, de la République, des croisés et des jacobins, le bloc français de toute sa taille, de tout son volume et de tout son poids.

Pour rompre l'engrenage qui nous broie, la qualité à exiger sans rémission de nos gouvernements, c'est qu'ils aient pleinement, intelligemment le sens français.

Charles Benoist,
de l'Institut.

L'esprit de Maurice de Guérin

Le temps qui passe éteint les fausses lumières. Il n'est heureusement plus possible de parler de Maurice de Guérin comme d'Hégésippe Moreau, de Gilbert ou de Malfilâtre, ces *jeunes malades à pas lents*, dont l'éloge comporte une sorte d'élégie mortuaire où l'attendrissement, le respect, le regret tiennent plus de place que l'admiration, car en eux la défaite est plus considérable que le génie et surtout que l'heureux effort de l'œuvre terminée. Ni le désespoir d'une pieuse sœur maternelle et charmante, ni le son frais et neuf des palpitations douloureuses confiées au Journal, n'oppriment plus notre attention au point de la détourner de l'essentiel. L'essentiel, c'est la réussite d'un travail qui fut difficile, nouveau et grand. C'est le Centaure. C'est la Bacchante. Ouvrages où l'écrivain, en peu de mots, a livré et légué son âme.

Fauché trop tôt, ravi à l'art, à la pensée, aux lettres, à la langue, par un coup d'aveugle destin, Maurice de Guérin aurait certes des droits à la qualité de victime. Mais, en le déplorant, il convient toujours de se dire que son sacrifice fortuit n'a point tenu à des faiblesses de sa nature, ni à des tares de sa raison. La maladie qui l'emporta joua dans sa carrière le même rôle que l'instrument du docteur Guillotin dans la vie d'André Chénier. Il succomba, mais à la manière des forts et la lutte inégale d'un jeune corps blessé laisse intacte la qualité maîtresse de l'esprit, qui fut la vigueur.

Il faut le concevoir tel qu'il fut : montagnard d'une vieille race un peu rude, enfant précoce et studieux, ardent jeune homme, ambitieux de l'amour, de la vérité, de la puissance, et jetant pêle-mêle, comme plus tard Barrès, la triple invocation : *axiome, religion ou prince des hommes!* Si l'esprit de son temps, qu'il respirait à pleins poumons, enflait et gouvernait sa voile, un souffle intérieur, plus fort, le ramenait et l'équilibrait. Sachons douter de la légende. De ce qu'il aimait, en beaucoup de choses, à se plaindre et à être plaint pour être consolé, gardons-nous de conclure qu'il y eût lieu de beaucoup le plaindre ; ne lui apportons pas plus de consolations qu'il n'en souhaita véritablement.

Cœur troublé, passionné, peuplé d'ombres brûlantes, mari discutable, amant tourmenté, ses erreurs, qu'elles fussent littéraires, philosophiques ou pratiques, ne tenaient qu'à des fibres très secondaires. Il se crut mennaisien au point d'être tenté du schisme. Il se crut mondain jusqu'à se demander s'il ne finirait pas par oublier son âme. On le crut aussi entraîné par une sorte de panthéisme à l'allemande, et l'on craignit même qu'il ne s'y fût perdu. Profondément, et n'en déplaise aux grandes et nobles amitiés bretonnes qui ornèrent le printemps d'une courte vie, c'était un catholique du Midi, de l'espèce de nos « païens innocents », qu'une libre éducation à la campagne avait mis en communion avec toute la fleur brillante de l'univers physique. Personne n'était plus porté que lui à redire avec Héraclite : *Eh! quoi, tout est sensible.* Il était bien trop réfléchi pour diviniser, même esthétiquement, la vaine, l'obscure populace de l'Être. Il se contentait de mêler à la religion de son enfance et aux convictions de sa maturité une manière de polythéisme généreux mais grave, un polythéisme qui ne souriait pas. Sans croire aux dieux de l'Olympe ni même aux dieux sans nom des lieux inférieurs, il recueillait avec ardeur ce que les hommes ont délégué de haute émotion liturgique à ces grandes forces conçues comme les mères ou les sœurs aînées de notre faiblesse, défavorables ou propices, amies ou ennemies de nos félicités. Le sens secret du mythe antique n'aura jamais cessé d'éclairer, d'émouvoir et de troubler ce cœur.

Une telle habitude d'esprit n'est pas absolument neuve. Elle n'était pas étrangère aux hommes de la Renaissance et des âges classiques. L'émotion n'en est pas absente chez Ronsard, ni chez Malherbe, et, si Boileau conçoit le conseil

des Grands Dieux comme un simple assemblage d'allégories, il est des vers tremblants de PHÈDRE,

Minos juge aux enfers tous les pâles humains

qui tendraient à montrer que la piété antique, pour s'être ralentie, ne s'était pas dissoute au temps de Descartes ou de Despréaux. André Chénier la fit reparaître dans tout son lustre.

Mais, tandis que Chénier, « athée avec délices », se contentait de parfumer sa prière païenne des faibles disponibilités de son sentiment religieux, Maurice de Guérin fait pénétrer dans le sanctuaire helléno-romain la sombre, la sourde rumeur des tentations de son cœur chrétien. Chénier, s'il révérait les Forces, vivait dans cet espoir (commun aux hommes de son siècle) qu'elles seraient captées, qu'elles seraient domptées et que, la nature subissant l'homme jusqu'au bout, elles serviraient, en fin de compte, à couronner toutes nos puissances de prospérité, toutes nos capacités de bonheur. Guérin ne doute pas du savoir ni de la pensée ; mais, là-dessus en progrès sur André Chénier, son esprit ne s'est enivré d'aucun rêve infini d'humaine espérance. Il sait les conditions et il sait les mesures. Comme Aubanel, *il connaît les astres, il écoute les pâtres.*

Sous la loi des bons maîtres qu'il a intimement connus et fréquentés, il médite les âges et les saisons, il voit le frein du temps, les jalons de l'espace. Il y a une *vie aveugle et déchaînée*, mais elle est poursuivie par la Nuit, la Nuit *pleine du calme des dieux*, qui la circonscrit. Ainsi la vie fougueuse est-elle *tempérée.* Chiron apporte à Macarée, Macarée à Mélampe, une sagesse qui n'a rien de commun avec les romans d'un philosophisme sans aveu et sans race, son lyrisme gnomique enveloppe une tradition aussi précise que la succession des années et les épreuves de la vie de l'homme. Si le chant demeure effleuré, comme disait le beau vicomte, du *grand secret de mélancolie* que la lune confie à tous les rêveurs romantiques, si le poème juste et fort reste battu des puissantes angoisses et des riches ténèbres de l'Indéterminé, l'objet de son propos, le principe de sa parole ne tendent cependant qu'à définir ou appréhender : *il apporte une connaissance* et d'étranges beautés jaillissent du contraste formé par le ton augural où résonne, en notes profondes, cet inconnaissable inconnu, et le discours délibéré qui se grave au diamant

sur une table de cristal. Que cette pierre dure, abstraite, non aride, spacieuse sans démesure, élève un chant distinct si grave et si doux, telle est proprement la merveille ! Mais il suffirait d'en brouiller un peu la parole, d'y remplacer seulement l'immense par le vague, et le charme serait perdu. La solidité, la clarté, la probité de la construction sont, au contraire, ce qui assure à cet enchantement une vie longue et une traversée tranquille sur les variations séculaires du Goût.

Tous ses contemporains déclinent ; Guérin monte. Il paraît le plus fort et le mieux doué de cette génération de 1810 dans laquelle a pourtant brillé un Alfred de Musset. D'où vient, disait quelqu'un, que la phrase de Chateaubriand sonne creux, quand celle du CENTAURE accuse tant de plénitude et de sens? Un Guérin doit compter entre les disciples certains du maître de Combourg. Il a bu à même la source. Il y a rebu grâce à Lamennais. Ne nous faisons pas d'illusions ; on trouverait dans les pages du JOURNAL plus d'une parole et d'une pensée où le vide insubstantiel, l'esprit de mots, les contrastes de pure apparence tiennent à peu près les mêmes rôles que dans les MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE et l'ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE. Ce n'est pas pour rien qu'on a eu dix-neuf ans en 1830, qu'on est le frère d'Eugénie, le disciple de M. Féli, l'écho avide et volontaire de tout ce qui naît, languit et meurt à l'entour. Seulement, chaque jour de ce temps de mauvaise fièvre, il a sonné quelque heure où Maurice de Guérin a quitté ses amis, oublié son siècle ; il est rentré chez lui, en lui ; il y a rejoint la grave muse de son art et de son génie. Là, par la force naturelle d'une secrète poésie, par un retour victorieux des forces héréditaires et du savoir incorporé, une clairvoyance innée et acquise lui a fait distinguer dans les imaginations de son âge ce qui était caduc ou mort et ce qu'il y avait avantage à continuer.

Pour suivre en sa genèse l'art, Sainte-Beuve osait dire le « procédé », qui règle une pudique et altière éloquence, il ne faut donc pas s'en tenir aux grands initiateurs romantiques du « poème en prose », aux PAROLES D'UN CROYANT, aux MARTYRS, à LA NOUVELLE HÉLOÏSE, car il existe des exemples et modèles antérieurs qui ont pesé, plus fortement peut-être, sur le choix, la volonté et même la volupté de Guérin.

Le caractère de son vocabulaire le plus concret ne peut que

reporter à ce vieux conseil de *ne nommer les choses que par les termes les plus généraux* qui servit à conférer au style *de la noblesse.* Cette recette de Buffon est portée dans le Centaure et dans la Bacchante à un tel degré de tension voulue que toute l'imagerie verbale du poème en semble élancée et comme reculée aux suprêmes limites de l'expression perceptible ; l'effet de cet élargissement continu est d'autant plus fort que nul vide intérieur n'y peut être senti ni soupçonné : le maximum du dense et du grave poussé au plus haut ton ! Ainsi le plus discuté et d'ailleurs le plus mal compris des préceptes de la rhétorique classique est retrouvé à l'origine de modernes ambitions symbolistes dont Guérin a fourni plus que les semences. Par là, sans effort de néologisme, avec une fluidité parfaite, les termes les plus simples et les plus familiers du vocabulaire des hommes revêtent un sens de mystère qui l'apparente à ce que les Anciens ont paru appeler la langue des dieux. Qui de nous oublierait l'étonnant couplet des vertus de la Nuit : *Couché sur le seuil de ma retraite, les flancs cachés dans l'antre et la tête sous le ciel, je suivais le spectacle des ombres*, ou : *Le vieil Océan père de toutes choses... les nymphes qui l'entourent décrivent en chantant un chœur éternel...*

Avouons que ce rythme tombe de plus haut que Buffon ! Tant de simplicité et de majesté fait souvenir de Bossuet. Le jeune Languedocien fut, comme le grand Bourguignon, imbu et nourri, jusqu'aux moelles, des plus purs sucs latins, au point qu'il usait et abusait presque, même dans le parler courant, de ce retour au sens de l'étymologie qui est, si l'on peut dire, l'un des plus beaux artifices de l'éloquence de Bossuet. Il en suivait aussi le nombre, il en possédait naturellement la familiarité magnifique, il en égalait tour à tour la sévérité, la mesure et la liberté. Si le bel astre de Guérin brilla sur la nuit romantique, il faut le rendre à sa véritable constellation, baignée dans le jour renaissant. Les plus heureux progrès qu'il ait fait accomplir à la prose rythmée doivent beaucoup aux leçons de la bonne époque. Pour résister à la décadence et grandir pour son compte, Guérin utilisait une tradition.

Reste à savoir ce que vaut en elle-même cette musique de la prose poétique. Il n'est pas un écrivain de notre âge qui n'avoue avoir dû ou devoir recourir à cet instrument. Renan

l'a employé dans la *Prière sur l'Acropole*. Ce fut un coup de maître. Baudelaire, peu après Guérin, y est revenu, mais de toute autre manière, bien qu'il ne faille pas prendre au pied de la lettre son alibi inopiné d'Aloysius Bertrand. Les chefs-d'œuvre de Baudelaire ne portent point de ce côté. Beaucoup de lecteurs ont été attirés par le bel échantillon que Théophile Gautier en avait cité dans la préface des FLEURS DU MAL : *Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit; la mer immense et verte; l'eau informe et multiforme; le lieu où tu ne seras pas; l'amant que tu ne connaîtras pas; les fleurs monstrueuses, les parfums qui font délirer; les chats qui se pâment sur les pianos, et qui gémissent comme les femmes, d'une voix rauque et douce!* Mais l'échantillon est unique : en se reportant au livre, on est déçu par les tableautins secs et durs des PETITS POÈMES EN PROSE. Ceux du jeune Rimbaud manifestent une autre force de condensation !

Pour ceux de Mallarmé, ils accusent affaiblissement et dégradation. Ce que Guérin avait voulu faire est très clair : c'était un accord imprévu. Un accord difficile, mais complet. Accord du sens, dans sa plus profonde logique, avec les images et les mots, leurs signes sonores ; accord de la syntaxe et de son rythme propre avec l'émotion et ses tremblements. Un accord tel que le Discours solennisé, chanté, lourd de hautes significations religieuses, riche de fortes contractions, semé de raccourcis qui ravivent sans cesse la *divine surprise*, produisît les mêmes effets de suite régulière et de plaisir nouveau que donnent les mesures de la vraie poésie. Ce qu'il a voulu, il l'a fait. Il a soustrait la flamme supérieure et il l'a domptée pour dompter un genre et une matière. La puissance du rythme emporte une digne pensée, les mots sublimes, un noble frisson. Toute page prise au hasard en témoignerait. Cette page lue, prenez la plus heureuse des « proses » de Mallarmé ; c'est, je crois, la PLAINTE D'AUTOMNE : *Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile, — laquelle, Orion, Altaïr et toi, verte Vénus?...* Ce simple et joli jeu de mots vous fera presque honte auprès de l'élévation de Guérin. La serinette est agréable, mais elle ne dit rien ou elle dit des riens.

Cela ne peut décourager ni les imitateurs ni les inventeurs. C'est une des voies où l'on marche. Dans les deux maî-

tresses études qu'il lui a consacrées, Maurice Pujo (1) a raison de recommander comme unique la réussite de Guérin. Elle est incomparable. On ne peut nommer après lui que Jules Tellier : *Je naquis, ô bien-aimée... Nous quittâmes Massilia...* Des textes pareils légitiment un genre faux. Cependant, quel lecteur du Centaure et de la Bacchante voudrait prendre sur lui de regretter que ces deux poèmes libres n'aient pas été récrits en alexandrins réguliers? Non que la chose fût impossible. Guérin y a pensé certainement, ses essais rimés rendent un son plein d'espérance. Mais ce n'était que de l'espérance. Il ne sentait encore en lui que les germes d'un grand artiste en vers. Le grand artiste en prose existait, florissait et fructifiait. S'il préféra la perfection réalisée à des avenirs incertains, c'est qu'un instinct l'avertissait, la mort qui était là n'eût pas permis d'attendre. Estimons-nous heureux de pouvoir nous redire ces grandes phrases qui sont l'ordre même, vertébrées, musclées et articulées comme du Cicéron ou du Boccace, mais qui ondoient et flottent comme l'écharpe de Julie ou de Virginie. Tenant debout, selon le mot de Rivarol sur Dante, *par la seule force du verbe et du substantif*, réglées comme le chant des sphères célestes, si belles au départ, si graves et si pures quand se fait leur cadence dans les profondeurs de l'esprit, elles comportent également l'elliptique formule et le développement lumineux, l'explication et la synthèse, et l'on se demande comment un tel poète a pu fléchir jusqu'à se plaindre de la faiblesse de l'instrument : *Un Dieu supplié de raconter sa vie la mettrait en deux mots, ô Mélampe!*

Cette parole d'envie un peu triste est corrigée ailleurs par le trait de fier mépris jeté en passant au commun type de l'homme : *Voilà tout au plus, me dit-il, la moitié de ton être... Sans doute c'est un Centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.* Mettons que le dieu soit le poète porteur de lyre, faiseur de vrais vers, et qu'au simple mortel soit assimilable le prosateur ; à l'état du Centaure, ni Dieu ni homme, hybride de l'un et de l'autre, correspond le genre de poète qui reste lié à la prose. Mais, chez celui-ci, le langage sentencieux, choisi et pur requiert le même emploi de matières rares que la plus haute poésie rythmée et rimée.

(1) *Le Règne de la Grâce*, en 1894 ; *l'Action française* du 5 août 1912. Je dois beaucoup à ces deux études.

Nulle part le nôtre ne se raidit, il garde souplesse et variété. Guérin écrit dans le portrait de la bacchante Aélio qui l'avait *renfermé dans son amitié* quelques lignes qui font rêver au grand mystère de son art : *Quoiqu'elle possédât encore la fierté d'une vie toute pleine, les bords, il fallait le reconnaître, commençaient à se dessécher... Sa chevelure, aussi nombreuse que celle de la nuit, demeurait étendue sur ses épaules, attestant la force et la richesse des dons qu'elle avait reçus des dieux; mais, soit qu'elle l'eût trop de fois déployée..., soit qu'elle souffrît dans sa tête le travail de quelque destinée secrète..., cette chevelure flétrie devançait l'injure des ans à peine commencée.* Ou je me trompe fort, ou c'est la silhouette d'une contemporaine. On imagine quelque femme de Balzac. Que fait-elle dans ce symbole cosmogonique, dans cette histoire ontologique de Psyché? Comment s'y est-elle égarée? Comment, sans y mêler la moindre disparate, joue-t-elle si bien sa partie dans le morceau? L'allusion rapide est souvent plus puissante et plus voluptueuse que le portrait en pied, et nous savons que les tragédies de Racine sont tissées de tous les romans et de toutes les historiettes du siècle, reines de cour et reines de théâtre y glissant dans la demi-ombre légère d'alexandrins très proches du ciel empyrée.

Il n'y a rien de plus mobile que la très haute poésie ; elle monte et descend à son gré par des voies à elle. On peut lui confier tout ce qui s'agite dans l'esprit et le cœur humain, alors même qu'elle est réduite au pas de la prose, et qu'elle se figure user d'un *rythme plus subtil que celui des vers.* La poésie, comme l'amour dans la leçon d'Antistius, est déesse myrionyme : sous l'un quelconque des mille noms qui la qualifient, ce qu'elle a réussi, même malgré Minerve, a quelque chose d'irrésistible. Toutes les sagesses désarment dans la sainte évidence du délice de ses douceurs.

CHARLES MAURRAS.

Julie
ou les périls de la Sensibilité[1]

VIII

Mlle de Lespinasse apprit le 2 juin la mort de M. de Mora. Elle n'eut pas une douleur sage ; mais, selon sa nature, et puis afin d'honorer mieux (comme elle le croyait) son bien-aimé qui était mort, elle entra en véritable démence. Elle eut des cris et des convulsions. Elle voulut mourir ; et ce fut M. de Guibert qui lui ôta le poison.

Qu'est-ce qu'il fait là? Mais voudriez-vous que M. de Wolmar prît avec indifférence la mort de Saint-Preux et ne s'efforçât point de consoler leur bien-aimée à tous les deux?

La douleur de Mlle de Lespinasse, qui s'attendrait qu'elle fût simple, méjuge cette vive personne. La simplicité dans la douleur, comme dans le style, demande de l'étude et est l'œuvre de l'art. Elle, Mlle de Lespinasse, qui se fie à la nature, n'est pas simple, non plus que ne l'est la nature. Elle a ce principe et qui lui est devenu habitude, — or, en de tels moments, va-t-on changer son habitude? — elle a ce principe de préférer à la raison la sensibilité. Elle se croit une extraordinaire puissance de « sentir »; elle s'en flatte. « Ce que je sens, » dit-elle ; et « mes sensations ».

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1924 et du 1er janvier 1925.

Elle dit : « Que les expressions sont faibles pour rendre ce que l'on sent fortement !... Oui, certainement, j'ai plus de sensations qu'il n'y a de mots pour les rendre. » Ce n'est pas le moment de la chicaner là-dessus.

Mais, quand elle n'a pas le loisir de chercher, de trouver les mots qu'il lui faudrait, et sur-le-champ, pour suffire à l'expression d'une immense douleur, elle s'écrie. L'effort lui coûterait, comme à toute autre et plus encore, de s'apaiser le moins du monde : elle ne le fait pas ; elle rougirait de le faire.

Les jours suivants, les mois, et jusqu'à sa mort, elle se rendit sa douleur plus poignante par un travail d'une extrême férocité contre elle-même. Elle se fit, du souvenir de M. de Mora, un instrument de supplice, une haire morale et une discipline pour le cœur ; ou, si l'on veut, elle s'en flagella.

M. de Mora qui meurt dans la folle entreprise de la venir voir avant de mourir, et meurt quand elle vient de le trahir, et a reçu le coup de la mort ce 10 février, le jour même de la première trahison : les circonstances sont frappantes et ont un air de représailles concertées. Je ne sais si elle aperçut d'abord tout le détail des coïncidences ; elle le dénicha et voyez ce qu'elle en fit peu à peu. Le 10 février de l'année suivante, à minuit, voici comme elle écrit à M. de Guibert : « Minuit sonne, mon ami ; je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 février de l'année dernière que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore. Dans cet instant même, il altère la circulation de mon sang, il le porte à mon cœur avec plus de violence, il y ramène des regrets déchirants. Hélas ! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant ? Quel affreux mélange ! » dit-elle ; et M. de Guibert ne fait-il pas la grimace ? Elle appelle « moment d'horreur et de plaisir » la minuit de l'année dernière ; et elle invente, pour y loger parmi de funèbres apprêts, le souvenir de ce moment, une machine assez absurde, enjolivée de rhétorique : un jeune homme lui apparut, quand donc ? le 10 février de l'année dernière. Et c'était M. de Guibert : assurément ! Il avait sur le visage et la tendresse et la passion ; sans doute ! Mlle de Lespinasse, en le voyant, qu'éprouva-t-elle ? un effroi mêlé de plaisir. Tout cela s'entend de

reste. Mais la Douleur en habits de deuil devançait le jeune homme, tendait les bras et voulait repousser Mlle de Lespinasse qui, en dépit de tout, cédait à l'attrait du jeune homme. Et, par une imperfection du récit, ce n'est pas la Douleur, c'est le jeune homme qui dit à Mlle de Lespinasse : « Infortunée, celui qui animait ta vie vient d'être frappé par la mort ! » Si M. de Guibert ne se rappelle pas avoir rien dit de ce genre, Mlle de Lespinasse lui épargne de s'y tromper : « Ha ! oui, mon ami, assure-t-elle, vos larmes prononçaient ces funestes mots. Je ne les entendis pas, et cependant ils se sont gravés dans mon cœur ; il en frémit encore, et il vous aime ! » Elle est pénétrée de tristesse et fort troublée, dit-elle ; et qui ne le verrait? « Mon Dieu, il y a un an qu'à pareille heure M. de Mora fut frappé du coup mortel : et moi, dans le même instant, à trois cents lieues de lui, j'étais plus cruelle et plus coupable que les ignorants barbares qui l'ont tué !... » Ce sont, à son estime, les médecins espagnols, qui l'ont tué... « Je meurs de regrets ; mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes. Adieu, mon ami ; je n'aurais pas dû vous aimer. » Voilà comme elle se tracasse et le fait avec une acharnement malheureux.

Elle se repent d'avoir trahi M. de Mora, se repent de l'avoir trahi la nuit même que la mort mettait la main sur lui, se repent de sa faute et des coïncidences qui ne sont pas de sa faute. Elle se crée d'autres scrupules, imagine et se compose une fiction selon laquelle M. de Mora serait mort par la faute d'elle. M. de Guibert, avec un tranquille bon sens, lui remontre la vérité, lui reproche d'aggraver les maux dont elle souffre, en se figurant qu'elle pût être pour la moindre chose dans cette mort : Mlle de Lespinasse ne l'écoute pas et, comme en haine de soi, veut avoir tué M. de Mora.

Elle l'a tué — elle n'ose pas l'écrire ; et ose-t-elle se le dire d'une si rude manière? — elle l'a tué en ne l'aimant plus. Elle ne l'aimait plus? Voilà ce qu'elle n'avoue pas à elle-même. En tout cas, elle aimait aussi M. de Guibert ; et cet amour-ci l'occupait le plus.

M. de Mora l'a-t-il su? Par qui? Par elle ! Mlle de Lespinasse est convaincue d'avoir « troublé les derniers jours » de ce malade : « Il a connu pour la première fois le doute. Il passait de l'inquiétude à la crainte ; ses lettres, ainsi que son cœur, étaient remplies de trouble et de douleur... »

Elle le dit à elle-même, pour se martyriser ; et à M. de Guibert aussi, pour le tourmenter.

Les lettres de M. de Mora sont détruites, de sorte qu'il est impossible de savoir ce qu'il y a de vérité dans ce qu'elle dit. Je crois qu'elle se fabrique des sujets de remords. La dernière lettre de M. de Mora, qu'il lui a écrite le jour de sa mort, est toute pleine d'un amour qui ne paraît pas avoir aucun reproche à faire, qui ne paraît troublé d'aucun soupçon, mais tout fervent de gratitude. Elle se met à la torture, et voilà tout.

Un jour qu'un plus ardent désir l'anime de venger M. de Mora sur M. de Guibert, de quoi ne s'accuse-t-elle pas? « Oui, je m'en souviens, j'avais osé concevoir l'abominable projet, j'avais formé la résolution de porter la mort dans le sein de mon ami, de l'abandonner, de cesser de l'aimer comme il voulait l'être, comme il méritait de l'être. Et ce sacrifice, mon Dieu, quel en était l'objet? » Vous, M. de Guibert, vous qui avez ce tort, et le payez, le grand tort de n'être pas mort, quand l'autre a pour lui tout le bénéfice de son malheur. Et elle, Lespinasse? Elle voudrait n'avoir jamais connu M. de Guibert et s'être empoisonnée le 2 juin. Pourquoi ne s'est-elle pas empoisonnée quand elle apprit que M. de Mora était mort? C'est M. de Guibert qui l'en a empêchée : elle le lui reproche avec dureté ; elle l'en injurie.

M. de Guibert, que ses injures n'offensent pas, lui prodigue les témoignages d'une tendresse bien avisée. Il lui écrit : « Pleurez, mon amie ; mais ne dites pas que vous avez perdu tout ce qui vous aimait. Ne prenez pas la vie en haine et l'amour en horreur. La vie vous offre encore des consolations, des intérêts, des sentiments... » Elle ne veut rien entendre. Elle le traite comme un complice qu'elle aurait eu dans le crime d'assassiner M. de Mora.

Je crois que, si M. de Mora n'était pas mort, s'il n'avait pas été mourant comme le sut Mlle de Lespinasse environ trois semaines après le 10 février 1774, il allait à péricliter dans l'esprit de sa bien-aimée. N'avoue-t-elle pas que l'idée lui vint de rompre avec M. de Mora? Je le crois, et qu'il aurait fallu qu'elle le fît. C'est une merveille — un peu comique, par moments, — qu'elle ait gardé si longtemps et, ma foi, près de deux années, une espèce d'égalité d'amour à ses deux amants. Elle dit et ne cesse de dire à M. de Guibert que M. de Mora est le préféré ; mais le préféré

n'est pas là et, quand elle se donne, c'est à l'autre qu'elle se donne. Depuis qu'elle s'est donnée, elle a beau dire, il n'y a plus d'égalité : il n'y en a plus, en fait ; et la révélation de l'amour total, qu'elle doit à M. de Guibert, l'a détachée de M. de Mora, il faut bien qu'elle s'en aperçoive. Si elle refuse de s'en apercevoir et n'agit point en conséquence, on voit ce qui l'empêche : M. de Mora ne mourrait-il pas du chagrin de n'être plus aimé? a-t-elle le droit, ou l'abominable dureté, de réduire au désespoir un homme qui l'aime si ardemment que, tout moribond qu'il est, il n'a de rêve que de l'épouser et, pour la revoir avant de mourir, se met en périlleuse fatigue d'un long voyage? Autrement, ou je me trompe, elle l'eût délaissé. Mais il l'aime, lui, plus qu'elle ne l'aime désormais, prise qu'elle est décidément par l'autre. L'autre ne l'aime pas autant qu'elle est amoureuse de lui. Elle ne peut compter sur lui. Écrivez ces trois noms sur une ligne : M. de Mora, Mlle de Lespinasse et M. de Guibert ; de gauche à droite, c'est le sens du plus grand amour ; et, de droite à gauche, le sens du moindre amour. Les mieux aimants sont ici les moins aimés. Voilà tout le drame de ces pauvres cœurs.

Et la péripétie : M. de Mora est mort. Si M. de Guibert avait, pour Mlle de Lespinasse, autant d'amour qu'elle en a pour lui et si elle était une âme qui cède à l'usage ordinaire des âmes, elle plaindrait la mort de M. de Mora et peu à peu viendrait à M. de Guibert qui enfin l'aurait toute. Mais elle ne suit pas l'usage ordinaire — et, peut-être, médiocre — des âmes : c'est aussi que M. de Guibert ne veut pas d'elle au point où elle serait à lui ; elle le devine, elle le sent. M. de Guibert refuse ou n'est pas en état de recevoir l'héritage du mort. Ainsi, le mort garde par devers lui sa part ; il l'a plus grande, et paradoxale, funèbre et pathétique. Le mort qui, avant d'être mort, n'était pas loin de la défaite, est le vainqueur et l'est par l'œuvre ou le seul fait de sa mort.

Qu'est-ce que devient, dans ces conditions bizarres, l'amour de Mlle de Lespinasse pour M. de Guibert? Une chose la plus extravagante qu'il y ait, une triste fureur et qu'il vaut mieux montrer que de vouloir la définir.

Un jour qu'elle n'est pas clémente, elle écrit à M. de Guibert : « Ce que je déteste, ce qui me rend méprisable à mes yeux, c'est l'excès de faiblesse qui m'a encore entraînée

vers vous. J'ai prononcé que je vous aimais, j'y ai trouvé du plaisir : quel funeste poison !... Sans vous, je n'aurais pas connu le plus cruel des tourments, le remords. Sans vous, peut-être, je ne serais pas livrée aux regrets les plus déchirants... C'est vous qui avez fait le mal le plus cruel à l'homme le plus vertueux et qui méritait le plus d'être aimé. Oh ! jusqu'à quel point vous m'aviez égarée et jetée au delà des bornes de la vertu... Ciel, n'y a-t-il donc point de vengeance ! Faut-il seulement se borner à haïr et à mourir? Vous n'avez donc eu le pouvoir de me retenir à la vie que pour m'en mieux faire sentir toute l'horreur. Je mourais pour M. de Mora, et vous m'avez fait vivre pour vous : mon crime était expié en ne lui survivant pas, mais le vôtre n'était pas achevé ; il fallait combler mon malheur. Hé bien ! soyez content, il n'y manque rien : j'ai rendu malheureux un homme qui ne vivait que pour moi ; il a risqué sa vie, il s'est arraché à une famille, à des amis qui l'adoraient ; il venait, disait-il, réchauffer un cœur que l'absence avait refroidi, ranimer une âme que le malheur avait rebutée, et ce projet lui a donné la force de venir mourir à Bordeaux. Et c'est moi, ou plutôt c'est vous, qui avez prononcé son arrêt... » M. de Guibert est un meurtrier. Cela crie vengeance et Mlle de Lespinasse n'a que haine pour son amant.

N'a-t-elle pour lui que haine? Amour aussi ; et quel amour ! Un jour qu'elle n'est pas le plus inclémente, elle lui écrit : « J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendue si coupable... Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et aux remords qui déchirent mon cœur : hélas ! ils suffisaient pour me délivrer d'une vie que je déteste. Vous seul et ma douleur sont tout ce qui me reste dans la nature entière. Je n'y ai plus d'intérêt, plus de biens, plus d'amis : je n'en ai pas besoin ; vous aimer, vous voir, ou mourir, voilà le dernier et l'unique vœu de mon âme... » Autant d'amour que de haine ! Mais l'amour, on le voit, n'écarte pas le souvenir de M. de Mora ; il l'accompagne comme naît, on l'a vu, de ce même souvenir, la haine aussi déchaînée que l'amour.

Cet incroyable désordre de sentiments lui fatigue l'esprit et le cœur. Elle est chargée, elle est accablée de tels sentiments, comme d'un fardeau mal préparé pour les épaules d'un porteur. Elle en souffre.

Mais aussi, elle veut souffrir. Autrement, elle n'aurait pas grand'peine à mettre en ordre tout cela. Elle est assez intelligente pour ranger ses idées, les distinguer et, dans ses sentiments, voir un peu clair. Il y a de la mauvaise volonté à l'égard de soi, que prouve le désordre où elle se condamne. Elle y condamne également M. de Guibert et satisfait ainsi sa rancune. Elle a, contre M. de Guibert, une rancune, et que voici, qu'elle ne se résigne pas à formuler d'une façon bien nette, et ni pour elle ni pour lui, mais qu'elle rend avec beaucoup de force : en deux mots, son amour de M. de Guibert est — et l'offense d'être tel — plus sensuel que moral ou mental. Elle écrit à M. de Guibert : « Vous seul, mon ami, pouvez me faire connaître, non pas le bonheur, mais le plaisir. Quel funeste poison, que le plaisir ! Il me retient à la vie en invoquant la mort. » Cette grande amoureuse, et qui est une vieille fille, et qui a des scrupules de toute sorte, les scrupules qu'elle a lui rendent son plaisir une honte. Elle éconduirait M. de Guibert, dans les moments qu'elle le hait davantage, si elle n'était retenue à lui par cet horrible attrait du plaisir, qu'elle déteste et ne dédaigne pas. Elle se drogue et, depuis sa jeunesse, abuse de l'opium : son amour lui est devenu un autre opium, dont elle ne sait plus se passer.

Voilà comme elle hait M. de Guibert, et l'aime d'une sorte que la haine n'atteint pas... « Et puis que l'on vienne nous parler de la spiritualité de l'âme, de son immortalité : pauvre machine ! » C'est elle qui écrit cela et, dans ce mépris de l'âme, cherche l'excuse d'être serve des sens.

Elle est, par instants, à demi folle. Et elle a, qui veille sur elle avec un dévouement parfait, M. d'Alembert. Elle s'en lasse ; elle le prend en grippe. Elle écrit à M. de Guibert : « Si je ne vous paraissais pas trop ingrate, je vous dirais que je verrais partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon âme, il me met mal avec moi-même, je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus... » Par tant de soins si attentifs, d'Alembert tâche de la consoler : « Mais c'est que je ne veux point me consoler ; mes regrets me sont plus chers que tous les secours de l'amitié ! » réplique-t-elle.

IX

M. de Guibert est honnête homme et il a des vertus autant que d'agréments. Mais il aurait fallu qu'il fût un ange pour subir sans nulle faute le sort que lui fait Mlle de Lespinasse. Elle l'accable d'amour et l'assomme de haine ; après cela, elle lui dit : « Tant de contradictions, tant de mouvements contraires, sont vrais et s'expliquent par ces mots : je vous aime ! » Il avait une autre idée, plus calme, de l'amour et, comme il n'avait pas le cœur pris au même point que Mlle de Lespinasse, il aurait voulu garder, dans les entournures, autant de liberté que dans le cœur.

Au mois de juillet 1774, environ six semaines après qu'arrivait à Paris la nouvelle que M. de Mora était mort, la vie ne lui parut pas commode auprès de leur amante affolée. Un beau jour, elle apprend qu'il n'est plus à Paris. Elle l'a vu la veille au soir : il ne lui a rien dit d'aucun projet de voyage. Il est parti... Alors, elle se fâche. Elle lui écrit — et il trouvera la lettre à son retour — que, si l'honnêteté l'avait mis en route, il n'aurait pas fait si grand mystère de son départ : « Et, si ce voyage doit offenser mon cœur, pourquoi le faites-vous? » Elle ne sait pas où il est et lui demande si l'amitié la plus commune, à défaut de l'amour, ne l'engageait pas à de meilleurs procédés. Elle a bien l'air de soupçonner qu'il soit à la Bretèche, auprès de sa chère Montsauge.

Il n'est pas à la Bretèche : il est dans l'Orléanais, au château de Courcelles-le-Roi, où le reçoivent les parents de Mlle Louise-Alexandrine Boutinon des Hayes de Courcelles : n'épousera-t-il pas cette jeune fille? Dans le doute, il a cru bien faire en ne disant rien à Mlle de Lespinasse : il a bien fait.

La lettre de Mlle de Lespinasse le réprimandait sur un ton de sévérité un peu sotte ; plutôt que de se lamenter, elle le grondait : au lieu de l'apitoyer, elle l'impatienta. On lui fit tenir cette lettre au château de Courcelles ; s'il ne l'avait trouvée qu'à son retour, peut-être l'eût-il mieux tolérée. Là-bas, quand il était auprès de cette jeune fille et la jugeait digne de son attention, Mlle de Lespinasse eut tous les torts. Il répondit, et plus vite que d'habitude ;

Mlle de Lespinasse reçut la réponse, et non par le courrier de la poste, où elle vit le soin qu'il avait de lui cacher le lieu de son séjour. Quelle réponse ! Très cavalière, insolente même ; et, bref, il envoyait promener Mlle de Lespinasse.

Ah ! que d'amertume elle mit dans sa réplique, et de douleur et d'une rhétorique où c'est tout de bon le cœur qui parle et parle bien : « Jugez-moi folle, si vous voulez, croyez-moi injuste, enfin tout ce qu'il vous plaira ; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que je ne crois pas, de ma vie, avoir reçu une impression plus pénible, plus flétrissante que celle que m'a faite votre lettre... » Il a pensé lui faire beaucoup de peine? Eh bien ! non : ce n'est que l'amour-propre qui a souffert en elle, non pas l'amour, et il ne s'agit plus d'amour. Elle est humiliée d'avoir pu donner à personne, et par exemple à M. de Guibert, le droit de lui parler ainsi. Elle se dit que M. de Mora, s'il vivait et lisait la lettre de M. de Guibert, pardonnerait à elle et, lui, le haïrait... « Comment avez-vous osé, comment avez-vous pu vous résoudre à former des caractères qui, s'ils étaient tombés sous d'autres yeux, me déshonoreraient et me perdraient à jamais ! Si c'est là l'expression de ce que vous pensez et de ce que vous sentez pour moi, croyez au moins que je ne serai pas assez vile pour me justifier et pour vous demander grâce... C'en est donc fait !... » Il sera pour elle comme s'il n'existait pas : s'il ne lui laissait pas de remords, elle espérerait l'oublier. Elle essaye de lui écrire le plus sèchement du monde.

Elle lui avait écrit l'avant-veille ; et sa lettre de l'avant-veille attendait le courrier pour être expédiée : une lettre qui, celle-là, n'était pas sèche, mais pleine de larmes que l'amour lui faisait répandre. Au moment d'adresser à M. de Guibert la seconde lettre, qui consacre leur rupture, elle a une faiblesse qui l'engage à ne pas laisser partir la seconde lettre sans l'autre, la lettre de rupture sans le dernier témoignage d'amour. Et elle ajoute : « Pourquoi donc me plaindre? Ha ! pourquoi? Parce qu'un malade qui est condamné attend encore son médecin, parce que ses yeux se lèvent encore sur les siens pour y chercher de l'espérance, parce que le dernier mouvement de la douleur est la plainte, parce que le dernier accent de l'âme est un cri. » C'est beau : avec un peu d'apprêt, sans doute ; l'autre Julie, nouvelle Héloïse, n'eût pas mieux fait.

Pourquoi M. de Guibert a-t-il écrit à Mlle de Lespinasse d'une telle façon qu'elle eût à lui répondre ainsi? Mais elle l'ennuie : et il veut rompre. Il l'a voulu un instant : bientôt ni elle ni lui-même ne l'ont plus voulu.

Leurs querelles étaient fréquentes. Une autre fois, ce fut à propos de Mme de Montsauge. M. de Guibert se vantait à Mlle de Lespinasse de n'être plus l'amant de cette dame : leur liaison ne durait, disait-il, qu'en amitié. Mlle de Lespinasse eut l'occasion de craindre que cette amitié ne fût le nom d'un vieil amour et beaucoup plus persévérant qu'elle ne l'aurait voulu. Elle en subit tous les tourments de jalousie et ne les subit pas sans crier. Dans sa colère, elle imagine de se venger et, ce trompeur, de le réduire à une espèce d'amitié mondaine : il saura ainsi ce que devrait être, et tout au plus, son amitié pour Mme de Montsauge. Elle lui écrit : « Ayez assez d'honnêteté pour cesser de me persécuter. Je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'un besoin : c'est de ne plus vous voir en particulier... Épargnez-moi le chagrin et l'embarras de vous faire exclure à ma porte dans les heures où je suis seule... » Et, s'il tentait de prendre cette défense pour futile, elle l'avertit de n'en rien faire. Qu'il vienne, et on le recevra, depuis cinq heures jusqu'à neuf; mais, s'il prétend des privilèges, elle le lui dit pour la dernière fois, c'est rendre à son amie « la force du désespoir ». Enfin, « par pitié, laissez-moi; sinon vous connaîtrez le remords »! Il ne connut pas le remords : elle eut la bonté de ne pas se tuer; et bientôt il rentrait en grâce.

M. de Guibert devait passer les mois d'été à Fontneuve, près de Montauban, chez son père, et n'irait pas tout droit là-bas, mais en chemin ferait à des parents ou des amis quelques visites de plusieurs jours. Il eut le projet de partir à la fin de juillet : un rhume, qui, selon les craintes de Mlle de Lespinasse, pouvait tourner en fluxion de la poitrine, le retint à la maison. Bref, il ne partit qu'à la mi-août. Ce ne fut pas sans bouleverser Mlle de Lespinasse. Un incident la mit hors d'elle, par une imprudence de M. de Guibert.

Il quittait Paris pour trois mois, et deux personnes en avaient beaucoup de peine : Mlle de Lespinasse, évidemment; et puis Mme de Montsauge, qu'il ne faut pas qu'on oublie. Mme de Montsauge vint, de la Bretèche, passer quelques jours à Paris pour les adieux. Et M. de Guibert ne s'en allait jamais, on l'a remarqué, le jour qu'il avait

dit d'abord. Du samedi 14, il remit au lendemain. Mlle de Lespinasse le sut de lui-même et sut aussi que Mme de Montsauge avait été dernièrement à Paris, mais elle ne l'y croyait plus. Ce samedi, M. de Guibert le donna tout à Mme de Montsauge, et ne vit pas Mlle de Lespinasse ; puis, le lendemain matin, de bonne heure, il ne manqua point d'aller lui faire ses adieux, avant de prendre sa voiture pour Chartres, qui était sa première étape. On imagine Mlle de Lespinasse, dans les adieux. Il part ; et, le soir, sur les dix heures, il est à Chartres. Il y vient d'arriver qu'il écrit à Mlle de Lespinasse, en très bons termes et très bien fervents.

Il se la figure peut-être occupée de lui écrire, d'une façon la plus tendre et amoureuse. Mais ce n'est pas du tout ça, pas du tout !

Il n'était parti que depuis une heure : elle apprit, je ne sais comment, que Mme de Montsauge n'avait quitté Paris que la veille. Aussitôt, elle a tout compris, avec horreur : c'est pour Mme de Montsauge qu'il a retardé son départ ; et c'est pour Mme de Montsauge qu'il ne l'est pas venu voir, elle, Mlle de Lespinasse, le samedi, veille de son départ et dernier jour et dernier soir qu'il aurait eu à lui donner. Voilà ce qu'il lui a fait d'abominable, dont elle se fâche : et il le saura !

Il ne le sait pas encore ; et c'est ainsi que, de Chartres, en arrivant, il écrit comme si de rien n'était. Il quitte Chartres le lendemain matin et, le soir même, arrive à Rochambeau, qui est le château du comte de Rochambeau, non loin de Vendôme. Il écrit à Mlle de Lespinasse le mardi et lui conte qu'il n'a pas trouvé le comte de Rochambeau chez lui : c'est un jour perdu ; il ne sera que jeudi soir à Chanteloup. Mais il n'attend de lettre d'elle qu'à Bordeaux.

Elle ne lui écrivit gentiment que neuf jours plus tard, douze jours après qu'il avait quitté Paris. Elle lui dit ce qu'elle a su, touchant Mme de Montsauge et lui : « Je crus que vous aviez été trop affligé de vos adieux pour pouvoir me voir le moment d'après... Je crus tout ce qui pouvait m'affliger davantage : j'étais trompée, vous étiez coupable, vous veniez dans le moment même d'abuser ma tendresse... Je me sentais au comble du malheur, je ne pouvais plus vous aimer, j'abhorrais les moments de consolation et de plaisir que je vous devais... Vous remplissiez mon âme de

remords ; vous me faisiez éprouver un plus grand mal encore, celui de vous haïr ; oui, mon ami, vous haïr... » Dans cette alarme, elle s'était résolue de ne plus ouvrir aucune lettre qu'elle reçût de lui. Elle ouvrit pourtant la lettre de Chartres, pour savoir s'il allait bien.

Il allait bien ; mais il écrivait d'une façon vague. Elle n'ouvrit pas la lettre de Rochambeau. Elle la reçut le samedi et la mit dans un portefeuille ; elle en eut un violent battement de cœur. Et, cette lettre, que de fois la reprit-elle dans le portefeuille, pour en lire et en relire l'adresse, pour la toucher ! ainsi, pendant quatre jours. Enfin, le mercredi, n'ayant pas reçu de lettre de Chanteloup, elle se dit qu'il est peut-être malade : « et, sans savoir ce que je faisais, ni à quoi je cédais, votre lettre était lue, relue, mouillée de mes larmes, avant que j'eusse pensé que je ne devais pas la lire... » Elle n'en veut plus à M. de Guibert ; elle l'aime et n'a de plaisir qu'à l'en assurer.

Voilà une bonne lettre. M. de Guibert, s'il l'avait reçue tout de go, n'aurait pas été puni selon ses mérites. Mais il trouva d'abord, à Bordeaux, un court billet que lui avait adressé Mlle de Lespinasse dans le premier moment de sa colère, une page, dit-il, « froide et sèche, telle qu'on l'écrit à un homme avec lequel on veut rompre tout comme ce ». Mlle de Lespinasse l'y traitait de faux et de malhonnête, et ne lui disait pas autrement ce qu'elle avait à lui reprocher. Il le devine, ou quasiment, et lui répond : « J'ai été entraîné vers vous, et en même temps que je l'étais, je ne vous ai pas caché ce qui m'attachait, me ramenait malgré moi à un autre objet... » Montsauge, cet objet... « Vous avez vu mes combats, mes regrets, mes déchirements. Cette malheureuse position m'a souvent forcé à des réticences, à des mensonges, si vous voulez les appeler ainsi, dont le principe n'a jamais été que de la délicatesse et mon sentiment pour vous. J'aurais cru mériter votre indulgence, et non pas vous faire horreur... » C'est le mot que Mlle de Lespinasse emploie : il le trouve dur.

Enfin, voici la seconde lettre, où Mlle de Lespinasse, n'étant plus fâchée contre lui, l'aime et lui dit qu'elle l'aime. Ah ! qu'il est content et la remercie avec transport ! Il est si content qu'il en devient la même imprudence. Elle lui pardonne : aussitôt, avec une dangereuse exubérance, il parle, il parle, et de la faute qu'il a commise. « Je

vous ai caché que Mme de M... était partie le samedi au soir pour la Bretèche, que je l'avais vue. En effet, elle partit à neuf heures du soir. Je restai jusqu'à cette heure-là avec elle et, vous l'avez deviné, je ne voulus pas, en la quittant, aller chez vous ; je rentrai chez moi. Je m'étais séparé d'elle avec attendrissement, et cette émotion était venue d'elle. Quelques larmes avaient mouillé ses yeux... » Il a tort ; il ferait mieux de n'en rien dire et de se taire : il ne voit pas, il devrait deviner que Mlle de Lespinasse n'aime pas ça et que les larmes de Mme de Montsauge la mettent de mauvaise humeur. Il continue : « Ce n'est plus que de l'amitié (me disait-elle?) qui l'agitait ainsi... » Mlle de Lespinasse n'en va rien croire ; et il ajoute : « mais c'est de l'amitié vive, tendre, telle qu'elle aurait une peine mortelle si je pouvais jamais l'oublier, et elle craignait que cela ne fût bien avancé ; elle me reprochait tant de liaisons qui m'éloignaient d'elle, elle me citait la nôtre... » Il voudrait que Mlle de Lespinasse triomphât d'exciter l'envie de sa rivale ; mais, elle, ne veut pas de rivale, et rage. Il continue : « Je suis resté chez moi, agité de cette séparation, incapable d'aller chez vous, incapable d'être ailleurs qu'avec moi-même. J'ai passé une partie de la nuit à m'examiner et à ne pas me concevoir, à sentir que je n'étais pas guéri... » Guéri, de quoi? mais de l'amitié de Mme de Montsauge... « et que cependant vous m'étiez chère. » Ah ! ce n'est pas trop dire... Elle rage, elle rage. Lui, je ne sais quelle mouche le pique, d'aller ainsi, au rebours du bon sens, persécuter de son récit la pauvre Lespinasse, qui rage, qui rage.

Et, comme il a deux amantes, le voici tout émerveillé de lui, de son cœur : « Quel labyrinthe que mon cœur ! » Il en cherche le fil, pour le donner à Lespinasse. Et, sur les mensonges qu'il avouait tout à l'heure, il ergote : ce sont des réticences, dit-il, plutôt que des mensonges. Il déteste pourtant ses réticences et voudrait avoir l'âme assez pure, assez parfaite pour la montrer à Lespinasse tout le temps. Après cela, est-ce qu'il n'a pas dit exactement tout ce qu'il fallait ne pas dire? Non ; il trouve encore ceci : « Eh ! grands dieux, n'y a-t-il pas, entre votre situation et la mienne, des rapports qui doivent exciter votre indulgence? Vous m'aimez, et votre âme est remplie de M. de Mora. Si je vous proposais de vous détacher de son souvenir, ce serait vous arracher la vie. Mon amie, nous sommes, vous et moi,

d'étranges exemples de l'activité du cœur humain. » Les derniers mots sont assez drôles et trahissent la prétention par laquelle ces âmes coupables tâchent, non d'excuser, qui ne les contenterait pas, mais de glorifier leur toquade ou leur folie, la prétention à la bizarrerie. Là-dessus, il est vrai que M. de Guibert et Mlle de Lespinasse ont de l'analogie ; mais il ne fallait pas le dire à Mlle de Lespinasse ! Il ne fallait pas lui mettre en comparaison cette Mme de Montsauge, pour qui elle n'a que mépris, et le défunt M. de Mora dont elle adore le souvenir. M. de Guibert, en le faisant, risque de rudes représailles.

Elle se prit d'une colère à tout casser, à leur briser le cœur à tous les deux. Elle écrivait à M. de Guibert, le 3 septembre, qu'elle maintenait l'une de ses deux lettres, à lui adressées depuis qu'il était parti : la première, celle qu'il avait trouvée « sèche » et « froide ». Elle en voulait garder la sécheresse et la froideur. Elle regrettait de lui avoir, depuis lors, dit qu'elle l'aimait, d'avoir eu plaisir à ce mot. Quoi ! il se confesse — ou il se vante — d'un sentiment qui le ramène malgré lui à Mme de Montsauge? Et il a dit à quelqu'un — c'est au comte de Crillon : Mlle de Lespinasse ne le nomme pas ; mais lui, M. de Guibert, le sait bien — il a dit à M. de Crillon qu'il n'était plus amoureux de Mme de Montsauge et qu'il n'avait plus qu'un désir, de se marier.

M. de Crillon, qui ne sait pas qu'il soit l'amant de Mlle de Lespinasse, l'a dit à elle. Et elle, alors : « Comment accordez-vous tout cela? N'est-ce que de la mobilité, ou cela n'irait-il pas jusqu'à la fausseté? Je ne cherche point à vous ménager ; je veux du moins goûter la satisfaction de vous prononcer toute ma pensée... Ainsi, je suppose le pis. Je le vois, je le crois, et je suis assez forte pour le supporter. Perdez donc cette lettre, suivant votre usage, ou gardez-la, si vous l'aimez mieux, pour la lire à cet objet qui vous est si cher et avec qui vous avez une conduite si délicate. En un mot, faites de ce que je vous dis l'usage qu'il vous plaira. Je ne saurais plus rien craindre de vous. Vous n'avez été vraiment dangereux pour moi que lorsque j'ai pu vous croire sensible et vertueux... » etc. Le dernier mot de la lettre est l'annonce d'une vengeance.

M. de Guibert était arrivé à Fontneuve, qui est aux environs de Montauban. La distance fit que leurs lettres ne leur

parvenaient que tard. Le 9 septembre, M. de Guibert n'avait pas reçu encore la lettre par où Mlle de Lespinasse lui déclarait sa colère ; et il lui écrit d'une façon qu'il n'aurait pas s'il se doutait de ce qui l'attend.

Il est triste ; l'avenir l'inquiète, et mille peines le rendent maussade. Il a une petite nièce, qui est orpheline et sans fortune. Cette petite nièce a un frère, dont il voudrait s'occuper ; mais il manque d'argent. Son père est menacé de la ruine, à cause d'un édit de l'abbé Terray qui fait rentrer le roi dans ses domaines ; et les douze mille livres de rente de M. de Guibert le père lui proviennent d'un domaine du roi. Il a une mère et deux sœurs qui, à la mort de son père, lui seront à charge. Il a — ce n'est pas tout ce qu'il a — mais il a quelques dettes. Les séjours qu'il fait à Paris tous les ans, pour ses « affections », lui coûtent cher : plus cher encore, ses voyages. Et sa fierté l'empêche de rien espérer du gouvernement. Bref, il ne voit plus de ressource que de s'enterrer en province, loin de ce qu'il aime, loin de ses études... « Entrez dans toutes ces réflexions, mon amie, et voyez s'il est extraordinaire que mon esprit soit triste et agité. Dans la perplexité où je suis, avec l'avenir que j'entrevois, me marier est peut-être le seul moyen d'échapper à mes dettes, d'affermir la fortune de ma famille, de pouvoir lui devenir secourable... » Plusieurs partis se sont présentés : il les a tous refusés. Pourquoi? Mais, tout simplement, parce qu'il lui déplairait d'habiter la province. Il lui faut, et il le dit, Mlle de Lespinasse et les amis qu'on voit chez elle. Il lui faut, et il ne le nie pas, Mme de Montsauge : ce n'est plus amitié ni amour, mais « habitude » et « attrait ». Il se figure Mlle de Lespinasse bien apaisée, pour oser lui parler ainsi !... D'ailleurs, il compte recevoir une lettre d'elle demain matin. Les lettres arrivent à huit heures : « Je serai au bout de l'avenue pour les attendre... » Et, sa lettre, il ne la fermera que demain...

La lettre qu'on lui remit, au bout de l'avenue, le lendemain matin, ce fut la lettre de la grande colère. Il en fut étonné, accablé. Quelle dureté sans exemple ! « Si je vous revois jamais, si vos injustices ne finissent pas par mettre une séparation éternelle entre vous et moi, que vous rougirez en relisant votre lettre ! » Il ne la brûle pas ; il ne la perdra point : il la garde précieusement. Ce n'est pas pour la montrer à Mme de Montsauge, mais pour la montrer un

jour à Mlle de Lespinasse, s'il la revoit. « Adieu. Vous me faites connaître les regrets, et point les remords. C'est sans doute pour la dernière fois que vous m'écrivez. En effet, pour m'outrager, pour me dire que vous me haïssez, il vaut mieux m'abandonner tout à fait. Je m'adresserai à vos amis pour avoir des nouvelles de votre santé. » Cette fois, n'est-ce pas la rupture? Et, s'il songe à se marier, la rupture serait, pour lui, tout à fait opportune.

Mais non, ce n'est pas la rupture ! M. de Guibert la voudrait-il? En tout cas, Mlle de Lespinasse la refuse. Elle a dit qu'elle la voulait ; elle a cru la vouloir et n'en veut pas.

Ce que fit M. de Guibert, et qui permettrait de revenir sur la déclaration de cette rupture, — Mlle de Lespinasse en profita, — fut de lui envoyer à la fois ses deux lettres, la triste dans la même enveloppe que la courroucée. Mlle de Lespinasse, quand elle les reçut, venait d'écrire à son ami la lettre la plus difficilement sereine qu'il y eût. Elle lui disait qu'elle ne le haïssait plus, ne l'aimait plus d'amour et transformait en amitié les sentiments bouleversés qu'elle avait précédemment pour lui. Elle lui disait, avec un chagrin qu'elle tâchait qui fût tranquille : « Si vous me conservez de l'amitié, j'en jouirai avec paix et reconnaissance et, si vous veniez à ne m'en pas trouver digne, je m'en affligerais sans vous trouver injuste. Adieu, mon ami ; c'est l'amitié qui prononce ce nom : il n'en est que plus cher à mon cœur, depuis qu'il ne peut plus le troubler. » Oui ! Mais elle reçoit, en un seul paquet, les deux lettres. La seconde, qui accepte la rupture : elle n'y croit pas. La première, qui avoue, encore bien vague, le projet d'un mariage : elle l'écarte, pour le moment. A la seconde lettre, elle répond qu'elle avait le délire, l'autre jour. A la première, elle répond le lendemain ; et, dans sa lettre du lendemain, elle glisse en quelques lignes : « Je ne combats point vos projets pour l'avenir : il n'existe pas pour moi. En général, je crois que vous ferez bien de ne pas vous marier en province. Cependant, ce serait une manière de fixer toutes vos incertitudes ; mais aussi ce serait un malheur qui vous priverait du plus grand bien, qui est l'espérance... » Elle n'insiste pas. Ce qu'elle a dit n'est que pour avoir dit quelque chose qui ne parût ni un conseil ni une crainte. Elle a dû trembler, de cette crainte qu'elle dissimule, et

feint d'être calme, et passe à d'autres sujets d'entretien, comme si elle avait peur, en insistant, de donner trop d'importance à une idée si vague, si incertaine et qui, peut-être, s'anéantira toute seule.

X

Pauvre Lespinasse ! Elle vient de frôler son malheur et ne s'en est qu'à demi aperçue. Elle en a esquivé l'idée, pour ainsi dire. Mais l'idée lui en revient, sans qu'elle le veuille : est-ce que M. de Guibert songerait à se marier, y songerait tout de bon, tandis qu'elle s'était figuré qu'il n'en parlait que d'une façon la plus vague, dans un moment de mélancolie et d'incertitude?... Elle ne va pas le lui demander tout de go : ce serait maladroit. Mais, un jour qu'elle lui écrit sur un ton plus gai, plus détendu que récemment, lui parle de littérature et de petites choses, elle termine ainsi sa lettre, et c'est le 9 octobre, un mois tout juste après que lui, M. de Guibert, avait lancé, comme à l'essai, l'éventualité de son mariage : « Vous ne devineriez jamais ce qui m'occupe, ce que je désire : c'est de marier *un de mes amis...* » Quel ami? elle ne le dit pas d'abord. Elle dit que l'archevêque de Toulouse aiderait au succès de l'affaire et qu'il s'agit d'une fille de seize ans. On donnerait à cette fille, en la mariant, treize mille livres de rente ; et sa mère la logerait. Plus tard, cette fille n'aura pas moins de six cent mille francs, peut-être davantage... « Cela vous conviendrait-il, mon ami? Dites, et nous agirons... Nous causerons de tout cela. Et, si cela ne réussit pas, je connais un homme qui serait bien heureux de vous avoir pour gendre, mais sa fille n'a que onze ans : elle est unique, et elle sera bien riche... » Une petite d'onze ans ! M. de Guibert a trente et un ans... Mais, une petite d'onze ans, il y a qu'il faudrait l'attendre au moins quelques années : n'est-ce pas ce qui tente aussi Mlle de Lespinasse? Elle aurait, de ce fait, le répit de vivre encore un peu et de mourir. Ou bien plaisante-t-elle? Ou bien, s'étant promis de n'avoir plus que de l'amitié pour M. de Guibert, a-t-elle vraiment pris son parti de le marier?

Elle ajoute : « Mon ami, je voudrais par-dessus tout votre bonheur, et le moyen de vous le procurer deviendrait le

premier intérêt de ma vie. Convenez que les quiétistes et que le sensible Fénelon ne pouvaient pas aimer Dieu avec plus d'abnégation !... » D'une autre, ces mots-là seraient badinage ; de Lespinasse, je ne sais pas... « Il fut un temps où mon âme n'aurait pas été si généreuse ; mais elle répondait à quelqu'un qui aurait rejeté avec horreur l'empire du monde... » Celui-là, qui eût refusé, pour Lespinasse, l'empire du monde, c'était M. de Mora.

Il me semble que M. de Guibert ne fut pas tout à fait sûr de la façon qu'il fallait prendre les offres obligeantes de son amie. Car il ne se dépêche pas de lui répondre et, touchant la fille de seize ans ni celle d'onze ans, il ne répond rien. Mais il n'écarte pas non plus tout projet de ce genre. Le comte de Crillon vient précisément de se marier. M. de Guibert, qui l'approuve, lui fait pourtant quelques reproches. Puis : « Et il faudra aussi que je me marie ! Il le faudra, bon Dieu ! Le comte de Crillon avait quinze mille livres de rente, et j'en ai la moitié ; il était rangé, et moi, j'ai des dettes ; tout l'attachait à Paris et, moi, dans ma position actuelle, tout m'en éloigne. Mon père ne viendra à Paris que dans le mois de janvier. Il a un projet de mariage pour moi qui m'établirait dans ce pays-là. Je vous dirai cela. Je vous dirai toute ma situation ; vous me conseillerez, vous me servirez. Si je suis forcé à prendre le parti de me marier, je voudrais que ce fût par vous... » Les amants bizarres ! Et leur tranquillité, dans ces étranges manigances ! La tranquillité de Mlle de Lespinasse n'est, sans doute, que d'apparence ou de feintise. Mais lui, M. de Guibert? Il se donne l'air de confier à sa maîtresse le soin de lui chercher une femme : et, depuis quelques mois, il est à peu près fiancé à Mlle de Courcelles... Que ces gens sont drôles ! et qu'ils ressemblent à des personnages de *la Nouvelle Héloïse* ! il est donc fiancé ; mais il ne le dit pas à Mlle de Lespinasse.

Il fallut enfin le lui dire ; et ce fut, à ce qu'il semble, au commencement de mars, qu'il le fit.

Comment elle reçut ce coup, dans la premier moment, je n'en sais rien. Mais, à peu de jours de là, une lettre d'elle à M. de Guibert la montre doucement désespérée. M. de Guibert la venait voir souvent, tâchait de l'accoutumer à une amitié nouvelle. C'était environ trois mois avant le mariage. Elle lui écrit : « Hé ! comment voulez-vous que je vous dise si je vous aimerai dans trois mois?... Vous

voudriez que, lorsque je vous vois, lorsque votre présence charme mes sens et mon âme, je pusse vous rendre compte de l'effet que je recevrai de votre mariage? Mon ami, je n'en sais rien, mais rien du tout. S'il me guérissait, je vous le dirais ; et vous êtes assez juste pour ne pas m'en blâmer. Si, au contraire, il portait le désespoir dans mon âme, je ne m'en plaindrais point, et je souffrirais bien peu de temps, et alors vous seriez assez sensible et assez honnête pour approuver un parti qui ne vous coûterait que des regrets passagers, et dont votre nouvelle situation vous distrairait bien vite ; et je vous assure que cette pensée est consolante pour moi : je m'en sens plus libre... » On ne saurait le dire sur un ton plus calme, et d'une voix — vous l'entendez? — plus tranquille, plus lente et parfaitement posée : mais elle réclame ou dit qu'elle se croit accordé le droit de se tuer, quand M. de Guibert se mariera, si le mariage de M. de Guibert lui paraît alors une chose qu'elle ait trop de peine à supporter. Elle ne promet pas d'être aucunement raisonnable et même avoue, et même déclare, qu'elle fait peu de cas de la raison : elle vit et ne veut, d'ailleurs, vivre que dans la passion.

Elle a toujours vécu ainsi et, si elle devait recommencer, vivrait ainsi : « Aimer, souffrir ; le ciel, l'enfer : voilà à quoi je me vouerais, voilà ce que je voudrais sentir, voilà le climat que je voudrais habiter, et non cet état tempéré, dans lequel vivent tous les esclaves et tous les automates dont nous sommes environnés... » Bref, M. de Guibert est averti de s'attendre à tout ; elle n'a pas dit un mot qui pût le rassurer : enfin, pour témoignage qu'elle est, en effet, dangereuse, il se souvient qu'à la mort de M. de Mora elle a déjà voulu se tuer.

Il eut trois mois de cette incertitude à passer avant son mariage. Elle était dans une tristesse, d'où elle s'éveillait quand il la venait voir, où elle retombait aussitôt qu'il la quittait. Sa tristesse n'avait que l'air de la résignation. Parfois, il lui semblait que ce délai de quelques semaines fût un bonheur et dont elle dût profiter. Puis elle écrivait : « Ha ! mon Dieu, que j'ai mal à l'âme ! Que je souhaite passionnément d'être délivrée, il n'importe par quel moyen, de la disposition où je suis ! J'attends, je désire votre mariage. Je suis comme les malades condamnés à une opération ; ils voient leur guérison et ils oublient le moyen violent

qui doit la leur procurer. Mon ami, délivrez-moi du malheur de vous aimer !... » A de certains moments, elle croit qu'elle n'est pas loin de ne plus l'aimer ; elle croit qu'il n'y aurait presque plus rien à faire pour cela. Mais, à d'autres moments, elle se sent, par son amour, enchaînée, garrottée, de sorte qu'elle n'ait plus un seul mouvement libre : alors, elle sait qu'elle n'a, contre M. de Guibert, de secours que la mort.

Au mois de mai, le contrat de mariage fut signé. Elle écrit à M. de Guibert, à minuit : « Le voilà donc signé, cet arrêt ! Dieu veuille qu'il ait prononcé aussi sûrement pour votre bonheur qu'il a prononcé sur ma vie ! Mon ami, je ne puis plus soutenir ma pensée. Vous m'accablez ; il faut vous fuir pour retrouver la force que vous m'avez ôtée. Adieu ; puissiez-vous être toujours assez occupé et assez heureux pour perdre jusqu'au souvenir de mon malheur et de ma tendresse. Ha ! ne faites plus rien pour moi ; votre honnêteté, vos bons procédés ne font qu'irriter ma douleur. Laissez-moi vous aimer et mourir. » A-t-elle vraiment le projet de mourir? ou ne fait-elle que de s'y attendre? M. de Guibert put se le demander. Il eut des attentions pour elle et crut l'adoucir en lui marquant de la compassion ; mais il y a de la gaucherie à déplorer le mal dont vous êtes la cause et Mlle de Lespinasse était crispée de douleur. Elle avertit M. de Guibert de ne pas la plaindre : « Votre pitié mettrait le comble à mon malheur, épargnez-m'en l'expression. Persuadez-vous que vous ne me devez rien et que je n'existe plus pour vous. » Elle avait sa fierté sensible, et une espèce de chagrin farouche, une vive susceptibilité de l'âme.

. . . .

Le mariage devait être célébré le 1er juin, au château de Courcelles. M. de Guibert devait quitter Paris pour ce château une dizaine de jours avant cette date. Le 21 mai, dans la nuit, elle écrit à M. de Guibert ; les mots lui tremblent dans la tête. M. de Guibert venait probablement de s'excuser, par un mot tardif, de ne l'avoir pas vue de la journée, de cette journée la dernière. Il n'en avait pas eu le temps. Il la verrait, avant de partir, le lendemain matin. Elle l'a, toute la journée, tout le soir, attendu. Elle en est toute frémissante. Elle lui écrit : « Hé ! mon Dieu, laissez-moi... Partez. J'ai besoin de repos ; vous me troublez ; je suis mécontente de vous. Je m'en hais. J'ai des remords... Ce

que j'ai fait aujourd'hui? ce que j'ai pensé? ce que j'ai senti? Hélas! je ne vous ai pas vu... Adieu, ne me voyez point : j'ai l'âme bouleversée et vous ne me calmez jamais. Vous ne connaissez ni le tendre intérêt qui console et qui soutient, ni cette bonté et cette vérité qui inspirent de la confiance et qui rendent au repos une âme blessée et affligée profondément. Que vous me faites mal! Que j'ai besoin de ne plus vous voir! Si vous êtes honnête, partez demain après dîner. Je vous verrai le matin, c'est bien assez. » Elle voudrait qu'il fût parti; et, du moment qu'il s'en va, il n'est plus là, pour elle. Le lendemain matin pourtant, elle dut trouver courtes et précieuses les dernières minutes qu'il lui donna.

Et maintenant, il est parti. Mlle de Lespinasse demeura si troublée qu'elle n'avait point l'usage de son esprit. Elle éprouva, dit-elle et comme dit Rousseau, qu'il y a des situations qui n'ont ni mots ni larmes. Elle passa huit jours dans les convulsions du désespoir. Elle crut mourir, elle voulait mourir : cela lui semblait, en somme, plus facile que de n'aimer plus M. de Guibert.

Elle se guinda, se promit de ne pas montrer qu'elle souffrait, s'interdit les plaintes et les reproches. Elle n'eût accepté ni la pitié de M. de Guibert, ni la preuve qu'il fût insensible à ses maux. Elle se condamna au silence.

Elle attendait pourtant un mot de lui. Elle se disait qu'il lui devait, en de si dures circonstances, quelques soins et n'osait pas lui supposer beaucoup de tendresse, mais comptait sur un témoignage de bonté ou simplement d'honnêteté. Il la laissa plus de dix jours sans aucun signe de penser à elle. Dame! il se mariait; et ce n'est pas elle qu'il épousait. Qui songerait à lui reprocher de négliger, en un tel moment, sa maîtresse? Elle, par un sentiment qui n'étonnera non plus personne.

Au bout de ces dix jours, le lendemain peut-être ou le surlendemain de son mariage, il eut l'idée de lui écrire; aimable idée, dont seule aurait pu s'étonner sa nouvelle épouse. Il écrivit à Mlle de Lespinasse : « Vivez, vivez ; je ne suis pas digne du mal que je vous fais. » Humilité qui était bien de circonstance et, à l'égard de sa victime, juste souci!

Mais, elle, ces mots lui déplurent terriblement. Le billet de M. de Guibert lui parut « un chef-d'œuvre de froideur et de dureté ». Elle en fut indignée. Elle prit M. de Guibert

en horreur, le vit « cruel et malhonnête » et, plus amèrement que jamais, se repentit de s'être, pour un tel homme, rendue coupable envers M. de Mora. Elle le détesta. Elle fixa le jour qu'elle se délivrerait d'une existence affreuse désormais; elle résolut de consacrer le dernier temps qui lui restait à vivre au seul souvenir de M. de Mora.

Elle s'était juré de ne plus ouvrir aucune lettre qui lui vînt de M. de Guibert. Elle s'était fixé le jour qu'elle se donnerait la mort. Elle reçut de M. de Guibert un paquet et l'ouvrit, parce qu'il y avait dedans un *Éloge de Catinat*, l'œuvre de M. de Guibert et qui devait concourir pour le prix d'éloquence à l'Académie. Eh! ne fallait-il point qu'elle s'occupât de cet *Éloge* et, par ses amis, M. d'Alembert le premier, lui obtînt le prix? Voilà comme elle trouve bon d'ajourner son trépas volontaire. Elle le dit; elle le croit. Et voilà comme elle est dévouée aux intérêts de littérature.

Ces deux amants sont tout férus, sont tout farcis de littérature. Leur amour a bien de l'analogie avec l'*Héloïse* : je l'ai noté plus d'une fois. Et, à présent, M. de Guibert, qui cherche une consolation pour Mlle de Lespinasse, l'engage à suivre l'exemple des héroïnes qu'a présentées, dans ses romans, Mme Riccoboni. Quelle idée, la plus singulière, et dont Mlle de Lespinasse est fâchée! Ces héroïnes de Mme Riccoboni peuvent servir de modèles à des femmes qu'ont égarées leur légèreté ou leur galanterie; méprisables créatures! elles ignorent la passion.

Mlle de Lespinasse, dans sa passion malheureuse, écrit à M. de Guibert : « Votre mariage, en me faisant connaître votre âme tout entière, a repoussé et fermé la mienne à jamais. Il a été un temps où j'aurais mieux aimé que vous fussiez malheureux que méprisable : ce temps n'est plus. » Elle le méprise et le hait de tout son cœur. Elle devrait le considérer comme ne lui étant plus de rien, ne plus lui écrire : elle va lui écrire presque tous les jours et, comme elle l'avoue, des volumes, tout pleins d'amour et d'injures.

Et, comme elle est, par le désordre de son cœur, rendue à demi folle, elle se met aussi à écrire d'autres lettres, plus déraisonnables encore. A qui écrit-elle? A un mort. En lui écrivant, elle se donne le sentiment qu'elle le ranime; elle le voit qui, pour elle, respire. Elle, sa tête s'exalte au point que ce mort vivant ne lui est plus illusion, mais vérité. Elle se divertit de M. de Guibert : elle écrit à M. de Mora.

XI

Le 15 juillet, environ six semaines après le mariage de M. de Guibert, Mlle de Lespinasse eut, dans la matinée, un accès de désespoir. Elle avait résolu de mourir ce jour-là, si elle ne recevait pas de M. de Guibert un mot qui vînt à son secours. Elle était hors d'elle. M. d'Alembert, très alarmé, lui témoignait un intérêt le plus vif. Elle n'avait pas la présence d'esprit de le calmer. La bonté de M. d'Alembert l'attendrissait ; et elle fondait en larmes. Cependant, elle lui dit, et à deux reprises : « Je mourrai ; allez-vous-en ! » Lui, le pauvre d'Alembert, ne s'en allait pas et, tout en pleurant, balbutiait : « Que je suis malheureux de ce que M. de Guibert n'est pas ici ! C'est le seul qui pourrait adoucir vos maux ; depuis son départ, vous êtes livrée à votre malheur. » Il apercevait la vérité ; il ne la vit pas, ce qui s'appelle voir.

Au nom de M. de Guibert, Mlle de Lespinasse fit un effort sur elle-même. La souffrance la torturait ; elle avait un bras et une main tordus et retirés, dit-elle. Et elle prit son calmant, l'opium, qui lui donnait un moment de repos, mais la rendait plus malade. Elle s'enferma dans sa chambre et elle attendit le courrier... « Il est arrivé. J'ai vu deux lettres de vous ; mes mains tremblaient au point de ne pouvoir les saisir ni les ouvrir. Pour mon bonheur, le premier mot que j'ai pu lire était *mon amie*. Mon âme, mes lèvres se sont en allées s'attacher au papier. Je ne pouvais plus lire, je ne distinguais rien que des mots détachés ; je lisais : *vous me rendez la vie, je respire*. Ho ! mon ami, c'est vous qui me la donniez ! Je mourrais si vous ne m'aimiez pas. Jamais, non, jamais je n'avais éprouvé un sentiment aussi tendre et aussi passionné... » M. de Guibert offrait à Mlle de Lespinasse de conserver avec elle, en dépit de son mariage, un pareil amour, que la vertu consacrerait. Il insistait sur la nécessité de joindre à cet amour cette vertu.

Quelle joie fut celle de Mlle de Lespinasse ! Et elle, qui le traitait si mal, le déclare la bonté même. Et elle, qui refusait de rabattre absolument rien de ses prétentions amoureuses, accepte maintenant toutes les conditions, jusqu'à une sévérité qui lui coûte. « Oui, nous serons vertueux, répond-elle avec entrain ; je vous le jure. Votre bonheur,

votre devoir me sont sacrés. Je me ferais horreur si je trouvais en moi un mouvement qui pût les troubler... » Elle croit que son amour est capable de surpasser tout ce qu'on imagine ; et telle est l'idée qu'elle se fait de son sacrifice qu'elle le célèbre : « Il n'y a rien de cela dans les livres, mon ami ; et j'ai passé avec vous une certaine soirée qui paraîtrait exagérée si on la lisait dans Prévost, l'homme du monde qui a le mieux connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible. » Voilà ce qui lui donne du cœur : faire mieux et plus fort qu'on ne lit dans les romans.

Lorsque, vers l'automne, M. de Guibert revint à Paris, il recommença de voir beaucoup Mlle de Lespinasse. Non point en cachette ! Il avait ce projet, qui paraît singulier, que les femmes qu'il aimait n'eussent que de bons sentiments les unes pour les autres. Il ne se flattait pas d'avoir rien obtenu de ce genre, de la part de Mlle de Lespinasse et à l'égard de Mme de Montsauge ; mais il l'obtint de Mme de Guibert. Elle fut en visites avec Mme de Montsauge ; elle fit même un petit séjour à la Bretèche. Elle vit Mlle de Lespinasse, qu'elle avait connue lors de ses fiançailles. Et, disait M. de Guibert, « c'est un enchaînement dont je pense que je suis le premier anneau ». Il était heureux et attendri, à la Wolmar.

Ainsi recommencent les amours de M. de Guibert et de Mlle de Lespinasse, selon leur vœu d'une irréprochable vertu. Ce ne fut pas sans difficultés, sans périls et sans retours des anciennes fureurs. On s'est juré d'être parfait : le sera-t-on? Il y eut un soir, au début de l'hiver, que la raison faillit céder à d'autres impulsions les plus dangereuses. Tout le tort vint de M. de Guibert. Il disait à Mlle de Lespinasse qu'il l'aimait ; il avait dans le cœur « tout le feu, tout le désordre de la passion ». Elle dut, à plusieurs fois, le repousser et, pour cela, lui déclarer sa haine, son mépris. Mais lui, l'amour l'enivrait ; le passé lui revenait à la mémoire. Il prit la main de Mlle de Lespinasse, d'une façon qu'il n'était plus maître de lui. Elle en fut offensée. Elle eut à le chasser.

Il s'en alla, rentra chez lui, ne put s'endormir ; et, à deux heures du matin, il écrivait à son amie pour lui demander pardon... Il est au désespoir de lui avoir déplu ; mais il se défend de l'avoir offensée : « On n'offense que quand on méprise ou quand on forme de sang-froid le projet de séduire

et d'allumer; et j'étais si loin de ce projet... » Ce qui lui manquait, c'était le sang-froid.

De telles scènes avaient, pour la pauvre Lespinasse, quelque chose d'horrible, et d'autant plus qu'elle adorait, fût-ce avec chagrin, l'amant qu'il lui fallait repousser. L'espérance de garder cet amant, de le garder d'une manière que le permît la vertu, la tentait, sans la tromper. Depuis le mariage de M. de Guibert, elle finissait de vivre. Elle attendait la mort; elle écrivait un jour à Condorcet : « Ho! qu'elle vienne et je fais serment de ne pas lui donner de dégoût et de la recevoir au contraire comme une libératrice! » Elle écrivait à M. de Guibert : « En m'interrogeant sur ce que je veux, sur ce qui reste pour moi dans la nature, je ne trouve rien à me répondre, sinon ce que demanderait un voyageur bien las, un gîte; et je vois le mien à Saint-Sulpice. » Un autre jour : « Laissez-moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant désiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport. » Elle ne parle plus de se tuer, comme si ce n'était plus la peine de le faire : elle avait confiance de mourir bientôt.

Aux mois de décembre et de janvier, le froid de la saison la fit souffrir. Elle disait qu'elle était à vingt degrés plus bas que Réaumur, et qu'elle avait ce froid qui lui gagnait le cœur. Elle toussa; elle eut des quintes d'une toux qui lui durait des heures d'affilée. Elle prenait, pour se calmer, des grains d'opium, en prenait trois, quatre d'un coup : « Pris à cette dose, il me calme à la manière dont la tête de Méduse calmait. Je suis pétrifiée, sans mouvement. Ce que je vois n'est plus pour moi que la lanterne magique; pendant deux heures, cette après-midi, il m'aurait été impossible de mettre les noms sur les visages. C'est un singulier état, que d'être morte toute en vie. Je me souvenais bien que je souffrais; je savais bien que c'était vous qui m'aviez fait mal; mais, mon ami, j'avais un degré de bonté par delà cette bonne brebis. Je ne savais plus qu'il y eût des méchants... Je savais encore moins qu'il y a des gens honnêtes qui font mourir ceux qui les aiment. J'avais oublié tout cela : l'opium ne vaut-il pas mieux que la raison?... » Mais, une fois passé le délire, la clairvoyance lui revient, qui la rend, jusque dans son amour le plus ardent et le plus tendre aussi, méchante, si elle inflige à M. de Guibert l'accusation de l'avoir tuée.

Un jour de janvier 1776, il l'était venu voir. Elle avait la pâleur de la mort. Elle fut prise d'une de ses colères, invectiva contre lui, l'appela son bourreau ; elle ne gardait de force que pour le détester. Il la laissa dire : elle était en pleine déraison et, dans sa haine, l'aimait encore.

Un médecin de sa rue la soignait, tant bien que mal, et difficilement. On appela Bordeu, célèbre médecin, qui lui trouva les poumons attaqués. Les remèdes qu'il essaya furent sans effet. Elle gardait la chambre et dut bientôt garder le lit. D'Alembert ne la quittait pas. M. de Guibert venait le matin et le soir. Entre temps, elle lui écrivait. Un jour, le billet qu'elle lui envoie, elle l'intitule son testament de mort. Et, dans toutes ses lettres, elle ne cesse de joindre aux paroles d'amour les reproches et la rancune.

Les convulsions lui avaient tordu les traits du visage, au mois de mai. Alors, elle refusa de revoir M. de Guibert, afin qu'il ne la vît pas défigurée. C'est le dernier sacrifice qu'elle se soit imposé, par un sentiment où l'amour se domine et, en se dominant, prouve sa force.

Les derniers jours, il semble qu'elle devint plus douce à l'égard de M. de Guibert, soit qu'elle fût touchée des bons procédés qu'il avait pour elle ou que cette douceur ne résultât que de la seule maladie, de sa faiblesse et de son assurance d'être déjà hors de la vie.

Elle lui écrit, un samedi, son dernier samedi sans doute et qui serait trois jours avant sa mort : « Vous êtes trop bon, trop aimable, mon ami. Vous voudriez ranimer, soutenir mon âme qui succombe enfin sous le poids de la durée et de la douleur. Je sens tout le prix de ce que vous m'offrez, mais je ne le mérite plus. Il a été un temps où être aimée de vous ne m'aurait rien laissé à désirer ; hélas ! peut-être cela eût-il éteint mes regrets ou, du moins, en aurait adouci l'amertume. J'aurais voulu vivre : aujourd'hui, je ne veux plus que mourir... » Et elle parle de M. de Mora, sans le nommer ; c'est à lui qu'elle pense et à la perte qu'elle a faite quand il est mort. Elle dit à M. de Guibert : « Mon Dieu, que le funeste mouvement qui vous a entraîné vers moi dans ce moment m'a coûté de larmes, de douleur, et enfin ma vie y succombe. » C'est tout le reproche qu'elle adresse à M. de Guibert et, cette fois, le formule sans cris, sans colère, comme une vérité malheureuse.

Et, le dernier jour, le mardi 21 mai, sur les quatre heures

après-midi, elle écrit à M. de Guibert pour la dernière fois. Elle lui écrit d'une étrange manière, où se retrouvent ses idées ou anciennes ou récentes, sa dialectique de l'amour (en quelque sorte) et qui est rude, mais non pour elle qui est sur le point de mourir : « Mon ami, je vous aime ; c'est un calmant qui engourdit ma douleur. Il ne tient qu'à vous de le changer en poison ; et, de tous les poisons, ce sera le plus prompt et le plus violent... » D'un mot qui ne fût pas digne de l'amour qu'elle avait pour lui, M. de Guibert la tuerait : voilà ce qu'elle entend... « Hélas ! je me trouve si mal de vivre, que je suis prête à implorer votre pitié et votre générosité pour m'accorder ce secours. Il terminerait une agonie douloureuse qui bientôt pèsera sur votre âme. Ha ! mon ami, faites que je vous doive le repos ; par vertu, soyez cruel une fois. Je m'éteins, adieu. » Elle est devenue bien douce dans les mots, et pourtant n'a rien relâché d'une sévérité qui, au dernier moment, juge encore l'amant qu'elle ne cesse pas d'aimer.

Un peu plus tard, elle eut une défaillance. On l'en fit revenir. En s'éveillant, elle demanda : « Est-ce que je vis encore ? » Puis elle ne dit plus la moindre parole ; et, deux heures après minuit, elle mourut.

M. de Guibert était, non pas auprès d'elle, mais dans la chambre de M. d'Alembert. On dut lui remettre le billet où elle lui disait adieu. Il attendait avec chagrin qu'elle eût fini de mourir.

Elle avait auprès d'elle M. d'Alembert, à qui elle n'avait pas craint de se montrer défigurée. Elle avait aussi auprès d'elle son demi-frère, le marquis Abel de Vichy, très attentif à lui donner les derniers soins. Il était pieux et lui parla religion ; il obtint qu'elle voulût recevoir les sacrements et mourir en chrétienne.

Elle fut enterrée le lendemain de sa mort. Elle avait, dans son testament, commandé que la cérémonie fût celle que l'on faisait pour les pauvres. Elle avait commandé que sa tête fût ouverte ; et l'on fit comme elle l'avait dit. Le deuil était mené par d'Alembert et Condorcet.

Par son testament, elle chargeait d'Alembert de veiller à l'accomplissement de ses volontés. Il devait ranger ses papiers, les détruire pour la plupart, rendre à quelques personnes leurs lettres. Il attendit quelques semaines avant de se mettre à cette besogne qui lui serait pénible ; et voilà

comme il apprit, vers la fin de juin, les infidélités de son amie. Un manuscrit qu'elle laissait contait l'histoire de ses amours avec M. de Mora. Il lut ce récit ; et ce lui fut la révélation de sa disgrâce. Il n'avait rien deviné de tel.

Si l'on trouve sa naïveté ridicule, sa douleur ne l'est pas : une affreuse douleur, qui l'atteignait dans son passé le plus cher.

Il s'en plaignit... à qui, mon Dieu, va-t-il s'en plaindre?... Il était, par la mort de Mlle de Lespinasse, seul au monde. Et il était, par tant de naïveté, condamné à suivre son erreur... Il se plaignit de la disgrâce où M. de Mora l'avait mis, s'en plaignit à M. de Guibert.

M. de Guibert croyait le consoler un peu en lui disant que Mlle de Lespinasse l'aimait beaucoup. Mais il répond à M. de Guibert : « A l'égard de mon ingrate et malheureuse amie, qui l'était de tout le monde excepté de moi, que ne donnerais-je pas, monsieur, pour que votre amitié pour elle et pour moi ne se trompât point dans les assurances que vous me donnez de ses sentiments ! Mais, malheureusement pour moi, malheureusement même pour sa mémoire, la voix publique ne s'accorde point avec la vôtre... » Et la voix publique a raison : maintenant, il le sait... » Plaignez-moi, monsieur, plaignez mon abandon, mon malheur, le vide affreux que je vois dans le reste de ma vie. Je l'ai aimée avec une tendresse qui va me rendre le besoin d'aimer nécessaire. Je n'ai jamais été le premier objet de son cœur. J'ai perdu seize ans de ma vie ; et j'ai soixante ans... Adieu, monsieur, j'étouffe et je ne puis en écrire davantage. Conservez-moi votre amitié ; elle ferait ma consolation, si j'en étais susceptible. Mais tout est perdu pour moi et je n'ai plus qu'à mourir. » Évidemment, à cette date, le 29 juin 1776, un peu plus d'un mois après la mort de Mlle de Lespinasse, d'Alembert ne se doutait pas que M. de Guibert eût été son plus dangereux rival et son vainqueur. Le sut-il jamais?

Ce ridicule d'Alembert est, dans cette histoire de Mlle de Lespinasse et de ses amants, le personnage le plus malheureux et le plus gentil.

Les autres ont eu leur récompense : M. de Mora, qui ne sut pas qu'il était supplanté, qui mourut plein d'amour, se crut aimé, le fut et jusqu'après sa mort ; M. de Guibert, le plus aimé, beaucoup plus aimé qu'il n'aimait et qui aima

pourtant assez pour que l'amour dont il était l'objet le pût satisfaire ; et Mlle de Lespinasse elle-même, qui a terriblement souffert et longtemps, mais à qui la souffrance était encore amour, était son plaisir encore. Étrange fille !

Elle a fait de sa vie un roman d'amour, dans le genre de ceux qu'elle pouvait lire et qui étaient alors à la mode. Ils ne sont plus à la mode : elle non plus. Elle a un air Nouvelle Héloïse, un peu suranné. Elle a, dans son ardeur, quelque chose qui n'est plus de notre temps. Aime-t-elle plus que l'on n'aime de nos jours? Elle aime d'une autre façon. Ce n'est pas son amour, qui nous étonne, mais le tour que prend son amour dans son cœur et dans ses paroles, dans ses cris éloquents et dans son espèce de folie. Elle est folle trop délibérément. Elle a plus de chagrin qu'elle n'est obligée d'en avoir. Elle est trop sensible ou, du moins, l'est avec trop de complaisance. Et elle a eu trop de malheurs : ce n'est pas sa faute ; elle les a trop volontiers accueillis.

Elle est un personnage de roman, l'est à un tel point qu'on ne sait si elle a subi l'influence de sa lecture ou si les romans d'alors, qui nous paraissent le plus faux, ne sont pas la vérité d'alors. Mais, telle que la voilà, elle a souffert amèrement, elle a aimé avec un zèle admirable et trouvé, pour son amour et sa souffrance, de beaux accents déraisonnables qui vont au cœur et qui le touchent.

André Beaunier.

Le Tarramagnou [1]

IV

Le Tarramagnou se retournait dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil. Ses ennemis dormaient sous son toit. Et quels ennemis. Ceux qui convoitaient son bien. Il avait beau s'abîmer dans les ténèbres de sa mémoire, il n'y distinguait rien qui lui pût donner une explication de sa quiétude antérieure. Il se rendait compte à présent, à présent seulement, de sa sottise, de la naïveté de son enthousiasme pour la vie des champs. Les bucoliques où il se complaisait auparavant? Images d'Épinal. Mille souvenirs surgissaient qui tout à coup et tous ensemble lui montraient à quelle misérable condition était voué le travailleur de la terre. Et son esprit était tourné de telle manière que même les moments véritablement heureux qu'il avait vécus lui paraissaient à cette heure avoir été de tout temps empoisonnés sans qu'il le sût par quelque risque secret. Une immense faiblesse se saisissait de lui avec une sorte de lente précaution et une affreuse douceur. Il lui semblait voir se fondre peu à peu l'homme, l'enfant plutôt qu'i avait été. Ce qu'il recélait en son cœur de plus incurable ne résistait pas. L'instant était tout au désespoir. Le vieil homme délaissait le combat. Il s'évanouissait avec son bagage et ses drapeaux sans lui laisser autre chose désormais que le souvenir humiliant d'un mortel que seule l'erreur avait rendu heureux.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1925.

Quand il s'endormit, à l'aube, il plongea immédiatement dans un cercle d'ondes noires ; il en éprouvait le remous, une espèce de goût d'huile nauséeuse avec le sentiment de la totale perdition. Il était abandonné, corps et âme, disgracié et puni. Liotte lui montrait le mépris qu'elle avait déjà exprimé alors qu'il hésitait pendant le discours du berger et ensuite lorsqu'il avait eu fini de parler lui-même. Vainement, il tentait dans son sommeil d'approcher d'elle ; vainement, il souhaitait une délivrance de ces baisers qu'il n'avait pas goûtés encore et dont il éprouvait à la fois le besoin et la satiété. Ses membres refusaient tout mouvement. Liotte le regardait et son regard et son attitude témoignaient d'un mépris solennel. Cette âme vigilante, cet être serré et tendu, ce cœur déréglé, quelle énigme ! Il le sentait bien, malgré tout, que Liotte était dangereuse et pour elle et pour lui. Mais dans son rêve elle se justifiait par sa présence seule, par cette ère de délice et de douceur qui accompagnait sa venue, malgré ses mines hautaines de déesse, ce charme qui se dégageait d'elle malgré elle. S'il essayait de faire le départ entre les motifs de sa crainte et les raisons de son plaisir, une force douce et impérieuse excluait les arguments du souci, les empêchait avec une rigueur attentive de s'enchaîner et même quelquefois de se former tout à fait ; à peine leur rumeur faisait-elle, en décroissant, bourdonner le dédale du songe où leur fuite se frayait un chemin ; et seuls, radieux et tout-puissants, demeuraient comme suspendus au bord de leur prodige les visages multiples de la jeune femme, témoins et causes de sa prédilection. Mais d'autres amours l'appelaient.

La figure de Liotte s'effaçait en effet pour faire place à des images qu'il devinait toutes formées mais qu'il essayait, sans y réussir, de discerner dans l'ombre où elles demeuraient tapies. Elles se dégagèrent peu à peu des ténèbres : la châtaigneraie, la grosse charpente plusieurs fois séculaire de la grange, le rucher bourdonnant d'abeilles, craquant de gâteaux roux, la vigne naissante et choyée, le fromental, la luzernière... chacune de ces parcelles du bien des Cadour, sans revêtir une apparence semblable à la force humaine, prenait cependant une existence toute singulière, un don de communication véritable avec l'homme ; et il semblait au Tarramagnou endormi que jamais il n'avait mieux senti cette règle de la destinée qui enchaîne au sol l'être vivant par les nécessités même de la vie.

Il fut éveillé par un bruit de grelots venu de la cour. Il se leva aussitôt et constata qu'il faisait grand jour. Il aperçut de la fenêtre Déléris et Guirand qui achevaient d'atteler. Immédiatement un flot d'amertume lui vint à la bouche. Les deux hommes montèrent dans le tilbury tandis que le valet ouvrait la claire-voie. Liotte entrait

justement, venue, comme il lui arrivait parfois le matin, pour prendre du lait. Et le Tarramagnou put observer la même scène que la veille : un mouvement d'admiration de Guirand, un coup d'œil vif et sagace de Déléris. Il en éprouva du ressentiment : « Elle peut m'attendre, ce soir ! Je ne la verrai jamais plus ! »

Il s'habilla rapidement et descendit en proie au plus violent désarroi. Il ne reconnut pas la cuisine. Avec une immense surprise, il s'aperçut qu'il s'y trouvait dépaysé. C'était donc cette pièce sale, enfumée, basse, qui avait représenté pendant des années son paradis? De ses yeux désillés il considérait le sol de granit, raboteux, souillé déjà par les canards et les poules, la vieille table rapetassée, boiteuse de deux pieds, l'immense cheminée couverte de crasse compacte, d'une suie accumulée par les ans. Il n'apercevait plus que l'aspect misérable des choses. La poussière des ustensiles de fer-blanc ou d'étain, la vulgarité des chromos, des placards de publicité, des calendriers, des statuettes de la Vierge ou de saint Antoine de Padoue, la misère dont témoignaient les vieilles chaises dépaillées, les rideaux usés jusqu'à la trame et irrémédiablement maculés, l'humiliaient. C'était donc là l'endroit où il s'était complu ! En avait-il eu de l'enthousiasme pour cette terre qu'il avait crue nourricière et qui ne faisait qu'entretenir des besogneux ! Il sortit, tout agité, avide d'infirmer ses pénibles impressions.

Mais la même disposition d'esprit ne lui montrait partout que bassesse. Tout lui donnait hargne. La cour était une énorme bâche à purin, gavée d'un épais fumier élastique, d'une dense et effroyable puanteur. Le sale liquide y giclait sous les talons. Les porcs s'y ébrouaient avec une sorte de fureur ; aveuglés par leurs oreilles, ils n'apercevaient les êtres vivants que tout à coup et presque sur eux-mêmes et, vivant ainsi dans la hantise et la stupeur perpétuelle, ne cessaient de grogner, de geindre ou de dresser le groin, d'opposer un œil hagard et une mandibule broyante à leurs pourvoyeurs. La stupidité de ce bétail, celle des volailles tirant leur nourriture de l'immondice le dégoûtaient tout à coup. Il poussa la porte de l'étable. La saleté y était plus grande encore. Les vaches y ruminaient dans la béatitude. Des bouffées copieuses chargées de relents putrides lui opposaient une présence invisible mais insidieuse, chaude et feutrée, un ricin visqueux qui le fit reculer.

Ses parents s'y trouvaient cependant et ne paraissaient pas incommodés. Courbés auprès d'une génisse, ils écoutaient avec attention les paroles du vétérinaire qui examinait la bête. Hilarion les regardait comme il avait regardé toutes choses depuis le matin, avec la crainte et la quasi-certitude qu'ils ne lui apparussent eux aussi sous un aspect

nouveau et irritant. Et, en effet, avec son habit rugueux, étoilé de pièces et de taches de toutes couleurs, sa ceinture faite d'une ficelle, sa chemise en toile à voile, noire de la crasse du râteau, de la bêche et de l'étrille, son vieux feutre sans forme ni ruban qui avait viré du noir au roux et nourrissait une croûte de lèpre verte, le père Cadour lui fut soudain la sordide image du paysan jugulé par les misères de la loi humaine et des saisons. Il n'était pas, entre les mille rides de son visage, jusqu'à l'éclair vivace de ses yeux qui n'exaspérât Hilarion, en ce moment, tant il impliquait de malice nécessaire à la vie et proche de devenir malhonnêteté. A côté, la mère vaillante que soixante années de besogne avaient déformée, cassée, déjetée, percluse, mais non domptée et qui menait sa vie, obscure, fermée, mâchonnant ses doléances et ses colères, en désaccord perpétuel avec son mari, tous deux, *nolens volens*, réalisant grâce à d'âpres critiques mutuelles le maximum de travail et de profit. Hilarion sentit pour la première fois avec une grande colère et une grande détresse comme cette vie de la terre exige de ses serviteurs une abnégation, une attention toujours en éveil, une application de l'esprit à toutes les variations du temps, de la nature, des espaces, un renoncement aux biens du cœur, à la douceur des heures de l'amour. Il se rendit compte de la jalousie de la glèbe, de sa tyrannie de maîtresse préférée. Il vit que jusqu'à ce jour n'ayant pas eu la charge ni le souci du budget familial, il avait vécu en amateur, en technicien, en expérimentateur ; il n'avait pas enduré l'implacable sujétion que représente pour le paysan la crainte de ne pouvoir payer le fermage, l'impôt, les dettes contractées pour l'achat des machines, le ferrement du bétail, l'approvisionnement en semailles, en surgeons, les visites du vétérinaire, les renouvellements de petit cheptel, les saillies, et tant d'autres choses ! Il n'avait pas senti l'huissier à ses trousses dès que la grêle menaçait ou que les gelées de mai tuaient les fruits dans leur fleur. Il n'avait pas deviné le pourquoi de ces excès de privations, de ces soupes allongées, de ce pain rassis moins appétissant et plus durable que le tendre, de ces besognes aux lanternes, de ces réparations maladroites qui épargnaient si peu d'argent, et causaient tant de fatigues ! Si peu d'argent ! quelques sous toujours nécessaires, toujours ajoutés aux autres, toujours engloutis par les voraces à l'affût : huissier, percepteurs, gérants, fournisseurs. Il avait vécu en auxiliaire sans rien risquer ni craindre. Et la veille il avait eu, au choc subi, la révélation qu'il avait bien l'âme du propriétaire, cultivateur de la terre tenue de son père ; et qu'il fallait la libérer. Et maintenant il sentait déjà le poids, la laideur, la dureté, la force d'abaissement de cet esclavage, et sa grandeur. La colère, le découragement, une espèce

d'orgueil désabusé se disputaient son cœur. A qui s'en ouvrir? Justin Cadour discutait avec son interlocuteur sur la porte de l'étable. Hilarion s'approcha de lui.

— Je voudrais te parler, dit-il à son père lorsque le vétérinaire fut parti.

— Je m'en doute, fit le vieux. Moi aussi d'ailleurs. Rentrons dans la cuisine ; il n'y a rien à faire dehors avec ce chien de temps d'hiver et je suis tout engourdi. Viens donc sous le manteau, les pieds aux landiers et le ligneux sur la braise. Nous éplucherons du mil pour ne pas faire bougonner la bourgeoise qui n'aime pas voir ses hommes les mains molles.

Il regarda son fils un instant, puis ses yeux se reportèrent sur l'âtre où chantait toujours cette marmite qui ne quitte jamais les crémaillères dans le Languedoc.

— Ainsi, dit-il, tu pensais sans doute qu'avec du travail et de la patience la marmite bout sans mal et fait du bon fricot pour le pauvre monde? Tu croyais que, parce que je ne t'ai jamais rien dit des soucis qui me curent les yeux, je n'avais point d'ennuis?

— Vous savez donc...

— On m'a raconté déjà le grand tralala d'hier soir. Roucassous est venu ici. C'est un homme. Il a son idée qui vaut ce qu'elle vaut. Mais c'est un homme.

Il resta un instant silencieux ; puis :

— Je pense que tu t'es aperçu que tu avais trop parlé devant ce joli merle qui était ici hier?

Hilarion hocha la tête, assez confus.

— Mon petit, reprit le vieillard, il faut surveiller cette langue. Tu la remues facilement. Il paraît qu'hier soir tu leur as débité un *sicut* comme le curé n'en tourne pas de pareils. Mais ta bouche est réglée comme un cul de malade : tu parles trop ou tu ne te gouvernes pas. Enfin le mal est fait. Pour te dire qu'hier, lorsque tu fabriquais tes clous avec ce paroissien, je n'avais pas une passe de mauvais temps dans le coffre, on ne peut pas le dire sans mensonge. Mais aujourd'hui tu me vois dans mon ordinaire. Le vinaigre sur la taillade éveille le sang et ressuscite l'homme. Parle sans lanterner. Je te répondrai pareillement.

— Ce ne sera pas, père, pour vous manquer de respect ; et je suis prêt à vous demander pardon s'il y a eu offense. Car vous ne m'avez jamais vu que soumis et je ne veux jamais devenir autre.

— Je le sais, Hilarion. Je t'ai montré encore un poil de loup. Mais regarde-moi au chef. Ai-je rien d'écrit, sur la mine, que tu puisses redouter? Non, est-ce la vérité? Alors, parle.

— Je vous remercie. Je voulais vous demander une seule chose. Hier, ce Déléris a avoué, après que le berger l'avait révélé à tous, qu'il nous tient dans sa main. Est-ce vrai?

— Oui, hélas! et misère de nous, pauvres pécheurs.

— Comment nous tient-il?

— Par son système habituel. Crois-tu qu'il ait eu grand besoin de se mettre en peine? Cette garce de glèbe ne s'en charge-t-elle pas assez? Elle nous fait crever de misère. J'ai fait comme les autres. J'aime mon bien quoique je n'aie jamais connu par lui qu'une vie de Pâtiras. Alors?... Tu comprends que lorsque le tournis s'est mis sur les brebis une année, le rouget sur les porcs l'année suivante et la fièvre aphteuse sur les vaches l'an d'après; qu'il a passé une bonne grêle ou une fière petite gelée quand il ne le fallait pas, on se trouve facilement sans un *hardi*. Je te dis que j'ai fait comme les autres : j'ai emprunté. Je n'ai pas vendu, mais j'ai signé des promesses de vente. Comment faire autrement? Je n'aurais seulement pas pu faire mes semailles sans cela. Cette canaille de Déléris m'a tout de même sauvé.

— C'est pour mieux te perdre, pauvre vieux!

— Savoir. Je ne vois pas si loin, Hilarion, et pourtant, tu le sais, j'aime la terre. Quand il est venu réclamer à son échéance, il voulait lever les promesses de vente. Il a sûrement quelque combinaison avec les marchands de biens, les Bloch, les Rabevel, la bande noire, comme on dit. C'est alors que je lui ai conseillé d'attendre, lui disant que ces terres ne valaient pas grand'chose.

« Il m'a répondu :

— Vous êtes malin, père Cadour, votre réputation est faite. Tout ça, c'est de la blague. J'ai le droit de vous acheter ces terrains, au prix fait, pour me couvrir de ce que vous me devez. Et je crois que c'est assez bon marché pour que je m'y retrouve.

— Malin j'ai été, lui ai-je répondu, malin j'ai été autrefois peut-être, monsieur Déléris. Maintenant je suis homme d'âge. Le temps passe et je me fais pauvre de jambes et de respir. Je mourrai avant d'être remplacé. Prenez ces terres si vous les voulez : je n'y tiens que par orgueil, je vous l'assure. Je ne voudrais pas qu'il fût dit qu'un Cadour qui n'a rien vendu de ses terres en son jeune temps, se montre déclinant sur le pays de Candobre où nous avons toujours eu si bonne réputation.

« Il s'est mis à rire.

— Si c'est pour la gloriole, père Cadour, m'a-t-il répondu, ne vous en occupez pas. Une petite mortification ne vous rendra que plus agréable à Dieu. Allons voir les terres.

« Tu comprends que je lui ai fait faire la visite comme il fallait la faire. A cette saison d'ailleurs, bien malin qui saura ce que peut donner la terre. Puis, pour les bornages de parcelles, je lui ai montré ce qu'il fallait qu'il vît. Ainsi tout le Landas qui est en bordure du communal, et qu'il suivait avec son œil vairon sur son petit cadastre, je le lui ai fait glisser de cinquante mètres et il n'y a vu que de la bruyère.

« Il est malin pourtant. Il m'a bien dit :

— Comment se fait-il que vous ayez de la bruyère, alors qu'à côté je vois un défonçage et des emblavures?

« Il me montrait notre champ du Landas, le vrai, sans s'en douter. Je lui ai fait voir que la terre n'est pas la même ; il l'a constaté et a dit :

— Il faudrait un géologue pour expliquer ça.

— Il y en a qui l'ont expliqué, ai-je répondu. Et je lui ai sorti ton petit discours de la veille, en l'attribuant à Perdizot.

— Ah ! qu'il me dit. C'est intelligent ça. Vous en avez, de belles fréquentations, vous, père Cadour.

« Enfin, il a été à peu près convaincu qu'il valait mieux faire un renouvellement des créances et ne pas lever la promesse de vente. Reste de méfiance, au lieu de signer tout de suite, il me dit qu'il écrirait. Va te faire lanlaire. Il te rencontre et avec ta langue de vieille paroissienne tu lui racontes tout ce qu'il n'avait pas plus besoin de savoir que je n'ai besoin de douleurs. Le voilà tout échauffé contre moi. Il est colère parce que je lui ai menti et que je lui ai donné à entendre que j'étais le dernier paysan des Cadour, alors qu'il apprend l'existence d'un fils plus décidé encore que le père à faire valoir son bien. Il est colère de se voir joué ; tu lui as fait mention de bonnes grasses terres bien amendées et préparées aux cultures qui leur vont ; et je lui ai montré des ressingles toutes maigres et surtout gonflées de pets de loup et de misères du monde. Il a donc compris que je l'avais promené tout de travers. Par-dessus le marché, tu te fais voir à ce syndic d'accapareurs comme l'espoir des persécutés et tu montres assez de commandement pour le sauver de la colère des pauvres bougres. Il ne pouvait rien arriver de pire...

Le vieillard se tut, puis, reprenant son discours :

— Et autre chose. Tout le monde dit ici que tu fréquentes quelqu'un?

Il fixa son regard sur Hilarion qui rougit.

— Il n'y a pas de quoi moquer la crête au coq. Cette Liotte... De mon temps un fils ne faisait pas tant de secrets à son père. Cette Liotte... Mais enfin nous aurons l'occasion de reparler et de faire lessive. On la dit pourtant sans Dieu ni diable. Et de vrai, je ne la vois pas le

dimanche à la messe première. Sa tante est parpaillotte. Mais elle? Qu'est-ce qu'elle est?

— Je... Je ne sais pas, père... C'est une brave femme, bien intelligente, bonne et sage....

— Et encore? Pour le moment je ne te demande rien de plus, Hilarion, la bouillie va cuire sans que nous touchions à l'oule, je le crains. Et tu vas te trouver un de ces jours devant une raide souche à sauter. Suffit. Je m'entends. Les vignerons remuent devant Minerve et Lezignan. Et ici Roucassous sait tordre du gros fil. Tu verras ce que tu verras. Peut-être à ce moment-là cette Liotte... Enfin, tu es un homme. Et puis, il y a le destin, hé? Mais je voulais te dire : le Déléris a-t-il remarqué quelque chose de cette femme et de toi?

— Il m'a vu avec elle.

— Il n'a rien dit?

— Pas mot. L'innocent a regardé Liotte d'un air de ne pas la détester. Déléris a vu ça ; il m'a vu, moi aussi. C'est tout.

— Avec ce paroissien, ça suffit. Demain, il saura qui est la personne et comment il faut la manœuvrer. Il saura que c'est une graine qui ne sent pas le vent des églises ; et que tu la fréquentes ; cela ne lui dira guère pour l'estime qu'il peut avoir pour toi. Tu feras ce que tu voudras, fils. Enfin, pour le moment, rappelle-toi que le domaine peut être partagé demain par la plume de cet homme. Il le fera s'il n'a pas d'estime pour toi.

— Il le fera aussi s'il a de l'estime.

— C'est moins sûr.

Le vieillard bourra une courte pipe mangée du tuyau. égueulée du fourneau, avec un mélange de paille de maïs et de tabac de cantine. Puis :

— Moi, j'ai connu de vrais hommes de Dieu. Celui-là n'en est pas un. Il ne faut pas en attendre le bien. On ne sait pas comment il se règle. Avec ses orphelins, ses rongements, sa méchante humeur, et ce grand air de se manger le foie et de vous manger la laine, il ne se taille pas une bonne niche de paradis. A mon idée. D'autres savent mieux sans doute. Pourtant, je te l'ai dit, j'en ai connu des hommes de Dieu, des si vrais hommes de Dieu que personne ne s'y trompait. Je vais te dire, fils. Ces hommes étaient raisonnables. Te rappelles-tu le curé Louizet qui t'a baptisé, et le pasteur Toudel? Ils étaient bons amis d'ailleurs, c'est de leur époque que catholiques et protestants ont commencé à vivre côte à côte, à bordure de fromental sans se gâter le grain. Brave monde qui peuvent beaucoup pour la prospérité des pauvres herbes d'homme. Ils ne faisaient pas ces figures dévorées et ne voulaient pas de museaux de pénitents éternels. Tout bougre

qui respire se trompe et fait mal. Ils les soignaient, les débarbouillaient au lessif, les faisaient souffrir un peu et cuire de la peau mais les laissaient récurés sans qu'ils eussent à pleurer toute la vie et à faire leur pénitence sur le dos des autres. Le Déléris n'est pas comme ça. Tant pis pour nous.

— Pour moi, mon fils, Louizet et Toudel, s'il faut le dire, me regardaient tous les deux un peu de travers. Le curé me disait que j'étais le dernier des patarins. Pas pour la chose de la pratique de la religion, que, mon Dieu, je ne manque pas bien souvent la petite messe le dimanche, ni la grande aux fêtes de conséquence, et, tout comme un autre, je fais confesse à Pâques. Mais il me trouvait, comme il disait, trop fataliste ; et même...

— Pessimiste, je parie, fit Hilarion.

— Eh oui ! Je me suis agité, mon fils, comme les autres. Vois où j'en suis !

— Où en serions-nous, si vous ne vous étiez agité?

— Nul ne le sait justement. Depuis que je suis petit, je me sens comme un ver devant ce que je vois, la terre, le ciel. Pas à sortir de là, Hilarion. Cette machine nous écrase : la terre et le ciel. Fais tout ce que tu voudras ; résultat : chiquenaude. Qu'est-ce que c'est que notre sort?

Il jeta dans le brasier une poignée de coques de maïs.

— C'est ça, notre sort, une flambée où nous sommes jetés comme par une main qui s'en moque et où nous brûlons sans nous expliquer. Nous nous agitons ; tous nos gestes pour le bien tournent au mal. La moindre parole peut faire tout le tremblement du tonnerre quand nous voulons la dire à l'oreille et inversement. Vois notre aventure avec Déléris. Et considère ta vie, tu verras : cette dérision...

Il haussa les épaules avec dédain.

— Vous avez inventé les lois, la sapience. Vous me faites rire. Le journal du dimanche parle du progrès. C'est la mort du paysan et de la terre, ça, est-ce vérité? Tu n'oses pas répondre. La mort de la terre. Et alors qu'est-ce qu'*ils* mangeront? *Ils* seront aussi empoissés que l'année de la Grande Peur.

Il regarda Hilarion avec tendresse.

— Et la vie des hommes? Comme celle des chiens tant qu'ils n'ont pas encore de femme pour leur tenir chaud. Comme celle des chiens, quand ils n'en ont plus. Et pendant, les galères. Nous nous marions, poussés par une espèce de diable si malin qu'il ne dit pas son nom et qu'aucun vieux des plus anciens ne l'a jamais dit. Il s'agit ni plus ni moins de fabriquer d'autres pauvres graines pareilles à nous. Pauvres de nous. La femme nous a été tirée de la viande pour tout

démolir. Cherche à vivre, pauvre diable, et à bâtir. Tu vois cette bougresse en cotillon qui change, qui remue et qui est plus âpre et plus amère que la racine. Elle t'occupe, te prend et te rejette sec... Je suis bien grognon et bien patarin, ce jour, Hilarion... Va, tu as le temps d'aller jusqu'à Marsaguèle, porter au forgeron le coutre à réparer...

Hilarion se leva.

— Ne pourriez-vous, demanda-t-il en hésitant, me faire voir vos comptes avec ce Déléris?

Le vieux prit sa grande figure d'homme de l'ancien temps :

— Tu auras assez le temps de le voir quand la vermine m'aura mangé.

Puis, radouci :

— Et que je ne t'aie pas trop endeuillé, fils. Il faut faire de son mieux sans trop croire que ça servira beaucoup. Voilà tout.

Le Tarramagnou partit pour le village. La vie prenait un sens terrible et différent de ce qu'il avait imaginé jusqu'à ce jour. Il ne s'agissait pas de s'endormir dans une sorte de paradis champêtre, mais d'agir, d'agir même si cela devait être en vain. Déjà les deux grands problèmes qu'il avait négligés dans leur vérité et leur force le sollicitaient. Voir Déléris, s'opposer à son action, empêcher le morcellement de son bien et le reconstituer, et régler sa vie avec Liotte. Aux deux actes il était dès à présent et, de cette minute même datait sa décision, résolu. Comment, se dit-il soudain, mais, depuis l'enfance, je m'étais promis de reconstituer le domaine des Cadour ; qu'y a-t-il de changé? Rien et tout. C'est que maintenant il n'était plus un théoricien, mais un homme ; plus fort et plus faible. Il fallait agir. Il fallait voir en face les immenses difficultés toujours renaissantes, les luttes et les misères. Il fallait aller. Et il fallait régler sa vie avec Liotte. Avec Liotte ou sans elle? Il soupira. Il se rappela le dédain de la jeune femme. Il admira comme son père, lui, avait su agir. Il m'a, se dit-il, insinué en passant l'idée de Déléris, et sur cette mainmise de Liotte sur ma conscience et ma liberté d'homme ; il n'a pas pris parti. Puis il m'a dit qu'il n'y a rien à faire que de laisser courir les événements. Je sais bien : ne pas décider, laisser ma liaison avec Liotte mourir de sa mort naturelle. Quelle idée il a de la femme, de son rôle dévastateur, quelle idée du destin, quelle... Il n'osait poursuivre. Le vieillard bonhomme qui, un instant auparavant, dans son langage si simple mais subtil de campagnard, lui avait fait toucher la hiérarchie véritable des choses, quel homme il devait être dont nul ne se doutait ! Il voyait bien, lui, qu'on ne mettait pas les choses à leur place. La terre d'abord, avec le travail qu'elle exige, le seul bien, la seule nécessité.

Le Dieu qui y veille, car on sait bien qu'il en est un. Mais après, rien que des maux et des mots. Toutes les lois sociales, toutes les inventions des hommes, chimères dangereuses et tyranniques. Toutes les paroles non indispensables, dangers elles aussi. Tous les grands desseins : enfantillages, bulles d'orgueil fondées sur des illusions. Et l'ennemie de l'homme, la femme, est là pour éveiller les passions, pour aveugler le sage, pour troubler l'équilibré, pour entraîner aux abîmes celui qui n'y songeait point, et pour, enfin, lui donner un fils semblable à lui et semblablement destiné aux larmes.

Comment s'y était-il pris pour rendre concevable à Hilarion cette philosophie qui est, exprimée ou inexprimée, celle de tant de paysans ! Comment, sans le heurter de front et par quelle habileté? Le jeune homme cherchait en vain les termes de leur entretien dans sa mémoire. Il admirait davantage le vieillard. Il concluait qu'après tout ils estimaient tous deux qu'une chose était essentielle, c'était de s'atteler à la besogne que leur imposait la crainte de Déléris. Sur le reste ils n'étaient point d'accord, mais l'avenir dirait qui avait vu juste. Déjà, dans les veines du Tarramagnou, un sang plus chaud coulait ; il éprouvait l'âpre plaisir de la conquête, les appels de son destin de Cadour. Et il supputait déjà ses chances contre son ennemi.

Mais cette vie active où il se sentait irrésistiblement jeté maintenant et tout d'un coup, il en voyait à tous les tournants la justification. De même que le matin il avait trouvé à sa maison la figure de la misère, de même le village où il entrait lui confiait la grande détresse des générations de paysans. Qu'il était loin à présent, le pittoresque ! Comme elle avait bien disparu, la couleur amie qui prêtait aux choses un aspect si séduisant ! Le bourg avait la figure même des ténèbres. Il s'en dégageait à peine tant en demeuraient parentes les nuances du schiste et du granit. Tel il était, posé sans crépi, avec sa matière ingrate, nue, contemporaine de tant de siècles, tel il avait toujours été, nourricier, protecteur et témoin d'existences épaisses, moutonnantes, sans lumière et sans douceur. Derrière ces murs, battaient les cœurs soucieux des hommes de la terre ; endettés, misérables, devant au cordonnier, au percepteur, à l'épicier, à tous ceux à qui l'on peut devoir ; chargés de femmes, chargés d'enfants ; crevant en chœur de misère ; réduits, par des lois qu'ils ne comprenaient pas, à signer des papiers qui ont le mystérieux pouvoir de les expulser de leur bien, vivant un cauchemar éveillé au milieu d'une société dont toutes les inventions, toutes les institutions avaient pour effet de les rendre plus misérables et de se retourner contre eux. Le Tarramagnou n'avait jamais perçu la vérité avec autant de violence. Il se sentait près du sanglot.

Quand il fut arrivé chez le forgeron, il contempla avec une espèce d'amour les hommes qui attendaient là qu'on eût achevé la besogne pour laquelle ils étaient venus. C'étaient des êtres noirs et trapus, fumant la chevelure de mil dans les pipes de paille tressée, engoncés dans les grandes blouses raides des montagnards et coiffés du feutre poilu. Ils avaient de grands os solides, les mains noueuses, les yeux petits et généralement gris sous une large ronce de sourcils, le visage quadrangulaire attristé de rides en spirales qui en faisaient l'effigie de dieux funéraires, et des mâchoires de mandrille sculptées en auges, épaisses et bleues comme des astragales de béton.

Frères, amis, victimes, tout cela, ils l'étaient pour lui. Son cœur était assez grand pour les contenir tous. Que Roucassous avait raison ! Il posa son coutre, s'expliqua avec le forgeron, puis lui serra les mains avec une véhémence qui étonna l'homme et le flatta. Il sortit. Il rencontra dans la rue la vieille Ferrette, qu'il salua et qui lui dit :

— Excuse-moi, Tarramagnou, mes yeux sont faibles. Je ne te remettais pas sur l'heure. Pourtant, je t'ai encore vu hier matin ! Voilà ce que c'est que de nous et de l'âge. Crois-tu ! Serais-tu changé en un jour?

— Peut-être, répondit Hilarion saisi.

— Ah ! je suis curieuse, dit la vieille. Changé. Seigneur Dieu ! Et comment?

— Je ne peux pas vous le dire... Mais je le sens tout d'un coup.

— Tu veux rire? ou tu me taquines... Parle, Tarramagnou. Qu'as-tu de changé?

— Ah ! dit-il d'un ton hésitant et singulier, je crois que depuis hier, je me ressemble davantage.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ainsi soudain venait en quelques heures de s'amonceler un gros orage d'inquiétude, de colère et de résolutions dans ce cœur où depuis des années n'avait trouvé place que l'enthousiasme. Avec une véritable frénésie, le Tarramagnou parcourait maintenant les campagnes. Il parlait avec une éloquence extraordinaire. Tantôt, persuasif et simple, il montrait à ses auditeurs tout ce que la terre pourrait donner à ceux qui la travaillent s'ils n'étaient point victimes des méchants. Tantôt il étudiait avec eux les moyens de combattre ces

méchants : les coopératives, les mutuelles, l'art d'utiliser les quelques lois qui témoignent d'un souci passager pour ces culs-terreux qui ont fait la France... Tantôt enfin, il tonnait avec une véhémence extrême contre les sangsues qui saignent le rustique. Tous ses loisirs se passaient à cette propagande. Partout on l'écoutait, on l'acclamait. Partout il relevait les cœurs et les courages. L'arrivée de ce petit homme chétif, mais brûlant de sa fièvre et d'une force supérieure à l'humanité, était attendue dans l'espérance de grandes heures. Un incendie intérieur éclatait au son de sa voix. Les femmes l'embrassaient, les hommes le portaient en triomphe. Mais mutuelles et coopératives n'y faisaient guère de progrès. L'acclamation était le cri du cœur souffrant ; la revanche et le soulagement momentanés de la bête de somme qui retournait aussitôt à son ornière. Des siècles de crainte appesantis sur ces échines les avaient cassées à jamais. Les vieux osaient à peine commenter sinon méditer ses paroles. Les jeunes se méfiaient de leur propre violence. Les spectres du gendarme et des juges stérilisaient tout mouvement. Hilarion avait beau proclamer la légalité des mesures qu'il préconisait, la vieille méfiance de l'ouaille si souvent, si longuement trompée reparaissait. L'oppression s'était comme toujours accompagnée et complétée par la dégradation. Le Tarramagnou, brûlant d'ardeur, de désespoir et de colère, avait beau s'insurger contre ces mœurs viles de désolation et de lâcheté, comme un prophète ; il avait beau crier et fulminer, le grand corps rural du Candobre n'avait que des soubresauts. Il préférait mourir que de s'organiser.

Hilarion tombait parfois dans le découragement. Mais il eût persisté peut-être dans son action si, aux premiers jours de janvier, son père ne l'avait averti que Déléris suivait de près son action et s'en irritait.

— Fais attention, Hilarion. Cet homme n'a pas une barbe de lièvre. S'il se courrouce, il nous pourra bientôt tirer des ganaches le lard avec la couenne.

Le Tarramagnou comprit la justesse de l'observation. Son premier mouvement fut d'irritation. Puis, il se représenta la vanité de ces quelques semaines d'un pénible apostolat et il eut un mouvement d'impatience. A quoi bon évangéliser des gens qu'il ne tirerait jamais de leur apathie? Il se décida tout de suite. Il abandonnerait sa propagande. Il disposait de quelques milliers de francs économisés pendant qu'il était régisseur chez le prince de Belvallière. Il irait à Mazeval, il verrait Déléris et examinerait avec lui les comptes ; il lui verserait ses économies s'ils arrivaient à un arrangement honorable.

Il écrivit à son ami Perdigot, le professeur départemental d'agri-

culture, camarade d'école et de jeux qui lui donna rendez-vous à Mazeval pour la fin du mois.

Son parti une fois pris définitivement, il se sentit détendu. Malgré les supplications de Roucassous, il refusa de quitter désormais la maison et les champs. Il vaqua à ses travaux avec le sentiment de la paix retrouvée et, à la fin de cette journée de tranquillité, il s'endormit, pour la première fois depuis un mois, comme un enfant. La journée suivante se passa sans incident. Mais le soir, avant de s'endormir, il remarqua tout d'un coup que, tout occupé de sa propagande, et par un phénomène qui lui paraissait pourtant inexplicable, il n'avait pas pensé du tout à Liotte depuis la nuit mémoriale où elle l'avait si rudement traité. Son image n'avait même pas visité ses rêves. Mais le surlendemain matin, à son réveil, il trouva cette image installée à son chevet comme un être vivant et, bien que rougissant encore de l'affront que la jeune femme lui avait fait le mois précédent, il fut soudain décidé à tout tenter pour la revoir.

Pour la première fois de sa vie, il se vit tel qu'il était : laid, d'une laideur sympathique sans doute, et intelligent ; mais il était laid. Il était, aussi, mal vêtu, rapiécé, presque sale. Il se sentit incapable de se présenter devant Mme Rieuneau sans honte, autrement que vêtu du costume « du dimanche » qu'il portait, quand il l'avait vue pour la première fois, chez le docteur Sigal, parent de la jeune femme, le jour où l'on fêtait entre amis l'anniversaire de celui-ci. Encore l'habillement, une fois tiré de l'armoire, et bien qu'il fût le chef-d'œuvre de Cranquet, le tailleur de Marsaguèle, lui parut-il bien rustique. Et puis, où avait-il donc la tête? Il ne fallait pas songer à mettre ce costume : qu'eussent dit le père et la mère? Cette impossibilité de satisfaire le désir ou plutôt le besoin qui le tenaillait de voir Liotte, et les raisons ridicules de cette impossibilité confondirent le Tarramagnou. Il mit donc son vêtement quotidien de drapet, passa une blouse bleue par dessus comme d'habitude, mais en choisissant la plus neuve et, résolu à refréner son soudain désir, partit pour la pépinière du médecin qui l'avait prié de la visiter.

La température était adoucie. Il marchait allégrement. La pépinière, installée à grands frais par le docteur Sigal, se trouvait au creux d'une combe bien exposée au midi, arrosée par les eaux de ruissellement qui venaient au-dessus d'elle des roches granitiques, abritée des vents par une châtaigneraie du côté de l'occident et par un gros mur de pierres sèches du côté de l'orient. Le Tarramagnou poussa la claire-voie, qu'il referma derrière lui, et commença sa visite arbre par arbre, étiquetant chacun et notant sur un carnet les observations qu'il voulait communiquer au médecin sur la convenance des diverses

essences au terrain, l'adaptation des engrais à choisir, la méthode d'échenillage ou de greffe à employer pour les divers sujets qui lui étaient soumis. A l'extrémité d'une rangée, il se trouva tout à coup en présence d'une femme qui ne lui apparaissait que de dos. Mais il n'eut pas un instant d'hésitation ni même de surprise. C'était elle ; il était normal et juste qu'elle fût là. Elle était toute emmitoufflée dans la peau de bique que lui avait probablement prêtée son vieux parent et, allongée au bon soleil sur une chaise longue, elle lisait paisiblement. Elle ne semblait pas l'avoir entendu. Il résolut, bien qu'il la crût fâchée et méprisante, d'engager la conversation avec elle ; il eut même l'audace de songer à se faire « surprendre » et, feignant de n'avoir point remarqué la jeune femme, il entonna une chanson patoise en l'observant du coin de l'œil. Mais elle ne bougea pas ; il comprit qu'elle l'avait d'abord vu et conclut que, si elle ne lui avait pas parlé alors, c'est qu'elle ne tenait pas à le faire ; du coup, toute sa hardiesse tomba et sa déception fut si misérable que la fin du couplet s'acheva d'une voix toute tremblante. Il était assez près de la jeune femme à ce moment pour en discerner les traits en se penchant légèrement ; et il vit bien qu'elle réprimait un sourire, ce qui le mortifia profondément puis acheva de le mettre en déroute. Le dépit fut tel qu'il crut pendant une seconde connaître la haine. L'assurance, l'immobilité, la force sereine de cette forme féminine lui imposaient. Jouet, par sa malice manquée, d'un être plus malicieux que lui, il ne songea plus qu'à atténuer sa disgrâce ; et la parole que l'amour ne lui aurait pas permis de prendre, ce fut cette honte de soi qui la lui donna. Il s'approcha de Mme Rieuneau, qui leva enfin les yeux, et il lui dit :

— Madame, je m'excuse, je ne vous avais pas vue d'abord ; et j'ai été ensuite impudent. Pardonnez-moi. Je m'en vais et je viendrai achever mon travail demain matin de meilleure heure qu'aujourd'hui ; ainsi je ne vous dérangerai pas.

La jeune femme sourit, ferma son livre et désignant à Hilarion un pliant chargé d'une corbeille à ouvrage, elle lui dit avec cette pointe de préciosité qu'elle mettait parfois dans ses discours :

— Donnez-vous la peine de déposer cette corbeille à vos pieds et reposez-vous un instant sur le pliant. Ne boudons pas. Je serais très contente de vous connaître mieux ; vous m'avez surprise l'autre soir, et j'ai moi-même été bien vive. Pardonnez-moi à votre tour. Je me suis trompée sans doute, car je sais combien vous êtes aimé de tout le monde ici. Si vous ne m'en voulez pas et que ma conversation ne vous ennuie pas plus qu'autrefois, accordez-moi quelques instants. Parlez-moi un peu de vous.

Il rougit et s'assit sans dire mot. Elle avait une voix un peu rauque,

comme attardée légèrement dans la gorge, et qui le faisait frémir. Au bout d'un instant et comme il ne desserrait pas les dents, elle le regarda avec surprise, puis se mit à rire sans retenue. Il la sentit qui se moquait, se jugeait supérieure à lui, pauvre paysan simplement dégrossi, et il faillit s'en irriter. Mais il l'excusa aussitôt, pris surtout de cette idée que cette femme se faisait plus de tort à elle-même en gâtant son image qu'elle ne lui en faisait à lui. Il eut le courage de le lui dire avec une douceur plaintive et compatissante. Elle se cabra, prononça quelques phrases d'un ton pincé, puis se leva, rangea la chaise longue dans la cabane où le médecin serrait ses outils de jardinage, et partit d'un air de reine offensée.

Il resta à la pépinière, continuant sa besogne sans trop de tristesse. Il n'avait pas l'habitude de méditer ni de faire oraison et ainsi s'évitait et les grandes joies et les grandes peines ; seule une tendance presque maladive au scrupule le poussait parfois à des crises de remords, à des abîmes de détresse ou de perplexité. Mais cette fois, vraiment, il ne parvenait pas à se condamner. Il acheva son travail au moment où midi sonnait à la cloche de Marsaguèle et rentra tranquillement chez lui. L'après-midi se passa le plus normalement du monde à diverses occupations. Il n'avait plus qu'à vivre sans impatience si cela était possible, à attendre cette journée du 30 janvier, cette visite à Déléris qui devait décider de son sort. Il pensa un moment à faire part de ses projets à son père. Puis il y renonça, jugeant qu'il serait toujours à temps de lui raconter sa démarche quand le résultat en serait connu et si ce résultat était bon. Tout préoccupé de cette question, il ne pensa plus à Liotte. Et le soir, il s'endormit comme un enfant.

Mais les rêves vinrent en foule. Les sites préférés de ses yeux surgissaient du fond de sa mémoire et à chacun d'eux, merveilleusement accommodés à cette présence, Liotte était jointe par une décision d'un sort étrange qui lui paraissait dans le songe arrêtée de toute éternité. C'était le Puy Redon orné de son bouquet de trembles dorés par le couchant, et, sur la pente des granits sans mémoire, la jeune femme arrêtait le cours des siècles de ses gestes si forts, si doux, si puissants par cette forme impérieuse propre aux seuls desseins destinés à l'accomplissement. C'était la Table de Porphyre au moment de l'éclosion de la première étoile et Liotte, le doigt tendu pour la montrer au jeune homme, ramenait sa main jusqu'à l'épaule avec amour comme si à son sein elle immolait le monde. On encore telle roche solitaire, tel bois amical, la lande éternelle du Candobre, la douce rivière de l'Elène transfigurés par une présence qu'ils attendaient depuis des ans. Les images coulaient, liées, infatigables, jouissance

sans frontières de l'esprit et du cœur. Point de langage, point de réflexion ni de déductions enchaînées. Hilarion ne construisait pas de systèmes et ne vivait que de son bon sens et de ses images.

Le réveil ne les effaça point ces images, mais le jeune homme haussa les épaules à ces enfantillages. Il avait affaire aux Tieunotes. C'était une grande terre éloignée de plus d'une lieue et sise sur un de ces petits mamelons qui donnent au plateau du Candobre une apparence de chaos. Quand il eut terminé sa tâche, il se souvint qu'il avait à passer chez le bourrelier qui demeurait à quelque distance, en un lieu écarté, pour lui demander de venir un jour de la semaine faire la revue des harnais dont quelques-uns avaient fort besoin de sa visite. En sortant de chez le bourrelier, il prit par le chemin le plus court qui longeait la pépinière du docteur Sigal du côté du mur ; mais il se souvint à temps de la chose et fit un détour dans la lande pour éviter le passage, tant il craignait que Liotte s'y trouvât et pût croire qu'il était venu pour elle. Il l'aperçut en effet d'assez loin, mais elle tournait le dos et ne le vit pas. Il lui suffit de l'apercevoir ainsi pour se dérouter et aller vers elle ; puis il eut honte et après plusieurs mouvements d'hésitations assez comiques et pénibles à la fois, il se décida à ne pas céder à sa folie.

Deux jours se passèrent ; les travaux des champs étaient assez pressants pour épargner au jeune homme la constance de ce souci immédiat qu'il avait, se moquant lui-même, baptisé le *délérisme* et l'excès d'une préoccupation sentimentale qui l'aurait entraîné à des attitudes d'amoureux repentant et transi ; il n'en pensait pas moins à la jeune veuve et s'attardait avec complaisance à ses pensées ; il ne repoussait plus maintenant les images que lui portaient ses rêves et que son imagination n'eût peut-être pu créer à l'état de veille. Il trouvait à ce divertissement poétique un goût délicieux de chimère qui enchantait un esprit où rien d'autre que l'amour de la terre et ce qu'entraînait cet amour, n'était positif. Il eut quelques serrements de cœur au début de ce temps étrange ; puis il devint le complice d'un démon qu'il sentit naître en soi ; ce démon calculait, prévoyait l'ère prochaine du répit ; quelques jours de morte saison, la possibilité de promenades innocentes qui croiseraient des pas jusqu'ici farouchement distincts. La certitude de la solution finissait par assurer à ce caractère de paysan patient, neveu de tant de générations de paysans patients, une sorte de tranquillité et même de béatitude.

Mais Liotte n'était point de la même argile. C'était une nature inquiète et passionnée ; forte et irritable, tout intelligence, impatiente de contrainte, indépendante comme un homme, douée d'un goût maladif pour la discussion et l'examen de conscience, elle faisait

des multitudes de suppositions qu'elle abandonnait et remplaçait sans se lasser jamais d'un jeu que rendait nécessaire son besoin d'un souci sentimental. L'attitude d'Hilarion l'avait tout d'abord étonnée. Elle convenait bien de sa propre coquetterie que le désœuvrement aurait suffisamment justifiée à ses yeux, même si le jeune homme n'avait pas été le seul être avec qui elle pût, dans ce pays désolé, tenir une conversation intéressante. Mais toute idée d'intrigue vraiment amoureuse était si absente d'elle qu'elle n'avait pas compris immédiatement le trouble du Tarramagnou. L'ayant enfin saisi, son premier mouvement avait été d'en rire tant il lui semblait cocasse qu'une telle semence pût germer dans l'esprit du jeune homme. L'imagination des femmes, qui est vive, concrète et va immédiatement à l'essentiel charnel des choses, lui avait représenté avec une telle vivacité un visage de femme — le sien — de femme affinée par la ville et l'éducation, amoureusement penché sur les épaules d'un croquant, qu'elle n'avait pu réprimer ce rire outrageant qui avait déterminé la rupture de ses relations avec Hilarion. Après le départ de celui-ci, elle en avait ri encore tout en convenant à part soi qu'il avait su la punir ; puis, le docteur Sigal ayant au cours de la conversation parlé des succès oratoires du Tarramagnou, elle avait repensé à lui d'une manière assez nouvelle pour qu'elle s'en étonnât elle-même. Elle était restée un peu livresque malgré son goût de la méditation ; car elle ne voyait vraiment très clair qu'en soi, faute d'étudier les autres avec la même complaisance. Aussi, ayant paresseusement décidé que ce rustre était épris d'elle, fut-elle surprise de ne plus le rencontrer.

Elle crut d'abord à une manœuvre, puis au hasard ; quand elle se vit près d'être obligée de croire à l'indifférence, et bien qu'elle-même n'éprouvât aucunement ce désir de coquetage qui, chez la femme, annonce la naissance d'un tendre sentiment, sa vanité la poussa à tenter ce qu'elle appelait une expérience et qui n'était autre chose que le premier pas.

Elle sut donc se trouver le jour même, par un hasard heureux, sur le chemin du Tarramagnou. Celui-ci la salua en la regardant à peine, et il allait de toute évidence passer sans en faire davantage, lorsqu'elle lui dit :

— Vous êtes bien sauvage, petit homme de la terre, après avoir été si hardi. Est-ce que je vous ai fait quelque chose?

— Non, madame, répondit Hilarion qui avait peine à parler, mais, au contraire, je croyais vous avoir fâchée.

— Eh! non, dit-elle, je suis un peu susceptible et peut-être fantasque... reste de la vie citadine, cela.

Ils bavardèrent un instant, lui, timidement, gêné par la violence de ses sentiments ; elle, d'autant plus familièrement que cette réserve froissait sa vanité. Après avoir tourné dans sa tête quelques projets, elle finit par lui dire qu'elle connaissait bien imparfaitement ce beau pays, qu'elle serait contente de le parcourir de nouveau avec un bon guide et que, s'il voulait...

Ce fut ainsi que se nouèrent leurs destinées. La simplicité est parfois, en amour, l'habileté suprême. Hilarion, après ses débuts malheureux, se contentait d'éprouver ses joies et ses chagrins et de les taire. D'ailleurs l'échéance qu'il s'était fixée pour la fin de janvier le préoccupait chaque jour davantage. L'être actif et exalté qu'il avait à ses côtés devinait qu'il lui cachait quelque chose et en ressentait du dépit, ne parvenant pas à distinguer dans l'attitude du jeune homme autre chose qu'un plaisir courtois et d'expression modérée. Malgré elle, elle le faisait entrer dans son intimité, croyant ainsi dominer et posséder cet étranger, par une certaine manière de parler, par cet accent abandonné, ce ton de repos et de sérénité qu'on n'emploie qu'avec des parents ou de vieux amis. Elle doublait le prix de ces abandons quand, au lieu d'en feindre l'oubli, elle en rappelait la confidence par des allusions qui déjà semblaient créer des années de vie commune antérieure. Peu à peu, elle arrivait à livrer beaucoup d'elle-même, trop sûre d'ailleurs de posséder, comme toute femme, assez de secrets pour n'être jamais entièrement connue ; trop sûre aussi de la probité de son compagnon. Il apprit tous les détails de sa vie. Veuve depuis deux ans, ayant perdu tous ses parents excepté la tante originaire du Candobre et qui s'y était retirée avec elle dans cette petite maison que leur ami Sigal avait achetée pour leur compte, elle se trouvait, à vingt-deux ans, maîtresse d'elle-même, riche d'une misérable pension, partagée entre le désir de refaire sa vie au bras d'un autre mari, celui de vivre pauvrement, mais librement dans ce pays sauvage, et celui de solliciter le poste d'institutrice auquel elle avait droit. Ses propres hésitations l'irritaient elle-même, et ses habitudes d'examen de conscience accroissaient son irritation en lui révélant qu'elle était mille fois plus faible qu'elle n'eût voulu. Hilarion supportait parfois le choc de ces colères si essentiellement féminines qui désarçonnent tous les hommes par ce qu'elles ont d'irrationnel et de subit. Et comme elle voyait aussi qu'elle s'attachait chaque jour davantage à lui, sa mauvaise humeur s'en trouvait encore accrue.

Elle n'en sentait que mieux les divergences profondes de leurs natures. Hilarion lui opposait apparemment une résistance élastique, une sorte d'absence qui la poussait quelquefois jusqu'au délire.

Le lendemain de leur réconciliation, après une discussion où elle avait essayé de montrer au jeune homme combien la foi catholique enfermait de mystère, de dogmes, de notions incompatibles avec une saine raison, qu'elle-même protestante d'origine mais libre-penseuse de fait, ne pouvait considérer une seconde sans sourire, comme il l'écoutait en silence, jouissant du son de sa voix, de l'ardeur de son tempérament, de ce désir évident de le convaincre qui décelait l'amour, elle perdit toute retenue et, au passage des Quatre-Chemins où se dresse un calvaire, elle cracha devant la croix. Il chuchota du bout des lèvres, balbutia quelques paroles incompréhensibles puis éclata d'un rire hostile, offensant, qui ne cessait pas.

Ils étaient cependant déjà trop épris l'un et l'autre pour que leur aventure demeurât suspendue. Ce même jour dans l'après-midi Liotte était allée avec Sigal au marché voisin de Clardonne afin d'y distraire sa pensée et elle errait seule au hasard des rues dans la foule grouillante lorsqu'elle aperçut Hilarion occupé avec sa mère à tirer de leurs cages de bois des poulets et des lapins qu'ils voulaient sans doute vendre. La vieille femme saisissait les pauvre bêtes avec brusquerie par les oreilles ou par les pattes et les tendait au Tarramagnou qui s'en emparait tout doucement avec une délicatesse attentive, les reposant sur ses bras pour ne pas leur causer la moindre souffrance. Ce simple trait de caractère d'un homme qui ne se savait pas observé suffit pour rappeler à Liotte mille autres traits de bonté ou de gentillesse connus de tous ou d'elle seule ; elle sentit son cœur se fondre et elle s'avoua enfin qu'elle s'était prise à son propre piège et qu'elle aimait profondément son compagnon de promenade.

Elle revint donc à lui, mais connut tout de suite qu'il avait toujours l'esprit préoccupé d'un grand souci. Elle l'interrogea avec insistance et devant l'inquiétude qu'elle montrait, il finit par lui confier ses craintes et ses résolutions. Elle l'encouragea avec conviction.

— Je le connais, moi, ce Déléris, lui dit-elle.

— Comment, vous le connaissez?

— Oh ! je ne lui ai jamais parlé, mais quand j'habitais Mazeval j'en entendais assez pour ne rien ignorer de sa vie.

— Vous ne m'en avez jamais soufflé mot !

— Eh ! m'avez-vous questionnée à son sujet ! C'est la première fois que vous me parlez de ces choses depuis le fameux soir où... où...

— Où vous avez été si dure avec moi, dit-il amèrement.

Elle lui caressa légèrement la joue, sourit, puis, emportée par la véhémence de son caractère, lui dit :

— Craigniez-vous que je ne comprenne pas bien ces choses? Et

n'avez vous pas intérêt à savoir ce qu'il est, ce Déléris? Je vais vous le dire, moi!

Elle réfléchit un instant, recueillit ses souvenirs et, tant elle était heureuse et exaltée de pouvoir enfin pénétrer dans le véritable tournant d'Hilarion, elle se sentit, soudain, plus perspicace, plus sûre d'elle-même, mieux en possession de sa mémoire, capable de deviner et de recréer. Et en effet, elle parvint à faire vivre devant les yeux d'Hilarion la figure étrange de l'intendant.

Elle le décrivit d'abord tel qu'elle se l'était imaginé quand on le lui avait montré pour la première fois. C'était un ancien avoué que rien ne semblait marquer pour une destinée extraordinaire. Sans vertus et sans vices, organisé comme une mécanique bien faite, marié sans passion à une brave femme médiocre, il aurait pu achever une existence comparable à celle de quelques autres ; car ils ne manquent pas, au fond des provinces, les exemplaires de cette race d'avoués qui se distinguent par une sorte de génie processif et qui y trouvent une satisfaction modeste en même temps que la provende. Le hasard en avait disposé autrement. Et c'est ici, disait Liotte, que vous allez, vous, voir le doigt de Dieu. Mme Déléris était morte en couches après cinq années de mariage. Elle n'était pas morte tout de suite ; on la croyait sauvée et elle commençait même à se lever, le médecin l'ayant déclarée hors de danger et autorisée à reprendre sa vie coutumière. Les confrères de Déléris et quelques noceurs avaient alors entraîné l'avoué à un petit banquet qui devait fêter le rétablissement et se termina par une de ces orgies médiocres et amères dont les notables de petites villes gardent la crainte et le goût. Quelques jours après, Mme Déléris s'alitait pour ne plus se relever ; le nouveau-né devenait aveugle, languissait en peu de temps et mourait à son tour. Déléris avait été, en présence de ces deux cadavres, saisi de tremblements qui lui durèrent longtemps. Il eut des crises terribles. Il s'accusait publiquement de la mort de sa femme et de son enfant. Liotte se rappelait avoir assisté à une de ces confessions dont elle avait conservé un souvenir épouvanté. On l'avait cru fou. Il fallut que son directeur de conscience (car il avait eu tout de suite, avec le sentiment du crime, celui du remords et de l'expiation et avait couru à l'église), intervint pour faire cesser le scandale de ces accusations mystérieuses contre lui-même. Il vendit sa charge, acheta et répara une vieille grande bâtisse où il attira des religieux et installa un orphelinat. Il ne vécut plus désormais que pour cette œuvre.

— L'œuvre existe encore, si j'en crois ce qu'a dit l'autre jour le jeune Guirand, poursuivit Liotte. Et pourtant, que de difficultés!

Toute la bourgeoisie de Mazeval avait suivi avec une curiosité

sournoise les efforts du converti. Elle avait vu, dans l'achat et la réparation des bâtiments de l'orphelinat, l'ancien avoué engloutir si complètement sa fortune qu'il avait ensuite dû recourir à toute son astuce et à toute son ingéniosité pour donner vie à sa fondation. Au début, peu nombreuses avaient été les personnes qui lui accordaient leur confiance. Le vieux roué n'avait pas bonne réputation auprès des familles pieuses ou charitables qui ne voyaient en lui qu'un des visages de cette justice des hommes si généralement inique ; on savait assez comme il avait trompé et surpris quantité de naïfs au cours de sa longue carrière de robin, et on se demandait s'il n'y avait pas dans sa nouvelle condition une feinte encore inédite et plus dangereuse que toutes les précédentes. Cependant son confesseur, archiprêtre de la cathédrale, homme vénéré de toute la population et qui avait une réputation de méfiance et de rudesse au moins égale à sa réputation d'austérité, ayant vite distingué que la résolution et la sincérité du vieillard étaient également durables, s'en était porté garant. La donation que le vieux néophyte avait faite par la suite à l'évêque, du domaine qu'il venait d'acquérir, donation dans laquelle il ne se réservait que les droits d'un usufruitier, l'évidence de la consécration de toutes ses ressources à cette œuvre, la propagande discrète des religieux qui étaient les témoins de son activité ne pouvaient que finir par persuader les incrédules ; et ainsi avaient afflué en fin de compte les dons qui avaient permis à l'œuvre de durer.

— La charité a dû se lasser vite, dit Hilarion à qui ses tournées de conférences commençaient à donner l'expérience des hommes ; elle est de ces vertus qui exigent, pour atteindre leur plénitude, un renoncement bien rare aux biens matériels. Il faut qu'elle soit toute mue par le remords ou la crainte.

— Celle de Déléris, répondit Liotte, était ainsi soutenue ; mais ajouta-t-elle en souriant, non point celle de ses donateurs. Aussi le vieillard vécut-il et fit-il vivre son œuvre d'expédients pendant quelques mois. Cette lutte contre l'insécurité du lendemain l'excitait ; il s'y consacrait avec une fertilité d'invention, une activité, un dévouement inouïs. Toutes ces choses-là étaient de notoriété publique : à chaque fois qu'on lui écrivait pour lui demander de prendre un orphelin, il acceptait, bien qu'il sût que la situation de son institution allait en être aggravée. Après l'argent, il sollicita les dons en nature, fit le tour des campagnes avec un collaborateur qui apitoyait les curés et les paysans ; et il revenait avec son charreton chargé de légumes et de châtaignes plus que la vieille petite jument grise n'en pouvait tirer ; il revenait aussi souvent avec un petit

pensionnaire qui devait lui coûter plus qu'il n'avait ainsi récolté.

— Où habite-t-il? demanda Hilarion. Le savez-vous?

Elle le savait. Il habitait non loin de la maison des vieux Rieuneau, dans la partie la plus ancienne du quartier Castelviel, une maison antique, bâtie de briques et de bois, glaciale l'hiver, torride l'été, décrépite, vermoulue, sale et néanmoins imposante par les siècles et les crimes qu'elle représentait.

La vieille belle-mère de Liotte avait souvent fait à la jeune femme le tableau de cette triste existence qui intriguait toute la ville. Il vivait d'une manière sordide, mortifié par une gothon plus vieille que lui qui abandonnait le linge aux rats, le mobilier aux vers, le vêtement à la poussière et fabriquait en geignant des ratatouilles pleines de danger. C'était l'essentiel de sa pénitence que cette vie quotidienne. Les visites à l'orphelinat, les courses par monts et par vaux pour les nécessités de son entretien, lui causaient certainement une sorte d'allégresse dont il avait toujours l'air de se gourmander, pressé sans doute par le souci d'expier. Rentré chez lui, et tandis que la vieille dormait, il pansait lui-même sa jument, la menait à l'abreuvoir, agréant d'un air bonhomme les sarcasmes des femmes qui battaient leur linge dans le proche lavoir ; il montait au fenil d'où par la trappe il aspirait la poussière odorante ; il jetait la botte à Pomponne qui éternuait et s'ébrouait ; il nettoyait l'écurie, faisait la litière, et, ces humbles travaux achevés, le soir venu tout à fait, gobait un œuf cru et s'installait devant ses comptes, toujours calculant, toujours possédé probablement par le désir d'accroître son œuvre et d'en assurer la pérennité. La belle-mère de Liotte était entrée plusieurs fois dans cette maison. Elle était lugubre. Du dehors, montait à peine le rythme de la vie citadine affaiblie par l'usure des coutumes et des sentiments ; selon la saison, c'étaient les rares chansons patoises d'un rural attardé, le bavardage des commères sur les portes, le vacarme des charrettes de jardiniers.

— Je crois, dit Liotte pour finir, qu'il ne doit pas être heureux...

— Et ce Guirand? demanda Hilarion.

Elle n'en savait pas davantage. Et elle ne voulait plus qu'il lui parlât de ce triste monde.

Mais il y pensait toujours. Il témoignait à la jeune femme de l'amitié ; mais l'esprit visiblement ailleurs, anxieux du sort de son bien, pris de la nostalgie de sa propagande, déchiré par tant de désirs et de craintes contraires, il ne songeait même pas à lui faire la cour.

Alors, Liotte, sûre de ses propres sentiments et avide d'en trouver chez Hilarion la récompense et le retour, devint avec lui plus subtile, plus tendre. Avec finesse elle lui suggéra ses préférences, ses goûts,

les chemins de son plaisir véritable. Elle le persuadait à son insu de la persuader et l'emmenait aux voies les plus propices. Elle sut le distraire un peu de son attente, lui donner petit à petit la faim de l'amour. Toute pleine de ruse, toute glorieuse des pas craintifs qu'il tentait, en tremblant à chaque fois d'être repoussé, toute roucoulante d'une joie clandestine devant cet échafaudage de bonheur qui était son œuvre essentielle à elle femme et dont l'homme tirerait son orgueil, elle poussait pour elle-même et contre elle-même l'avantage de celui dont elle se voulait la victime et le tyran.

Elle entrait dans ses idées, faisait ses projets, encourageait ses espoirs, lui donnait du courage. Jamais, comme en ce mois de janvier finissant, il ne devait se sentir plus viril, puissant des épaules, profond du thorax, campé sur ses jambes. Il avait vu plusieurs fois contre ses joues un visage renversé, figé dans un lourd sourire tout sacrifice, dans une expression de stupidité animale et profonde qui est celle de la béatitude. Il finissait par oublier ses soucis, par s'abandonner aux délices de sa conquête et par en ressentir de l'orgueil. L'univers tout entier participait à sa victoire. Trop simple et trop sensé pour prendre à témoin les choses inertes, il n'en sentait pas moins l'immensité de ses découvertes depuis qu'il aimait et se savait aimé. Il avait d'abord balbutié à Liotte, avec quelque gaucherie, ses impressions nouvelles. Puis, se sentant écouté, il s'était livré davantage, et elle s'était aperçue avec surprise qu'un dieu de l'éloquence habitait cet homme et que le feu intérieur pouvait éclairer de grandes flammes ses paroles. Elle l'avait encouragé à ces paroles qui lui étaient à elle-même un miel si délicieux. Et il avait suivi sa pente. Il s'était jeté sans retenue dans la révélation de ces grandes amours et dans la description de ses nouvelles richesses. Il disait à Liotte comment maintenant, lorsqu'il la quittait, ses sens trouvaient à toutes choses une couleur, un son, un goût qu'elles n'avaient pas auparavant. Il expliquait cette attente infinie qui est l'essence même de l'amour et dont il voyait partout la figure ; dans les châtaigneraies ensemble parcourues et désormais enchantées, populeuses, murmurantes, farouches, pleines de secrets chuchotés, de têtes inclinées par le vent ; dans les hordes des rochers sourcilleux, asiles de bêtes souterraines et de racines vivaces retirées du monde qui attendaient dans les épaisseurs depuis des siècles. Il avouait qu'il voyait partout celle qu'il aimait. Qu'elle donnait sa figure aux prairies et aux bois qui lui étaient chers, qu'elle s'incorporait à ces autres amours et que, baisant la terre, il baisait sa joue ; que parfois, il n'avait plus la vision du corps de la jeune femme, mais une sensation indéfinissable de sa présence, qu'il portait avec lui le goût de cette femme comme on porte la présence

consciente et secrète de ses viscères par une sorte d'établissement intérieur, de confidence tacite entre des messagers, nerfs, sang, qui, eux-mêmes, ne se divulguent point.

Elle sentait, plus encore que lui, l'importance de leurs amours. Elle avait besoin de les rapporter à un infini sans mémoire, de les revêtir de la parure de l'éternel. Les éléments, l'air, la terre, l'eau, le feu, les météores, les grandes forces de la nature y participaient de leur horreur sacrée. Parfois, dans les soirées de ce janvier clément, lorsque leurs corps obscurs leur demeuraient invisibles, qu'ils n'étaient parmi les bruyères que deux taches vagues presque évanouies, une douceur étrange et infinie s'emparait d'elle ; elle s'abandonnait aux bras d'Hilarion, redevenue simple comme lui. D'autre fois, elle offrait à l'homme un visage pathétique, le conviant à des consolations délicieuses ; il lui dédiait les montagnes, les vallées, l'immensité des horizons qu'il avait découverts avec les yeux neufs de l'amour. Les jours passaient, les saisons aussi passeraient, changeant la face de la terre. Mais eux et leurs amours, parmi le périssable, ils croyaient qu'ils ne passeraient point...

II

Le 25 janvier, Hilarion reçut une lettre de Perdigot. Son ami lui annonçait qu'il avait vu Déléris et avait obtenu confirmation du rendez-vous pour le 30 janvier après le déjeuner.

La lettre était brève. Perdigot avait en effet essayé vainement d'obtenir une indication sur les intentions de Déléris. S'étant rendu à la vieille maison du Castelviel, il avait appris que le vieillard habitait maintenant l'hôtel des Rabastens. Une commère bavarde lui avait raconté toute l'histoire.

Un soir que Déléris travaillait, une rumeur inaccoutumée s'était élevée de la ruelle ; des enfants riaient, couraient, se disputaient et de temps à autre criaient : « Le fou ! Le fou ! » Le vieillard avait ouvert la croisée et vu devant sa porte un jeune homme qui, poursuivi par la foule des gamins, venait de se retourner pour leur faire face et, au bruit qu'avait fait la fenêtre en s'ouvrant, levait la tête.

— Voulez-vous m'ouvrir votre porte, avait-il demandé, pour échapper à ces polissons qui me jettent des pierres?

— Je descends, avait répondu Déléris.

C'est ainsi qu'il avait lié connaissance avec Guirand de Cagnac. Le jeune homme vivait dans une aile de la grande maison des Cagnac, domaine véritablement seigneurial, à l'ombre de la cathédrale. Sa

sœur, Clarisse, mariée au vicomte de Rabastens, occupait le reste de l'habitation. Perdigot s'y rendit.

C'était une véritable forteresse de briques en forme de fer à cheval, complétée par un jardin entièrement clos de grands murs. De l'extérieur, où elle ne prenait jour que par des meurtrières, elle avait une mine rébarbative. Mais qu'on pénétrât dans la cour, après les deux portes massives dont le bruit répété par l'écho faisait tonner le porche, et il semblait qu'on fût pour toujours isolé et protégé du monde. De grandes croisées anciennes, des portes cloutées de bronze, un puits à margelle toujours humide, à poulie toujours grinçante, une immense cuisine toute sonnante de cuivres qui s'enflammaient au moindre rayon comme les murs roses, évoquaient une autre époque. La cour était très grande, toute dallée, entourée de treilles en pergolas. Le jardin, d'une architecture ancienne et charmante, orné de statues allégoriques, parcouru de chemins de grès bleu, était un asile de méditation et de paix. Guirand y avait passé sa vie.

Perdigot le connaissait un peu. Il savait que ce jeune homme avait été un enfant prodige, extrêmement précoce, acharné à tous les travaux intellectuels ; sous la direction d'un précepteur fort savant, il s'était avancé dans les arts et les lettres d'une démarche qui étonnait et ne laissait pas d'effrayer. Vers la quinzième année, une méningite l'avait foudroyé. On put le sauver. Mais il n'était plus le même. De sa culture ancienne, les lambeaux apparaissaient par intervalles ; l'intelligence, parfois, reprenait cette lucidité sans pareille qui avait frappé tant de gens ; la plupart du temps, le jeune homme n'était qu'un grand enfant, soumis à toutes sortes de terreurs, présages, légendes, craintes maladives des châtiments éternels. Il jugeait toutes choses d'un point de vue qui n'était plus celui de la terre. Il apportait une candeur lumineuse dans toutes ses recherches et ses actes en étaient le reflet. Les bonnes langues de Mazeval prétendaient que Déléris trouvait dans le jeune homme cette conscience dont l'absence le faisait tant souffrir lui-même. Et en effet, les réactions de Guirand devant tous les actes de la vie représentaient aux yeux du vieillard celles de l'ange gardien.

Il ne pouvait plus se passer de lui. Une fois discernées les manies et les faiblesses du malade, ses craintes vaines, son obsession de la folie, il était facile d'y pallier et de vivre avec lui. Dans ses bons moments, le jeune homme avait des intuitions fulgurantes, un art d'unir des choses lointaines qu'on croyait par nature irraprochables et qui comblait d'aise le vieil amateur de combinaisons intellectuelles. Le jeune homme. de son côté, s'était vite pris d'amitié pour le vieillard ; il l'avait mis en rapport avec son beau-frère Rabastens dont il

était devenu le gérant et, l'intimité croissant, Déléris avait fini par venir occuper, après la mort de sa gothon, un petit logement dans l'aile réservée à Guirand. Là, la cohabitation avait permis au jeune homme de surprendre les habitudes de son hôte dont le travail, le silence, l'ascétisme avaient fait naître chez lui des sentiments d'admiration et de vénération. Sa sœur Clarisse les partageait.

Perdigot la trouva justement dans la cour en conversation avec Déléris et son frère. C'était, en 1907, une femme de trente-six ans, ferme jusqu'à la dureté pour elle-même, indifférente à tout ce qui ne touchait pas les siens, vivant dans son hôtel des Cagnac comme dans un univers clos. De quatorze ans plus âgée que son frère, c'est elle qui l'avait soigné et élevé depuis la mort de ses parents, survenue alors que Guirand était encore un enfant. Elle n'était pas déplaisante, bien qu'elle parût froide, d'un visage régulier et presque beau, avec son nez droit, ses yeux observateurs, largement ouverts, la fermeté de sa chair saine, la belle stature d'un corps robuste et pur. Les prétendants n'avaient pas été fort nombreux cependant. On la savait entichée de sa noblesse, ce qui limitait considérablement le nombre des partis possibles, et on n'ignorait point qu'elle prétendait gouverner sa maison, ce qui faisait faire la grimace aux hommes de ce Midi où l'autorité du chef de famille s'est conservée intacte depuis l'époque gallo-romaine. D'ailleurs, tant que la santé de Guirand lui donna des inquiétudes graves, elle refusa de penser au mariage. Lorsqu'elle y songea, vers 1900, elle touchait à la trentaine ; elle n'était plus aussi désirable qu'autrefois ; ses amoureux les plus vifs s'étaient lassés, mariés ; d'autres avaient craint quelque tare secrète en apprenant la déchéance de Guirand.

Elle s'était mariée pourtant. Et Perdigot apercevait derrière une porte-fenêtre le fauteuil où son mari se reposait en lisant un journal. Rabastens avait été l'un des rares jeunes gens qui eût continué une cour discrète commencée depuis quinze ans. Clarisse n'ignorait pas, dès cette époque, qu'il n'était point très intelligent ; mais il était brillant et bon homme ; on lui passait des frasques qui avaient fait scandale dans la province par le nombre et la qualité ; il était de très bonne noblesse, parfait homme du monde et, de toute évidence, disposé à se reposer sur la jeune femme des soins d'une administration intérieure qui l'assommaient ; enfin, plus âgé qu'elle de douze ans, sans doute la gâterait-il avec cette douce philosophie des hommes qui ont connu toutes les surprises de la vie ; et, las de la noce qu'il avait faite pendant vingt-cinq ans, serait-il le modèle des époux. Toutes les prévisions de Clarisse s'étaient réalisées, à l'exception de la dernière ; Rabastens ne sut pas lui être fidèle. Le ménage allait cahin-caha,

troublé par de fréquents orages. L'homme avouait qu'il ne comprenait pas lui-même la nature de la force qui le poussait : « Je te trompe malgré moi, disait-il à sa femme, je ne sais pas pourquoi, car je t'aime plus que ma vie. » Il continuait cependant et s'épuisait. Perdigot avait su comme tout le monde que la pauvre Clarisse usait de tous les moyens, s'arrangeant pour lui faire avoir des affronts qui, par le scandale et la risée, ruinassent le prestige du conquérant auprès de ses belles amies et le rejetassent aux amours vénales. Forte de son autorité, du respect qu'elle lui inspirait, de la honte qu'il ressentait de soi-même, elle était allée jusqu'à lui couper les vivres. Il avait emprunté ; mais, peu à peu, le nombre des amis disposés à l'obliger diminuant, il avait dû réduire ses dépenses ; il n'en avait pas moins persisté dans ses habitudes, descendant toujours l'échelle sociale jusqu'au jour où on le surprit dans la fréquentation la plus basse. Il en éprouva quelque vergogne, mais après quelque temps retomba dans son ornière. Seule la maladie put avoir raison de lui.

Il eut une attaque de paralysie en 1905 et s'en remit au bout de trois mois. Cette secousse eut pour effet de le rendre sage ; il ne sortit plus de chez lui ; aucune femme n'exista plus désormais à ses yeux que la sienne. Aussi Clarisse était-elle à présent presque au comble du bonheur ; rassurée du côté de son frère dont Déléris avait fait sa compagnie habituelle et qui était ainsi désormais soustrait à ses obsessions, apaisée par la soumission de son mari, maîtresse des portes et des clefs, comme on dit dans le pays albigeois, elle eût été au comble de la joie si la maison avait retenti des cris d'un enfant.

Au moment où Perdigot arrivait, il l'entendit qui, une fois de plus, s'ouvrait à Déléris de son désir.

— Priez Dieu, répondit le vieillard.

— Je le prie, répliqua-t-elle, mais il ne m'entend pas.

Perdigot regarda Déléris et Rabastens qui sortait, celui-ci plus plié et usé à quarante-sept ans que ne l'était le vieillard à soixante-six ; Déléris à son tour considéra un instant sa démarche hésitante, son pas quelquefois sec et déclanché, fit un retour sur son propre passé et soupira :

— Il vaut peut-être mieux qu'il ne vous entende pas?...

Il la contemplait avec tendresse et Perdigot comprit que le vieillard éprouvait une grande affection pour cette femme jeune, forte et selon son cœur, et se demandait aussi sans doute s'il ne devait point se le reprocher...

Il toussa discrètement pour rappeler sa présence. Le vieillard se retourna, le reconnut et lui fit bon accueil. Le professeur lui exposa le but de sa visite et ajouta :

— J'ignorais que vous eussiez des affaires dans le Candobre.

— Eh! oui, fit Déléris. Il faut faire vivre mes orphelins. Que voulez-vous! Quand je vis que le zèle des bonnes gens pour mon orphelinat se ralentissait et qu'il était vain d'en attendre un effort soutenu, je cherchai une idée et c'est alors que j'eus celle qui devait effectivement sauver mon œuvre.

— Quelle était-elle? demanda Perdigot.

— Oh! très simple... Mon expérience d'avoué m'avait appris par de nombreux exemples comme les propriétaires de grands domaines agricoles, lorsqu'ils n'ont pas le goût de la terre et des affaires et qu'ils vivent aussi loin de l'un que des autres, d'une vie mondaine et désœuvrée, tirent un petit parti de leurs biens. N'y avait-il donc pas moyen de faire mieux? Je résolus de m'en rendre compte par moi-même. Je proposai à un de ces grands propriétaires qui m'avait déjà fait des dons importants, de prendre la gérance de ses biens, étant entendu que s'il en tirait ainsi à l'avenir plus qu'ils n'en rapportaient à ce moment, l'excédent serait, pour la grosse partie, réservé à l'orphelinat.

— Et l'expérience fut heureuse? fit le professeur.

— L'expérience fut heureuse; les résultats en furent vite connus et je devins bientôt le gérant de domaines assez nombreux et assez florissants pour que le sort de l'orphelinat fût assuré à peu près. A peu près seulement. Car, ajouta le vieillard, je me découvris bientôt la manie de l'agrandissement. Pressé par les municipalités, les conseils de famille, les tuteurs, les curés dans l'embarras, faible devant mes remords, lâche devant les projets auxquels l'architecte donnait une belle figure de brique et de pierre, j'accroissais constamment et l'œuvre et les frais; les ressources étaient plus difficiles à accroître; je me fiais bien à mon imagination, à la chance qui ne m'avait pas fait défaut depuis que j'avais entrepris mon œuvre, à la Providence qui, pour pécheur que je fusse, ne pouvait me laisser en détresse avec une pareille charge d'âmes et de corps. Enfin, je pus organiser ces syndicats de créanciers des régions agricoles qui assurèrent à l'œuvre des ressources permanentes.

Déléris se tut. Il ne dit pas la suite. Il ne raconta pas qu'à partir de cette époque, on le vit partout, muni de pleins pouvoirs, traitant avec les porteurs de créances désespérées, en tirant toujours le maximum par une entente qui, loin d'exécuter immédiatement le débiteur, en faisait, ce qui était pire, une bête de somme à vie. Pour les vieillards et les femmes, seulement, il se montrait irréductible, faisant toujours procéder à la saisie puisqu'on n'aurait su escompter un grand rendement d'une parcelle qui ne pouvait être travaillée par un tenancier.

Perdigot n'ignorait pas tout cela. Il savait que l'intendant contribuait ainsi pour sa part, en liaison avec les porteurs d'hypothèques, les marchands de biens, les gros négociants accapareurs en grains et en vins, à cette nouvelle mise en servitude du peuple rustique de France ; qu'il créait des mendiants, comme l'avait dit Roucassous, pour nourrir des orphelins ; et même que plus d'une fois aussi, par le désespoir et l'épuisement d'un ménage, il fit lui-même, sans que nul s'en doutât et inconsciemment, des orphelins.

Perdigot, un peu gêné par ses propres réflexions, rompit le silence, et se tournant vers l'innocent qui les avait écoutés sans les entendre :

— Comme vous avez bonne mine ! dit-il à Guirand.

— Oui, répondit celui-ci d'un ton sensé. Je suis bien mieux. Ce saint prie pour moi, ajouta-t-il en montrant Déléris.

— Oh ! fit l'intendant excédé, combien de fois vous ai-je dit que je ne suis pas un saint.

— Mais moi, j'ai toujours cru que vous le disiez par humilité, répliqua Guirand. Je crois encore que vous êtes un saint.

— Il ne faut pas le croire.

— Il faut le croire, ou alors..,

— Quoi, Guirand?

— C'est que je serais moi-même ce que vous me dites que je ne suis pas.

— Vous avez une extraordinaire tendance au sophisme, dit Déléris. (Il grimaçait, voulait sourire ; mais comment être réellement badin?) Vous vous moquez toujours de nous en voulant nous faire croire à votre inquiétude.

— Et si je suis réellement inquiet, Déléris?

— Si vous l'êtes, vous avez tort.

— Si je le suis, c'est que je sens que je suis malade. Bien malade, de là. (Il montrait son front.) Bien malade.

Il ajouta d'un ton extraordinairement ému, presque désespéré :

— Allons, Déléris, soyez sincère : suis-je un fou?

Déléris haussa les épaules. Mais Guirand répéta :

— Suis-je un fou? Êtes-vous un saint?

— Je ne sais pas si vous vous moquez, répondit le vieillard. Si vous vous moquez, vous avez tort. Vous savez bien que je ne suis qu'un malheureux, chargé de toutes sortes de péchés et que le repentir ne parvient pas à rendre beaucoup meilleur dans ses actes. Si vous ne vous moquez pas, si vous êtes sincèrement assez inquiet pour vous poser de pareilles questions, c'est que vous êtes, par tempérament, trop sensible...

Il ajouta, à part soi :

— Tout à fait fou. La scène du Candobre ne lui aura pas fait du bien. S'il doute de moi, maintenant, que va-t-il advenir?

Il réfléchit un moment, puis soupira. Une pensée cuisante le traversait :

— Fou sans doute. Mais le cœur pur. Plus innocent, plus éloigné que tout être mortel de toute corruption. Il a pu me faire croire, non que j'étais un saint, mais que j'agissais comme un homme bon. Hélas ! aurais-je donc changé?

Guirand s'éloigna. Mais l'intendant s'interrogeait. Il prit Perdigot à témoin. Avait-il eu tort de provoquer cette union des créanciers du Candobre et de devenir leur syndic officieux? Était-ce un péché bien grand que de faire par les moyens légaux exécuter les engagements pris ou d'en provoquer de nouveaux qui comprissent la sanction et la compensation des premiers?

Perdigot ne se prononçait pas, réfléchissait. Déléris, suivant le cours de ses pensées, revit les paysans furieux devant la grange ; il n'avait pas compris leur colère : tête juridique, froide, inaccessible à la crainte, à la colère, à tout autre sentiment qu'à ceux qui revêtent une forme sociale admise, et sous cette forme, il n'admettait et ne ressentait rien d'autre. L'attitude d'Hilarion, ce soir-là, lui était, elle aussi, demeurée incompréhensible ; le changement de front du jeune homme, son émotion subite, il ne se les expliquait pas. C'étaient des passions humaines, domaine étranger à lui qui se mouvait dans celui des spéculations de l'esprit.

— Ne redoutez-vous rien de vos débiteurs? demanda Perdigot.

Déléris s'étonna. Eh ! quoi ! Un fait était un fait. Un engagement, un engagement. Les hommes sont doués de liberté et ils en usent. Ils vivent sur un certain nombre de conventions auxquelles ils sont assujettis et sur d'autres qu'ils arrêtent eux-mêmes à leur guise. Dès qu'une signature est donnée, ils doivent la respecter. L'univers est de la Terre à Véga soumis à des lois que la créature respecte. C'est la contemplation de ces lois qui réjouissait l'âme de Déléris, la seule distraction qui lui convenait parfaitement et le contentait.

Il apostropha de nouveau Perdigot avec véhémence. Que pouvait-on lui reprocher?

Il avait vécu indifférent à tout ce qui n'était pas son métier d'avoué ou d'intendant, devant ce bureau où il avait édifié pour les autres, avec un parfait désintéressement, quelques belles fortunes, fondées évidemment sur des ruines retentissantes, mais comment faire autrement?

— N'a-t-on jamais essayé de se venger de vous? demanda Perdigot qui poursuivait son idée.

Eh si ! il avait été victime de deux tentatives de meurtre, mais injustifiées ; sans doute, les manœuvres astucieuses n'avaient point de secret pour lui et il en jouait avec habileté et prudence. Mais on devait bien savoir qu'il ne manœuvrait pas pour le vol, ni même, à dire vrai, pour le plaisir ni la gloriole, et surtout pas par intérêt. Il faisait son travail, disposant, au profit de clients bien favorisés, de ses ressources et de ses dons ; et il n'en retirait pas de bonheur dans l'action, mais simplement, après, le travail achevé, une sorte de contentement moyen de bon ouvrier.

En l'écoutant, Perdigot demeurait confondu. Ai depuis des années, Déléris poursuivait son œuvre sans qu'aucun écho du mécontentement qu'il suscitait autour de lui eût trouvé le chemin de son cœur !

— Ah ! se dit le professeur, faut-il que les siècles d'esclavage, la domination sans appel des collecteurs d'impôts, l'impuissance devant la rigueur des météores, le renouvellement indéfini de la misère sous tous les régimes malgré toutes les révolutions qui ont suivi toutes les restaurations, le vivace souvenir de la terrible répression qui a étouffé toutes les tentatives roturières d'indépendance depuis les plus douces comme celle des Pastoureaux jusqu'aux plus exaltées comme celles des Jacques ou des Croquants, aient donné au paysan de France une immense et silencieuse patience ! Demeurera-t-il pour jamais le plus laborieux et le plus résigné des êtres qui végètent sur notre morne planète?

Perdigot restait muet et pensif. Il prit congé du vieillard, se demandant avec perplexité ce qu'était cet homme. Il ne se doutait pas que si Déléris se montrait incapable de comprendre la vilenie de son rôle, ce n'était pas par méchanceté, non plus que par dureté ou par indifférence, mais par une sorte d'absence de sa conscience. Il arrivait parfois au vieillard de se demander comment il avait pu vivre sans discerner le bien du mal dans son étude d'avoué, sans préoccupation de la noblesse de l'homme qui éclatait pourtant dans cette puissance de l'esprit, faute de quoi il ne serait qu'un animal débile ; il avait fallu le grand malheur qui l'avait frappé pour le faire naître à des soucis autres que ceux des intérêts matériels et tourner son âme vers les inquiétudes religieuses. Il n'avait pu douter de son crime ; et dans le fait que ce crime était involontaire il voyait à la fois l'humiliation de la raison et l'avertissement de Dieu. Mais s'il n'en redoutait que davantage la colère divine, s'il avait transformé sa vie au point de se livrer aux pratiques ascétiques, aux rigueurs du lit de cendres, du cilice et de la discipline, à la contrainte du silence, à l'habitude de l'oraison, il n'en menait pas moins une vie d'hésitation et de désespoir, incapable de discerner dans une cons-

cience sans rigueur les éléments du bien et du mal dès qu'une stricte morale ne les distinguait plus formellement.

Perdigot, pas plus qu'un autre, ne pouvait savoir que l'intendant avait voulu plusieurs fois soumettre à son confesseur les manœuvres douteuses dont il lui arrivait d'user. Mais son manque d'imagination concrète avait rendu le vieillard incapable de faire autre chose qu'un exposé juridique fort rébarbatif que le prêtre avait mal compris. Il n'avait pas su montrer les conséquences terribles de ses actes légalement irréprochables, faute d'en éprouver lui-même la réalité physique et, en quelque sorte, le frisson. Il se déplaçait dans un monde d'abstractions et de créatures de l'esprit dont les principes étaient des conventions écrites, c'est-à-dire des papiers qu'un maniement ingénieux faisait aboutir à d'autres conventions, à d'autres signes fiduciaires qui étaient de l'argent. La terre ne signifiait rien pour lui : ni la peine des hommes, ni les travaux des champs ; les qualités mêmes des choses qui ravissaient le sensuel Hilarion lui étaient étrangères. Qu'on vendît les terres et les maisons, qu'on jetât dehors les vieillards sous l'outrage de l'infortune et des saisons, sa chair pas plus que son cœur n'en étaient émus. Il ne *réalisait* pas la misère.

Il souffrait parfois de cette absence de conscience. Il se plaignait à Dieu, dans ses prières, de n'être pas éclairé comme tous les hommes par une sorte d'instinct du bien et du mal. Il ne sentait vivement que ce qui était l'intérêt de son œuvre charitable ; et de la sorte il méconnaissait ce précepte de toutes les morales qui veut que toutes les vertus forment une société où il est nécessaire de ne point favoriser l'une aux dépens de l'autre quand elles sont de même rang. Pour lui, se fondant sur l'intérêt d'une œuvre qu'il savait bonne, il en venait à fouler aux pieds des sentiments entre tous respectables pour favoriser cette œuvre ; par charité, il consommait l'iniquité.

Aussi quand, le 30 janvier, le Tarramagnou se présenta à lui et qu'il lui eut exprimé ses désirs, l'opposition de leurs deux natures se fit-elle jour immédiatement.

— Il ne s'agit pas d'acomptes, dit l'intendant. Votre père doit à divers créanciers dont je suis mandataire une somme totale de quatre-vingt-seize mille francs.

Hilarion était anéanti.

— Ne vous étonnez pas... Il a dû beaucoup plus que cela. Le bien des Cadours a valu à la majorité du vieux Justin plus de deux cent mille francs. Il en a pris toute la charge, lui, l'aîné de douze, et a remboursé tous ses frères ; il a contracté des prêts contre hypothèques ou promesses de ventes qu'il a amortis peu à peu. Mais depuis quelques années, il ne peut plus payer les intérêts.

Le Tarramagnou se rappela les paroles du père :

— Mon père, dit-il, a dû vous mander que le cheptel a presque tout entier péri, tantôt les ouailles, tantôt les têtes armées, tantôt les porcs, au cours de ces dernières années. Il y a eu des épizooties...

— Je le sais, fit Déléris, mais il faut que mes orphelins, eux, ne périssent pas ; c'est-à-dire que je trouve de l'argent. Vous comprenez?

— Je comprends que vous êtes une canaille ! s'écria Hilarion.

— Je n'aperçois pas pourquoi, répondit Déléris avec calme.

— Une canaille ! Une canaille !

Déléris se leva et sans paraître voir le jeune homme, il sortit. Hilarion le rejoignit dans la cour, au paroxysme de la colère. Perdigot y faisait les cent pas avec Roucassous et Liotte. Il essaya de s'interposer. Mais Liotte s'était déjà jetée devant le vieillard et lui criait :

— Ingrat ! cet homme vous a sauvé !

— Et de qui? répliqua l'intendant montrant Roucassous. De celui-là? Ils font leur jeu ensemble.

Guirand parut, attiré par le bruit. La jeune femme s'adressa à lui :

— Un saint, votre Déléris? Une canaille !...

Elle s'approcha, à le toucher, le front contre les lèvres du jeune homme :

— C'est moi qui vous le dis ! Vous entendez?

Elle lui mit les mains aux épaules, répéta moins haut, avec une douce fermeté :

— C'est moi qui vous le dis ! Vous pouvez me croire, moi, moi.

Hilarion s'écria :

— Que faites-vous, Liotte?

Mais Déléris :

— Elle sait ce qu'elle fait, elle le sait, dit-il avec lenteur.

Il regarda Guirand dont le visage exprimait la sérénité, puis Liotte, et il ajouta à mi-voix :

— Ah ! si vous pouviez avoir une influence... une bonne influence, je veux dire... sur ce garçon... je serais tout prêt... quel souci de moins...

Il reprit :

— Il n'est pas l'heure d'en parler.

Puis, à Hilarion et à Roucassous :

— Allons, messieurs, adieu. Retournez à vos amours, à vos péchés, à votre paresse, à votre propagande. Adieu.

Et il abandonna ses visiteurs, ivres de colère et de ressentiment.

Lucien Fabre.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

SYMPTÔMES ET PRONOSTICS POUR 1925

Il est de mode depuis quelques années de parler de crise européenne. On regarde la mappemonde et l'on découvre que l'Europe est un simple « cap » de l'Asie. On scrute l'histoire et l'on recherche les débuts de la prééminence occidentale, dans l'inquiétude d'en pressentir la fin. Ce sont là des vues ingénieuses, mais faibles. Parlez un peu aux Chinois de crise européenne : « Et la nôtre? » répondront-ils. Et les Russes, qui, même tsaristes, se considèrent volontiers comme évoluant en marge de l'Europe, est-ce qu'ils ne subissent pas, eux non plus, la plus dure des crises?

Ni l'argument géographique, ni l'argument historique ne sauraient nous émouvoir. Quant à l'argument économique, il est également plus spécieux que véritable. On dit : si l'Europe connaît, depuis la fin du dix-huitième siècle, la prospérité sans précédent que nous lui voyons, c'est à cause de sa situation privilégiée de « pompe » économique. Munie par hasard, la première de toutes les contrées du globe, de l'outillage industriel, elle a pu drainer les ressources du reste du monde. En ce moment, l'équilibre violé en sa faveur tend à se rétablir : les clients deviennent des concurrents. *Finis Europæ.* Il suffit, pour évaluer la portée exacte de ce raisonnement, de considérer les bilans commerciaux des grandes nations productives. En ce qui nous concerne, avec qui donc faisons-nous le plus d'échanges? Avec les Papous, les Batouala, les Berbères? Jamais de la vie, mais bien avec nos concurrents les plus indiscutables, les Anglais, les Alle-

mands, les Américains. L'industrialisation de la planète apportera des perturbations, elle pourra déposséder certaines de leur hégémonie ; dans l'ensemble, elle accroîtra sans doute la prospérité déjà existante.

Ce qui constitue la crise européenne, dans la mesure où il y en a une, c'est une aberration de l'intellect. Les Européens vacillent un peu sur leurs bases, parce qu'ils ont laissé se rouiller la notion d'autorité. Le libéralisme, doctrine de croissance heureuse, d'insularisme insolent, n'est plus de mise dans un monde où le coude-à-coude se rétablit. La vieille réalité du commandement veut reprendre sa place envahie sur les fantaisies du laisser-faire. Les deux mouvements s'embrouillent, produisant un chaos sans nom. Là où le phénomène atteint son maximum, en Russie, il étale aussi ses caractéristiques les plus accusées : le bolchevisme est le plus splendide des points morts, en ce qu'il combine la pointe extrême du laisser-faire, du libéralisme tétanisé, et le sans-gêne adolescent d'une autorité absolue.

Depuis quelques années, l'histoire consiste dans l'oscillation de cette double tendance, affolée entre deux pôles incompatibles, rapprochés cependant par le hasard de l' « évolution » : fascisme, bolchevisme. Que nous présage 1925 à cet égard? Il ne semble pas que le bolchevisme soit à la veille de s'abandonner. Sans doute on revient toujours, à petits pas bien honteux, du côté de la vieille expérience « bourgeoise » dès qu'il s'agit d'exploitation rémunératrice et rationnelle. La misère est, assez souvent, surtout quand elle se prolonge, une bonne conseillère.

Mais, chose curieuse, cette démission, de plus en plus parfaite dans l'ordre des réalisations, s'accompagne d'une recrudescence d'idéologie officielle. Oh ! n'exagérons rien. Au sein du bolchevisme, il se produit au contraire toute une fermentation droitière et opportuniste, qui prend sa force dans la propagande de Trotski. Ce dualisme entre le *trotskisme* et le *léninisme* est devenu officiel depuis un an ; depuis deux mois il est entré dans une phase nouvelle Par la publication de son livre *1917, leçons d'une révolution*, Trotski a pris parti contre les extrémistes. Il estime que la lutte est terminée et qu'il ne s'agit plus que d'organiser la victoire d'un point de vue pratique. Les sommes considérables dépensées à l'étranger, pour la propagation du communisme, lui semblent gâchées en pure perte. Trotski penche vers le menchevisme, vers le marxisme pourvu, gavé, édulcoré. Faire la paix, sur des bases sérieuses, avec l'Europe, reconnaître plus ou moins hypocritement la nouvelle féodalité mercantile, faite d'intermédiaires marrons, qui accapare de jour en jour davantage les avenues de l'économie paysanne, s'inspirer de l'expérience, ne pas

vouloir renchérir, telle semble être la doctrine du nouveau suspect.

Le directoire Kamenef-Staline-Zinovief s'est senti touché par ces déclarations. La *Pravda* des 26 et 30 novembre a donc publié, des trois intéressés, trois rapports antitrotskistes, mesurant 52 volumes, où l'on tâche de galvaniser l'*idéal* bolcheviste contre toute tentative d'humanisation. On y dément bien haut toute intention de lutter par les violences et l'incarcération contre le trotskisme, mais on met le parti en garde contre ses assurés maléfices. Jusqu'où ira cette réprobation durant l'année 1925? Trotski est-il arrêté, comme on l'assure? Réussira-t-il à l'emporter de vive lutte? Si l'Europe avait le sens de sa conservation, il y aurait lieu de mettre Trotski à même de poursuivre son offensive. L'opposition antibolcheviste a été si souvent vaincue qu'il ne faut plus guère espérer de secours que du sein du bolchevisme lui-même. Ce qui s'y passe actuellement est du plus vif intérêt.

A l'autre pôle social et politique, le fascisme nous offre, lui aussi, un spectacle de perturbation considérable. Dans sa courte et brillante carrière, M. Mussolini a déjà commis plusieurs fautes graves : la reconnaissance des Soviets en fut une et de première grandeur. Répétons-le : tel qu'il est, tel sans doute qu'il restera longtemps, le soviétisme est une maladie, une peste, une abomination, avec laquelle il n'est pas possible, sur le terrain des principes et des grandes manifestations officielles, de transiger. On assure que les complaisances répétées de M. Mussolini pour Moscou ont fini par lui aliéner légèrement le Vatican : je le croirais volontiers, le soviétisme ne se contente pas de socialiser les biens, il poursuit toute religion d'une haine féroce. Le budget soviétique contient de gros crédits pour la diffusion de l'athéisme, laquelle, dans le monde des usines et des fabriques, fait des progrès attristants. Il se passe peu de semaines sans que la presse russe signale la destruction systématique d'emblèmes religieux. Les ouvriers de la fabrique *Preiss* à Moscou ont célébré le septième anniversaire de la Révolution en livrant aux flammes un lot de 2 000 icones. Pourquoi Mussolini, qui rétablit les crucifix dans les écoles, s'est-il laissé aller à reconnaître une pareille bande? C'est un mystère.

En ce moment, le fascisme est ébranlé. S'il doit être sauvé, il le sera par la milice. Sans doute la milice dépend du *Duce*, mais cette dépendance est relative. Lors de l'incident Matteotti, les chemises noires se sont mobilisées spontanément et l'on vit se former des rassemblements farouches. L'indécision mussolinienne en face des bouderies de l'opposition, sa propension à faire avec elle une paix de compromis, tout cela la milice ne l'a sanctionné qu'à demi. Ses

éléments ont réagi avec vigueur. Après avoir tergiversé en face des gauches, Mussolini paraît revenir à la manière forte. Il ne se tirera pas d'affaire autrement.

Que dire de l'Empire britannique, cette grande chose, qui a tant de part à l'ordre de la planète? Supposez la disparition de l'Empire Britannique, remettez, par l'imagination, à chacune des unités politiques qui le composent, la clef de ses destinées et réalisez ce qu'un pareil changement produirait. Les États-Unis hériteraient d'une forte part de l'hoirie : Canada, Honduras, Antilles, Australie, Afrique du Sud peut-être, tout cela se tournerait vers Washington, mais Washington ne saurait prétendre au rôle modérateur que l'Empire exerce dans le monde. En face des Jaunes il remplirait son office, mais en face de l'Islam? Une Europe sans Empire britannique serait bien faible en Orient, dans la Méditerranée. L'Empire lui-même, en dépit de ses formidables ressources, n'est pas déjà si fort. On le voit bien à son attitude ambiguë tantôt violente, tantôt accommodante, en Perse, en Turquie, en Irak, en Palestine, en Égypte. Dans toutes ces régions, son autorité est battue en brèche. Ne nous imaginons pas qu'un autre serait plus heureux, moins mal vu. La France a pu jadis recueillir dans ces parages des alliés appréciables parce que, jusqu'à un certain point, elle agissait, contre le Saint Empire, en protectrice de l'Islam. Du jour où, par hypothèse, une fois l'Empire britannique disparu, elle serait seule avec l'Italie à représenter les intérêts et les prétentions de l'Occident dans l'est méditerranéen et au delà, cette présence isolée, privée de jeu, ne serait pas longtemps tolérée. On nous rappelle notre vieille alliance avec l'Égypte de Méhémet-Ali, pour essayer de mobiliser en faveur des zaghloulistes et contre la Grande-Bretagne je ne sais quelles sentimentalités bâtardes. A quoi bon? Comme si, l'Angleterre une fois disparue, la xénophobie, inhérente à l'Islam, ne se tournerait pas contre nous. Méhémet se servait de nous contre les Turcs. C'est toujours la même affaire.

Si réaction européenne il doit y avoir, on ne la conçoit pas sans l'Angleterre. Par bonheur les destinées britanniques sont remises, pour un nombre respectable d'années, dans les mains conservatrices. Au moment où la France s'abandonne, cette reprise anglo-saxonne acquiert une valeur inestimable. Aussi devons-nous suivre avec une inquiète vigilance les tentatives forcenées, poursuivies par le communisme, contre l'Empire et le Royaume-Uni. Ébauché en juin 1920 à Amsterdam, le *parti communiste unifié de Grande-Bretagne* vit le jour le 1er septembre. Il englobait 220 groupes d'extrémistes, venus surtout du socialisme. Le trade-unionisme, quoique profondément travaillé, se réserve et se retient.

Actuellement, combien y a-t-il de communistes en Grande-Bretagne? Il est aussi difficile de répondre à cette question pour l'Angleterre que pour la France. En 1920, il semble bien que le nombre des inscrits ne dépassait guère 20 000, entourés d'un halo de 100 000 communisants peut-être. Aujourd'hui, après quatre ans d'une propagande intérieure, ces chiffres sont largement dépassés. Après avoir porté leurs efforts sur l'armée et la marine et provoqué quelques émeutes, les communistes ont jeté leur dévolu sur les associations d'anciens combattants : l'une d'entre elles, qui compte plus de 100 000 adhérents, la *National Union of ex Service Men*, s'est à peu près ralliée à l'étendard des Soviets.

De même ils s'attachent à gangrener du dedans les trade-unions rebelles, par le procédé de la *cellule*, trop connu pour avoir besoin d'être décrit. Cette tactique s'est montrée fructueuse : à l'intérieur des trade-unions officielles fonctionnent des trade-unions rouges, qui dès 1922, ont pu réunir une sorte de congrès où vingt et un syndicats, tous importants, se trouvaient représentés. Le but poursuivi consiste, pour les dirigeants communistes, à se substituer aux chefs officiels des syndicats afin de ruiner plus sûrement l'esprit trade-unioniste, « constitutionnel ». Asile formidable du réformisme, le trade-unionisme est ainsi poussé peu à peu dans les voies du catastrophisme révolutionnaire. Le passage au pouvoir de M. Ramsay Macdonald, s'il n'a pas nui aux intérêts profonds du travaillisme, n'a pas été non plus sans favoriser le communisme. Les travaillistes s'étaient trop vantés de supprimer le chômage. Le chômage, grandissant sous leur règne, a jeté les recrues par milliers dans le camp communiste, où l'on s'attendait d'ailleurs à leur venue depuis le début de l'année dernière.

Que, pour une raison quelconque, le chômage prenne encore de l'extension, il ne serait pas étonnant que l'année 1925 fût particulièrement favorable aux idées de MM. Willis et Murphy. Dans une autre direction, celle de la jeunesse, l'activité communiste est ardente. Il faut bien le dire : des désastres irréparables sont en train de se produire de ce côté-là. Presque toutes les villes comportent au moins une école socialiste du dimanche : à Glasgow il y en a 20, 39 à Londres. A côté d'elles sévissent les associations enfantines, comme la *Ligue des jeunes socialistes*, ou la *Ligue de la Plèbe*. Ces organisations sont affiliées à la *Troisième Internationale*, et la discipline, cette discipline féroce que les Soviets cherchent à imposer, par tous les moyens, à l'individualisme britannique, qui leur donne souvent, trop souvent, du fil à retordre, y est stricte. Voici, à titre d'indication, le serment que prononcent les jeunes recrues : « Je jure fidélité et obéissance à

ma classe, à ses héritiers et successeurs, au nom de la lutte des classes, sans croire à aucun dieu. »

Il ne faut donc pas se faire d'illusion : sans être redoutable pour la société britannique en période d'équilibre économique, le communisme peut devenir, en temps de crise, virulent à un degré qu'on ne soupçonne pas. La Grande-Bretagne vient peut-être d'échapper au péril, pour le moment. Sa victoire ne sera complète que le jour où le Kremlin sera nettoyé. En effet, les forces communistes britanniques ont beau s'accroître, elles sont loin de suffire à l'entretien et au développement du parti. Moscou subventionne largement plusieurs milliers d'agitateurs, quelques dizaines de journaux, dont le fameux *Daily Herald* et le *Red Dawn*, organe des organisations enfantines. Comment les conservateurs pourront-ils endiguer cette poussée? Ne vaudrait-il pas mieux en tenir le flot en remontant jusqu'à la source? L'année 1925 nous donnera peut-être sur cette énigme des lumières et, espérons-le surtout, des sécurités.

Une sérieuse offensive contre les Soviets, contrairement à certaines apparences, les trouverait assez isolés. Leurs insolences répétées vis-à-vis de la Pologne, de la Finlande, des États baltiques, où, hier encore, ils fomentaient des troubles caractérisés, leurs provocations incessantes à l'égard de la Roumanie, leurs menaces à peine déguisées, en Géorgie, contre les éléments turcs finissent par ouvrir les yeux et par coordonner les volontés de leurs victimes.

Tchitchérine s'imagine qu'il fera passer les États-Unis par ses fourches caudines en leur tendant l'appât du manganèse géorgien. Soit dit en passant, c'est là une des raisons principales pour lesquelles les Soviets s'acharnent à la conquête de la malheureuse Géorgie : elle détient des mines de manganèse ; avec les Indes, elle est à peu près seule à en détenir, et l'on sait de quel emploi est le manganèse dans l'industrie de l'acier. De là les calculs de Tchitchérine. Dans sa revue de fin d'année, il n'oublie pas de les dévoiler, en diplomate qui ne livre pourtant que la moitié de son jeu. Jusqu'à présent, l'opposition des États-Unis à la reconnaissance des Soviets n'a eu d'égale que l'opposition belge ; il s'agit pour lui d'indiquer les assises possibles d'un pont de réconciliation. M. Coolidge et M. Hughes ne semblent nullement disposés à passer dessus, fût-il bâti en manganèse massif.

Depuis Rapallo, l'Allemagne a bien déchanté, elle aussi, de son enthousiasme soviétique. Le même Tchitchérine feint pourtant de la montrer attelée à son char. Néanmoins il prépare les esprits à une offensive probable de l'Allemagne contre Moscou, à mesure que les relations économiques deviendront plus étroites entre l'Allemagne

et la France. C'est là en effet un événement d'importance et qui n'a pas seulement d'effet dans une direction. En 1924 les ventes de la France à l'Allemagne ont dépassé du *quintuple* celles de 1923. Ce phénomène, qui inquiète à la fois certains Français et certains Anglais, inquiète encore davantage les bolcheviks. Ils savent fort bien quel médiocre, quel dégoûtant pis-aller, politique et économique, ils constituent pour l'Allemagne, de plus en plus bourgeoise, du chancelier Marx ou du chancelier Stresemann. Là encore les chances de la réaction européenne sont des plus sérieuses.

Où que nous nous tournions, nous apercevons donc la cause de la paix générale, liée à l'exercice rationnel de cette réaction contre le communisme sous toutes ses formes. On ne voit guère comment une paix sérieuse pourrait s'appuyer sur autre chose que l'élimination des Soviets hors de la politique européenne. Ils se savent vaincus d'avance par le temps et n'ont d'espoir que dans le chaos. Une nouvelle guerre mondiale serait pour eux le meilleur des bouillons de culture. Ils ne se trompent pas en la désirant, en la fomentant. Nos sociétés démocratiques se chargeraient, en pareil cas, de leur frayer le chemin, *sous couleur de patriotisme*. Lisez les journaux, les revues démocratiques : quand ils évoquent la possibilité d'une nouvelle guerre, ils ne manquent pas de spécifier que le succès ira au peuple qui saura le mieux organiser, à côté de la *conscription massive des citoyens*, la *conscription des fortunes*. Le mot est en train de devenir à la mode. La guerre en ferait une réalité « patriotique ». Que resterait-il aux Soviets autre chose à faire que d'attendre la chute d'un fruit mûri par la pompeuse sottise des démocraties?

René Johannet.

LES LETTRES

LE SURRÉALISME

Est-ce Mac Orlan qui l'a dit? Est-ce Francis Carco? « Le Surréalisme? Une foutaise »! Une « foutaise », probablement. Mais des gens sérieux se sont occupés de lui. Ses prophètes ne sont point sots; et, par exemple, M. André Breton, qui s'est chargé d'en rédiger le *Manifeste*, est un adroit garçon : il sait tisser les idées fausses dans des développements si amusants qu'on a besoin de toute son attention pour ne pas déraisonner en sa compagnie. M. Philippe Soupault, qui fut surréaliste, mais qui ne l'est plus guère, — ou *les Frères Durandeau* en ont menti, — a bien du talent. Et les premiers livres de M. Joseph Delteil nous promettaient un inventeur d'images à faire pâlir d'envie Morand et Giraudoux.

D'autre part, si « foutaise » il y a, elle se présente armée de métaphysique, voire de métafouillis, comme les plus belles doctrines orientales et germaniques. Et les chefs du surréalisme font marcher devant eux un rideau de poètes vénérables, Dante et Shakespeare, Hugo, Poë, Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé, de sorte qu'on n'ose pas tirer sur eux avant d'être bien assuré que l'on ne va pas, d'inadvertance, commettre un crime de lèse-majesté.

Et puis, parler du surréalisme, cela vaut mieux que de jouer au mah-jong. Qu'est-ce donc, le « surréalisme »? Du vieux neuf, comme vous l'allez voir.

La définition s'en trouve à la page 42 du livre d'André Breton.

Surréalisme, n. m. Automatisme psychique par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière,

le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.

Supposons, par exemple, que l'on vous confie une feuille de papier blanc et une plume, et que l'on vous demande d'écrire, sans réfléchir, tout ce qui vous passe par la tête. Vous écrivez : « Le sonore appartement ! Le parquet est une pédale immense. Les coups de foudre bouleversent de temps à autre la splendide argenterie du temps des Incas. On dispose d'une grande variété de crimes passionnels, indéfiniment capables d'émouvoir les Amis de la Variante... » M. Jourdain aurait trouvé qu'il y a, là dedans, beaucoup de brouillamini. Mais je conviens que M. Jourdain n'est pas une juge absolument sûr. Ce texte est tiré de *Poisson soluble*, de M. André Breton lui-même, une série de petites proses qui font suite au *Manifeste*, exemples après le précepte. En voici un autre, extrait du premier numéro de la *Révolution surréaliste*, une revue sous couverture tango, par quoi le nouvel évangile littéraire va se répandre à travers le monde : « La rapidité des aiguilles des lampes introduit dans nos cerveaux la merveilleuse éponge défleurie de l'or. Ah ! si les os étaient gonflés comme des dirigeables, nous visiterions les ténèbres de la mer Morte. La route est une sentinelle dressée contre le vent qui nous enlace et nous fait trembler devant nos fragiles apparences de rubis... »

Admettons que ces textes n'aient pas été revus, corrigés et rendus artificieusement bizarres. Je n'en crois rien, et il y a, dans ce surréalisme, une probabilité de mensonge, d'insincérité, dont on est tout gêné. C'est, en somme, le « ronron » de la machine cérébrale livrée à elle-même. Les pensées, les images se succèdent sans aucune coordination logique. On ne choisit pas ; on prend tout. Quand la raison n'y est plus, les souris dansent.

Mais m'expliquera-t-on pourquoi cet « automatisme psychique » est plus réel que le travail contrôlé, suivi, rigoureux de la pensée raisonnante? La raison est une réalité, à l'égal de la démence ; le raisonnement discursif est un phénomène aussi réel que le balbutiement. Et si les surréalistes ont le droit d'accorder aux rêves une importance considérable, et de solliciter de tous côtés qu'on leur envoie des récits de rêves, ils ne peuvent dire que le rêve soit plus *réel* que la pensée éveillée, le désordre que l'ordre, le hasard que la logique, ni l'inconscient que le conscient. Leur école est mal baptisée.,.

Et qu'y a-t-il au fond de tout cela? La vieille opposition de l'instinct et de la raison, de l'imagination et de la raison abstraite. Nous sommes ramenés loin en arrière. Réalisme, conceptualisme ; cœur et

raison ; romantisme et classicisme... Avec des nuances nouvelles, la querelle se ranime toujours. Vous verrez que le « surréalisme » n'est qu'un fils mal venu du romantisme, et stérile, peut-être ; on attend ses chefs-d'œuvre.

Notez encore ceci. Le surréalisme a adopté la méthode psychanalytique de Freud. Faire parler ou écrire au hasard, rapidement, un malade, en lui recommandant de ne pas se surveiller, d'accueillir toutes les images, les plus disparates, qui s'offrent à lui, de ne rejeter aucun mot si étrange ou indécent qu'il paraisse, et les idées les plus invraisemblables, voilà la première expérience de la psychanalyse. Le médecin mental se penche ensuite sur cet entassement de résidus mentaux ; il parvient quelquefois à y découvrir les préoccupations principales du sujet, celles qu'il ne s'avoue pas à lui-même, et le secret de son inconscient.

Il est assez imprudent de bâtir une théorie littéraire sur une méthode de psychiatrie. Le freudisme est assez mal en point. Le docteur Maurice de Fleury vient d'écrire : « ... Cette énorme indécence et cette énorme erreur... est morte, tuée par le mâle bon sens et la saine ironie de la critique française. Nous sommes véritablement en droit de dire qu'après les beaux débats de la Société de Psychiatrie de Paris, après l'ouvrage irrésistiblement démonstratif du professeur Ch. Blondel, de Strasbourg, après la cinglante satire de Marcel Boll, il n'en reste vraiment que des débris jonchant le sol. » La dictée automatique de Freud n'est plus qu'une amusette. Elle est capable d'animer les longues soirées d'hiver, et, après tout, pourquoi ne jouerait-on pas, en 1925, au « surréalisme », comme on jouait aux « petits papiers » et aux « propos interrompus » il y a un demi-siècle?

Ce qui fausse la théorie des surréalistes, au point de vue « création littéraire », c'est ceci : ils éliminent le jugement, ils éliminent la volonté, mais je les défie bien d'éliminer la mémoire ! Les textes surréalistes sont un galimatias de souvenirs, les uns personnels, les autres empruntés. Et il me paraît assez contradictoire, quand on a déclaré la guerre aux concepts qui trahissent le réel, — nous savons cela depuis M. Bergson, qu'on peut ranger aussi parmi les ancêtres du surréalisme, — de se servir de *mots*, c'est-à-dire de concepts à l'état pur, et de les jeter en l'air, comme une pythonisse jette des épingles, pour regarder ensuite si, retombés en tas, ils ne représenteraient pas, par chance, quelque chose... Il y a beaucoup moins de « réalisme » dans le « surréalisme » que dans la combinaison des carrés magiques, où la raison et la volonté du mathématicien sont, au moins, des *réalités*.

Je comprends très bien qu'un surréaliste, — j'entends un surréaliste sincère, qui n'a pas triché, et qui relit sa dictée comme le

médium en transe relit, une fois réveillé, ce que lui a fait écrire Copernic ou la comtesse de Ségur, — éprouve un certain plaisir à étudier son œuvre. Il a des surprises flatteuses. « Mais où prend mon esprit toutes ces gentillesses? » Et surtout, il s'y reconnaît, lui seul, et non un autre, car tout vient de son fonds.

On fait courir le bruit que le surréalisme se rattache à l'offensive dirigée actuellement, du lointain Orient, contre la personnalité humaine. M. Benjamin Crémieux signale la « dissociation de la personnalité » comme le fait caractéristique de l'année littéraire 1924. Il ne s'agit plus de montrer ce qu'il y a de stable et de permanent, dans un être humain, mais de prouver que notre « personnalité » varie sans cesse, et qu'elle est dans l'impossibilité de se saisir soi-même. Cela est vrai pour les disciples de Proust, par exemple, parce que l'introspection fait apercevoir dans un seul esprit une foule de nuances, des contradictions innombrables et des remous extraordinairement compliqués. Il ne me semble pas que la personnalité humaine doive se dissocier, à force d'analyse. On pourrait adapter le mot si célèbre : « Un peu d'analyse détruit le sentiment de l'unité, le moi ; beaucoup d'analyse le reconstituera. » En ce qui concerne le surréalisme, je suis persuadé qu'il n'y a pas de « littérature » plus personnelle. On ne s'en aperçoit pas encore, parce que les textes surréalistes ne sont pas très nombreux. Mais on verra bientôt que le surréaliste loyal n'a à sa disposition qu'un nombre limité d'images, de souvenirs, d'idées, et qu'il piétine sur place. Les surréalistes bousculeront toujours le même pot de fleurs.

Ou ils feront du surréalisme artificiel... C'est ce qu'ils font déjà. Et je suis sûr que M. André Breton s'est donné beaucoup de peine pour écrire :

... Je reviens sur mes pas, mes pas reviennent aussi, mais je ne sais pas exactement sur quoi ils reviennent. Je consulte un horaire ; les noms de ville ont été remplacés par des noms de personnes qui m'ont touché d'assez près. Irai-je à A..., retournerai-je à B..., changerai-je à X...? Oui, naturellement, je changerai à X... Pourvu que je ne manque pas la correspondance avec l'ennui ! Nous y sommes : l'ennui, les belles parallèles, ah ! que les parallèles sont belles sur la perpendiculaire de Dieu.

A ce degré-là, ce n'est plus que « jeux de mots, affectation pure ». Cela ne représente ni l'inconscient, ni le surréel. C'est, si l'on veut, ingénieux, par instant, et humoristique quand le lecteur est bien disposé.

* * *

Tout n'est pas mauvais, cependant, dans ce dadaïsme apaisé, plus fin, plus varié, plus sympathique que l'ancien.

D'abord, il rajeunit de vieux paradoxes, et il suggère des boutades divertissantes. Ainsi, dans son *Manifeste*, M. Breton esquisse un petit « éloge de la folie » qui ne vaut pas celui d'Érasme, mais qui ne le répète pas, et qui est, en somme, ragoûtant. Son livre est plein de jugements audacieux. Cela vous ennuie-t-il de lire : « Christophe Colomb partit avec des fous pour découvrir l'Amérique. Et voyez comme cette folie a pris corps et duré »? Cela ne vous ennuie pas, parce que vous évoquez tout de suite la claire raison, les longs calculs de Colomb ; vous « réagissez », quoi ! Et la plaisanterie finale n'est pas mauvaise. Il est absurde de dire que saint Thomas est « hostile à tout effort intellectuel », mais cette absurdité n'est pas d'un sot : elle est d'un théoricien de mauvaise foi, que le besoin de prouver emporte. On lui a vite répliqué, à lèvres closes, et on est content d'avoir triomphé.

Prenez-y garde encore. Ces jeunes gens sont cultivés. Ils se réclament de grands écrivains. Une nouvelle école littéraire qui aime tous ceux que j'ai cités tout à l'heure, et aussi Young, Swift, Chateaubriand, Desbordes-Valmore, Aloysius Bertrand, n'est point un ennemi. Voyez bien où elle veut en venir, et où elle en viendra bientôt, quand elle aura jeté sa gourme : à une réaction *poétique*. Ce n'est pas si mal.

Pour commencer, elle ramasse, par brassées, des images ; elle les engrange, les folles, les ridicules, les précieuses, les rares... Sa théorie de l'instinct, tout naturellement, la ramènera à celle de l'inspiration. Et il est bien certain qu'il y a une grande part d'*automatisme* dans le génie des grands poètes, et que ce génie est fait d'*inconscient* et de *conscient*. Qui nous dit que les « exercices d'entraînement » du surréalisme n'aideront pas quelques jeunes esprits à se découvrir plus vite eux-mêmes, à se classer parmi ceux dont l'inconscient est riche et mérite d'être exploré?... Nous souffrons de la platitude de la littérature moderne et de la sèche banalité des romans d'à présent. N'est-ce pas un peu de fraîcheur et d'inattendu que le surréalisme, les pirouettes finies, va nous ramener?

Déjà on s'accoutume au ton hallucinatoire de certains textes surréalistes ; et l'on y découvre des rapprochements d'images savoureux et exquis. Attendez un peu... Il y a les surréalistes qui n'avouent pas. Ceux-là, quand ils ont pêché longtemps dans leur inconscient et fait, loin du public, de l'« automatisme », font un choix

dans leur pêche, dans le hideux mélange de leurs trouvailles. Et ils vous ravissent. De qui, ceci :

Mon Dieu, qu'elle est belle, vue de la cage du départ, avec sa large baguette cousue jusqu'au deuxième, comme à une superbe chaussette ! Mais elle n'est pas un édifice, elle est une voiture, un navire. Elle est vieille et réparée comme un bateau de son âge, de mon âge aussi, car je suis né le mois où elle sortit de terre. Elle a l'âge où l'on aime sentir grimper sur soi des enfants et des Américaines. Elle a l'âge où le cœur aime se munir de T. S. F. et de concerts à son sommet. Tout ce que j'aime dans les Transatlantiques, je l'y retrouve Les parfums incompréhensibles, déposés dans un losange d'acier par un seul passant, et aussi fixes dans leur altitude qu'un cercueil dans la mer, tenu par un boulet ; mais surtout des noms de Syriens, de Colombiens, d'Autrichiens gravés, non sur les bastingages, mais sur toutes les vitres, car la matière la plus sensible de cette tour et la plus malléable est le verre.

Est-ce du Breton, de l'Éluard, du Vitrac?

Non, c'est du Giraudoux, dans la charmante *Prière sur la Tour Eiffel.* Et nous n'aurions pas à feuilleter longtemps un livre de Paul Morand, pour y trouver, effet de nuit constantinopolitaine, ou rêverie à Portofino-Kulm, quelques passages qui aient cet accent surréaliste. Morand et Giraudoux ont fait du surréalisme ; mais, avec une volonté opiniâtre, et la plus subtile logique.

C'est à quoi reviendront MM. Breton et compagnie, épigones qui se croient démiurges. Pour l'instant, ce ne sont que des romantiques attardés. Et, s'il leur fallait chercher des ancêtres, c'est chez les romantiques allemands qu'on trouverait leur véritable filiation. Novalis, il y a plus d'un siècle, avait formulé la « poétique » surréaliste en ces termes : « Il faut que le poète soit à lui-même une manifestation... On conçoit des récits sans autre lien que celui de l'association des idées *comme dans les rêves*, des poèmes qui n'auraient pour eux que l'harmonie des belles expressions, mais sans aucun lien, *sans aucun sens* ; tout au plus quelques strophes isolées seraient intelligibles, comme des fragments empruntés aux objets les plus divers. Le sens de la poésie a beaucoup de points communs avec le *délire en général.* » Le surréalisme n'a rien inventé.

Robert Kemp.

LES SCIENCES

LA VIEILLESSE ET LA MORT DE LA TERRE

On a, maintes fois, comparé la Terre à un être vivant. Comme toute créature, elle a eu une naissance ; comme toute créature, elle connaîtra la mort.

Mais quels stades parcourt-elle entre ces deux termes extrêmes? Comment se manifeste cette « vie du globe »? Quels sont les phénomènes qui nous permettent d'en affirmer l'existence réelle?

Eh bien, la Terre vit.

D'abord, elle a un système circulatoire. La chaleur émise par le Soleil, transportée avec plus d'intensité aux environs de l'équateur à cause de la moindre obliquité de ses rayons, y échauffe, en les vaporisant, les eaux océaniques. Élevées dans la haute atmosphère par l'ascension des masses d'air chaudes, les vapeurs ainsi formées sont entraînées par le courant d'air des couches supérieures, vers les régions froides, où elles vont se condenser, en pluies et en neige, sur les montagnes qui hérissent les continents. L'eau de condensation se réunit en torrents, en rivières, en fleuves ; elle retourne ainsi à l'océan, où le même cycle recommencera, constituant ainsi une véritable « circulation » analogue à la circulation sanguine de notre corps, et dans laquelle les cours d'eau joueraient le rôle des veines et des artères.

La Terre respire. Il suffit d'avoir passé deux jours aux bords de la mer pour avoir vu la surface de l'océan se soulever et s'abaisser, deux fois pendant un jour lunaire, suivant un rythme grandiose qui fait songer à celui qui soulèverait la poitrine d'un être immense, aspirant

l'air pour remplir ses poumons gigantesques. Et, chose remarquable, l'écorce solide elle-même subit ces « marées » sous l'influence des attractions, tantôt concordantes, tantôt contrariées de la Lune et du Soleil.

La Terre tremble et frémit. Parfois de brusques et redoutables convulsions en déforment la surface ; parfois des frissons légers en agitent l'épiderme. A de certains moments, comme on le voit dans certaines maladies, l'enveloppe se perce pour livrer passage à des masses de matières qui s'échappent sous forme d'éruptions.

Enfin, notre globe a un véritable système nerveux. Des courants électriques le parcourent sans cesse, causes, peut-être, des spasmes qui en font frémir l'écorce, pendant que, sous l'influence des forces dont le génie de Newton a énoncé la loi, elle gravite autour du Soleil en tournant sur elle-même et en exécutant en outre une quinzaine de mouvements plus ou moins complexes. Et le mouvement n'est-il pas justement la manifestation essentielle de la vie?

Mais tout être vivant porte en lui-même des germes de maladie, d'affaiblissement et de mort. La Terre, comme tous les êtres créés, « va lutter pour la vie » ; mais, comme eux, elle sera amenée à la mort, qui marque le terme de toute existence.

Et c'est le fonctionnement même de sa vie qui sera la cause de son acheminement vers sa fin dernière ; nous allons le voir petit à petit :

Propter vitam vivendi perdere causas.

*
* *

Le soleil va lui livrer le premier assaut. Sous l'action de ses rayons, les roches des cimes montagneuses s'échauffent pendant le jour, mais ne s'échauffent que sur leur côté éclairé. De là des efforts, des torsions moléculaires provenant des dilatations inégales de la pierre. Sous l'influence de ces efforts répétés chaque jour, la cohésion entre les molécules ne suffit plus : la roche vaincue se fend, sa surface devient crevassée et se couvre de fissures.

Alors, survient la pluie : amenée sur les sommets par la circulation aérienne, elle pénètre dans les fissures, où le froid la congèle. La glace, en se formant, fait éclater, sous l'influence de son irrésistible pression, les parois de pierre qui l'enserraient à la minute précédente : le roc va se trouver ainsi débité en morceaux, fragmenté en débris.

A ce moment, un troisième assaillant se présente : c'est la pesanteur, qui va prendre une terrible revanche vis-à-vis des forces qui avaient élevé les sommets montagneux au-dessus du niveau des

mers. Les fragments rocheux morcelés par la gelée vont obéir aux implacables lois de la gravité qui les appelle vers le centre de la Terre : ils vont tomber, rouler sur le flanc des montagnes.

Mais ils n'y restent pas au repos : un quatrième adversaire se joint aux précédents : c'est l'eau de pluie qui ruisselle sous l'action de la pesanteur. Tant qu'une goutte d'eau n'a pas atteint le niveau des mers, elle ne peut demeurer immobile : elle glisse, glisse sans trêve, jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa surface d'équilibre définitif. En ruisselant ainsi le long des pentes, elle transporte les fragments de la montagne désagrégée par la gelée ; elle creuse le lit dans lequel elle coule, et la force vive de ses molécules liquides arrive, avec le temps, à triompher des obstacles les plus infranchissables. Le ruisseau devient torrent ; il ouvre des brèches dans les plus formidables remparts que les roches dressent devant lui ; il s'élance par-dessus les escarpements en cascades irrésistibles : il renverse tout, rien ne peut l'arrêter dans sa descente vers la mer ; et les matériaux, ainsi arrachés à l'écorce terrestre, seront charriés jusqu'à l'océan, sur les profondeurs duquel ils s'accumuleront en couches dont la succession prépare le travail des géologues de l'avenir.

La glace ajoute son action à celle des ennemis précédents. La neige, accumulée sur les cimes, en tombe sous forme d'avalanches qui détruisent, sur leur passage, les arbres, les habitations, les vies humaines. Quand elle est accumulée dans les hauteurs, elle y forme des glaciers qui se moulent sur les vallées, descendent lentement vers la plaine, rabotant le sol et en arrachant des blocs qui seront, ensuite, roulés par les torrents engendrés par leur fusion. Enfin, en s'infiltrant lentement dans les terres, l'eau y fait naître des fissures, amorces de glissements de terres sur les flancs des monts et des collines.

Même dans les régions où l'eau manque, c'est-à-dire dans les déserts, le relief extérieur de la Terre est continuellement dégradé, par le vent, cette fois. Les courants d'air projettent les grains de sable contre les rochers qui subissent ainsi une véritable sculpture, sculpture déformante et destructive.

Ainsi aucun point de la surface du globe n'échappe à l'action des agents atmosphériques.

C'est au profit de l'océan que travaillent donc torrents, rivières et fleuves, de cet océan auquel ils apportent le produit de leur travail de démolition. Mais ce souverain maître va-t-il se contenter de recevoir le tribut de ses esclaves? Non pas ; il va donner l'exemple en se ruant à l'assaut de ses rivages avec la violence de ses vagues et de ses marées. Cet assaut s'exerce sur les 250 000 kilomètres de côtes baignées par la mer, réalisant un travail de sape qui se poursuit de-

puis des milliers de siècles, et dont les découpures des falaises de Normandie et des granits de Bretagne sont le témoignage permanent.

Le résultat de tout cela? C'est l'arasement complet, certain, de toute la surface continentale. L'altitude moyenne des continents au-dessus du niveau de la mer est de 700 mètres, et les calculs des géologues leur permettent d'affirmer, avec l'un des plus illustres d'entre eux, Albert de Lapparent, que dans un délai de sept à huit millions d'années, la surface des terres émergées aura été déposée sur le fond des mers par l'action érodante des eaux qui ruissellent sur l'écorce terrestre.

Cependant, la Terre se défend avec énergie. Tantôt des sables et des vases, charriés par les fleuves, se déposent en formant des « deltas » dont quelques-uns, comme ceux du Rhône, du Nil ou du Mississipi, ajoutent des étendues considérables au domaine continental. Tantôt de microscopiques travailleurs, — travailleurs non syndiqués, ceux-là, puisqu'ils « travaillent », — les coraux, édifient lentement des barrières, des récifs, des îles entières. Tantôt, enfin, les volcans vomissent par leurs cratères d'énormes quantités de laves qui apportent à la Terre des éléments nouveaux pris à l'intérieur du globe. Mais ces compensations ne sont que partielles ; elles constituent un palliatif, et non une guérison.

*
* *

Un être vivant, même parfaitement sain, finit toujours par arriver à la vieillesse : avec elle arrive la diminution des forces ; la circulation se ralentit et la mort survient, conséquence fatale du froid qui succède à la chaleur de la vie.

La Terre va-t-elle faire exception à cette loi, ou la subira-t-elle aussi dans son inflexible rigueur?

Remarquons d'abord qu'elle n'est plus jeune, notre Terre. Géographes, géologues, physiciens ont cherché à supputer son « âge », en partant de points de vue très différents : tous sont arrivés à lui assigner une existence passée comprise entre mille et deux mille millions d'années, depuis le moment où son écorce s'est formée par la solidification superficielle de son noyau central.

Malgré cet « âge avancé », le conflit de la terre ferme et des agents extérieurs durera longtemps encore ; pendant les premiers siècles à venir, l'atmosphère s'enrichira en acide carbonique, provenant, d'une part, de l'activité surexcitée des volcans, d'autre part des masses de ce gaz que l'industrie, poussée à son paroxysme, déverseront dans l'air. Or, l'acide carbonique est le meilleur manteau qui protège la Terre contre le refroidissement par rayonnement vers l'espace

céleste. Notre atmosphère n'en contient qu'un trois millième, et cependant, si cette dose bien faible venait à disparaître, la température du sol terrestre baisserait de vingt degrés !

Donc, l'accroissement momentané de la teneur de l'atmosphère en acide carbonique améliorera, pendant quelque temps, quelques siècles peut-être, les conditions climatériques de notre petit globe. Mais ce ne sera qu'une accalmie dans la course de notre planète vers la mort finale.

Au bout d'une période que le physicien Helmholtz évaluait à dix-sept millions d'années, le Soleil, source de toute lumière et de toute chaleur, le Soleil, refroidi par suite de son rayonnement poursuivi à travers la longue série des siècles, sera réduit au quart de son volume actuel. Et bien longtemps avant que cette contraction soit réalisée, la température du globe terrestre insuffisamment échauffé par cet astre refroidi, ne dépassera pas la température zéro. La vie ne durera sans doute pas aussi longtemps sur la Terre, et l'illustre savant en fixait la persistance ultime à six millions d'années environ. Six millions d'années ! Tel est le temps qui resterait encore aux hommes pour accomplir les destinées de l'humanité.

Qu'adviendra-t-il alors de la Terre elle-même, privée par une mort générale de tous les êtres qui en peuplaient la surface? L'homme, en utilisant toutes les forces de la nature, en mettant en jeu les forces nouvelles que la science, poussée à son paroxysme, aura encore découverte, aura-t-il réussi, en captant au besoin des énergies extra-terrestres, à reculer la date fatale? Sera-t-il, tout au moins, parvenu à transmettre à d'autres mondes le résultat des conquêtes de son génie qui aura lentement, au cours des siècles, déchiffré l'une après l'autre les obscures énigmes du livre de la Nature dont il sera enfin parvenu à connaître les lois?

Nous ne le savons pas.

Mais ce que nous savons avec certitude, c'est que le Soleil se refroidissant, la température de la Terre tombera vite au-dessous de zéro : ce sera la période de la mort finale.

Les fleuves, les lacs, les mers se transformeront d'abord en masses de glace ; les nuages, condensés en neige précipitée sur le sol, n'entoureront plus notre planète de leur manteau protecteur. Alors, le refroidissement sera plus rapide encore.

L'acide carbonique de l'air va disparaître à son tour, solidifié à l'état de neige fine qui tombera sur le sol, et avec lui disparaîtra le dernier rempart qui protège la Terre contre le froid terminal. Quand la température tombera à 200 degrés au-dessous de zéro, de nouveaux océans vont apparaître et accumuler, pendant un temps, leurs flots

dans les cavités formées par les glaces : ils proviendront de l'azote et de l'oxygène de l'atmosphère, liquéfiés sous l'action du froid ; l'air alors ne contiendra plus, à doses infinitésimales, que de l'hydrogène et de l'hélium.

L'écorce glacée recouvrira donc un globe mort extérieurement, mais dont l'intérieur continuera à renfermer ce noyau de matière ignées qui restera, pendant des millions de siècles, à l'état incandescent. Une très minime partie de cette chaleur parviendra à la surface par conductibilité, à travers l'écorce de plus en plus épaisse, et la température ne sera maintenue à quelques degrés au-dessus de zéro absolu (— 273°) que par le rayonnement ultime du Soleil mourant qui, après avoir passé du rouge clair au rouge sombre, finira par devenir obscur à son tour.

* * *

Alors, à la surface de cet astre désormais éteint, une écorce superficielle se formera ; mince d'abord, elle se fissurera sous l'action de la formidable masse ignée qu'elle emprisonnera ; mais, peu à peu, elle deviendra continue. Et, à partir de ce moment, son refroidissement sera plus rapide encore que celui de la Terre, car il n'y aura pas, dans son voisinage, d'astre, même attiédi, pour lui envoyer un reste de chaleur.

C'est dans la nuit éternelle de l'Espace, nuit à peine éclairée par la pâle lueur des étoiles lointaines, que le Soleil verra se précipiter sur lui la vapeur d'eau de son atmosphère, pour y former d'éphémères océans qui ne connaîtront jamais la lumière d'un jour impossible : à peine nés, ils deviendront des plaines glacées. Les gaz de l'atmosphère solaire se liquéfieront à leur tour, et le Soleil, lui aussi, ne sera plus qu'un globe inerte extérieurement, mais dont l'intérieur contiendra une prodigieuse réserve d'énergie thermique. Il continuera à cheminer à travers le ciel, dans la direction de l'étoile *Wega*, emmenant avec lui le cortège de ses planètes, comme cheminerait un obus colossal, chargé d'une accumulation prodigieuse des plus terribles explosifs. Et la Terre, grain de sable à côté de la masse de l'astre, continuera, en vertu des lois de l'attraction à graviter autour de son Soleil éteint : notre Terre, dès lors, est morte et fait partie d'un monde mort.

Mais ce monde ressuscitera-t-il? Comme le Phénix de la fable, pourra-t-il renaître de ses cendres et connaître une vie nouvelle? Le grand physicien suédois Svante Arrhenins nous dit que oui, et c'est, d'après lui, la rencontre de deux étoiles éteintes qui peut, qui doit amener la rénovation d'un corps céleste.

Un autre soleil, mort aussi, peut se trouver sur la route du nôtre ; et les chances de la rencontre augmentent très vite à mesure que diminue leur distance qui intervient par l'inverse de son carré. Applique-t-on à ce cas passionnant le calcul des probabilités? On trouve que le temps « probable » qui doit s'écouler jusqu'à cette rencontre sera de l'ordre de grandeur d'un trillion d'années !

Ce choc effrayant se fera à une vitesse d'au moins 600 kilomètres par seconde. A cette vitesse, la seule force vive du choc, transformée en chaleur, suffirait à volatiliser ces deux sphères, même si elles étaient uniformément solides et froides. Mais ces deux soleils, morts extérieurement, sont des obus chargés de composés endothermiques auprès desquels les plus terribles de nos explosifs ne sont que des jouets d'enfants. Ces composés résultent de la combinaison de l'hélium et de l'hydrogène, matériaux originels de la nébuleuse primitive où le Soleil s'est formé. Quand un choc entre deux soleils éteints se produit, non seulement les éléments qui constituent les explosifs se dissocient, mais encore ils se désagrègent en hélium et en hydrogène, dégageant une quantité de chaleur qui défie toute évaluation.

La volatilisation du noyau donne ainsi naissance à un astre brillant, à une étoile nouvelle, à une *nova*, analogue à celle qui a brillé en 1918, dans la Constellation de l'Aigle, comme pour annoncer à nos héroïques poilus l'approche de la victoire. Du choc, résulteront deux jets gazeux qui s'échapperont tourbillonnant en spirale, et commençant ainsi le premier stade d'une nouvelle nébuleuse dont le noyau ou les noyaux seront les étoiles naissantes. « Un système nébuleux existe donc, avec une étoile à son centre, et toutes les phases par lesquelles ont passé notre Soleil et les planètes qui l'entourent vont pouvoir se reproduire en recommençant un cycle nouveau dans l'infini des cycles de l'Univers (1). »

Ce sera donc bien la résurrection d'un monde !

Et sur cet immense cadran du ciel où la vie des étoiles mesure les minutes, une fois de plus la grande Horloge de l'Éternité aura accompli un de ses tours.

ALPHONSE BERGET.

(1) A. BERGET, *La vie et la mort du Globe*, 1 vol. Paris. (Flammarion).

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ÉMILE BURÉ

Émile Buré, ou l'espion présumé... *car enfin c'est bien d'espionnage que l'ont inculpé le gouvernement et sa magistrature! Dans les rédactions et les couloirs de la Chambre on répète depuis quinze jours que c'est une bouffonnerie. Pardon. C'est une infamie. Pauvre brave Buré, qui se démène avec tant de cœur pour préserver son pays des maux de l'étranger, et contre qui on exhume une loi votée, il y a quarante ans, contre des canailles qui copiaient pour l'Allemagne les plans des forts de l'Est! Allons, il faut le dire une fois de plus, le cœur sur les lèvres : « Quel dégoûtant régime! »*

Mais plutôt que de s'attarder à peindre ces fourbes assez calamiteux, il vaut mieux montrer et aimer cette figure de Français charmant. En cinq années, Buré s'est fait une très grande place dans le journalisme parisien. Il n'est pas encore lu de la masse, mais la masse ce sont les médiocres, les neutres qui, chaque matin, s'anesthésient avec des feuilles spécialement rédigées pour taupes et pour autruches. Buré est fidèlement suivi par ceux que hante la menace allemande, et je lui connais, dans de petites villes, où l'on a mieux le temps de méditer que dans notre absurde agitation, des admirateurs pour qui la soirée est gâchée, si l'Éclair, *par malchance, n'arrive pas. On le lit, on le relit, on le cite, on le coupe, on le garde, on l'aime! On l'aime pour son courage, où se sent l'honnête homme, qui préfère à tout l'indépendance et la vérité. Il a été chef du cabinet de Briand durant la guerre. Briand, pour arranger la paix, reprend le pouvoir. Buré juge sa politique néfaste, il n'hésite pas à l'imprimer. Poincaré devient président du Conseil. Il loue sa politique*

extérieure; mais il est effaré de l'absence de politique intérieure. Il va le voir; il a l'amicale idée de m'emmener. Quelle étonnante entrevue! Avec sa bonne rudesse, où il y a le battement de son cœur, Buré dit : « Monsieur le président, prenez garde! Vous menez la France à des élections graves! Vous allez nous mettre dans les pattes d'Herriot et de Painlevé! »

Buré pense dru et parle ferme, et il prévoit, et il annonce, et comme il n'est pas mystique, il n'entend pas de voix et il n'a pas de visions, mais il se sert d'une faculté de jugement terrible, que la réalité confirme, et implacablement.

Quel malheur que l'Éclair *de ce Buré plein de santé soit faubourg Montmartre, dans ce coin de Paris fétide, où tout sent la prostitution : les parfumeurs, les coiffeurs, les manucures, un music-hall avec ses affiches :* Vive la femme !, *les restaurants, les bars. Quel monde! Enfin... nous voilà dans la maison de* l'Éclair. *On se heurte, sous le porche, à quelque boxeur noir ou café au lait (dans le même immeuble habite* l'Auto) *; on monte un escalier gras; et on trouve enfin un visage honorable, Joseph, le garçon alsacien de Buré. Quand on parle journalisme, il faut toujours citer Joseph, qui est une figure, Joseph qui connaît son patron comme s'il l'avait fabriqué, qui fait le tri des amis et des importuns, qui a la clef du bureau, tel un geôlier, et qui, devant des raseurs, vous fait froidement entrer chez Buré, qui est là, en prononçant tout haut : « Il n'est pas arrivé... Si vous voulez l'attendre? »*

Certains jours, effectivement, il n'est pas arrivé. Alors Joseph a simplement un signe de la main, dans la direction du sud-est, qui veut dire : « Le patron est à la brasserie. Il finit sa manille. » On peut aller l'y rejoindre, s'il pleut dehors, ou s'il y a des têtes trop inadmissibles dans l'antichambre. Buré, sur une banquette molle, joue là son petit Boubouroche, et il y a près de lui Potasse et Fouettard, et il y a les soucoupes, que Buré paiera en brave garçon, s'il a perdu. Et il perd fréquemment, parce qu'à la différence de Fouettard et de Potasse qui oublient tout, dès qu'ils s'adonnent aux joies de la manille ineffable, lui, les cartes en mains, n'oublie pas que le gouvernement, hélas! oublie de gouverner. Et soudain, on l'entend qui s'écrie : « Ah! la brute! » Potasse, ravi, se croit désigné. Brave Potasse! C'est à ce qu'on appelle un ministre que Buré brusquement songeait.

Dès qu'il vous voit, il crie : « Ah! bonjour! J'ai fini! Nous remontons ensemble! » En effet, il ne fait plus que six ou sept parties; après quoi, il vous ramène dans son bureau.

Ce bureau, qu'il est cocasse! Le vrai Buré évolue là dedans, entre deux autres Buré, l'un en pierre, l'autre en peinture. Aucun ne vaut le vrai, bien planté sur ses pieds, fort de cheveux et rond de ventre, qui parle,

qui crie, qui... gueule! Il faut dire le mot. Buré est de Dreux: il se vante toujours de sa souche paysanne; je lui vois des meuniers et des postillons dans sa famille; et il a une voix admirable, comme on devait en entendre dans les relais, une voix passionnée, qui, si j'ose dire, emporte l'homme, car, quand il est parti à proférer des choses, le téléphone peut sonner, on peut entrer, on peut sortir, il peut y avoir des explosions dans la rue! Buré domine tout, et ne fait attention à rien, même pas à Joseph, qui, blasé, glacé, apporte sur des fiches des noms de visiteurs, et voit le patron les rouler en boulettes et les jeter sous la table, sans même soupçonner qui peut désirer le voir. Que lui importe! Il a là ses amis, n'est-ce pas, qui sont entrés comme dans le moulin de ses grands-parents. Et, parmi les... amis, il y a de tout, des banquiers, des politiciens, des piliers de café, des chrétiens, des juifs, des mahométans; il y a même de braves bougres désœuvrés, venus se chauffer jusqu'à l'heure extrême où il leur faudra rejoindre pour le dîner un intérieur, qui doit leur paraître bien morne, après le spectacle de cet homme chaleureux et bruyant, plein de souvenirs et d'idées.

Parmi des papiers épars, des enveloppes froissées, des journaux jetés n'importe où, et qui demeurent là, les serins, comme tout gonflés d'eux-mêmes, Buré, marche, va, vient et tonitrue. Sa sincérité est si forte, son âme si dénuée de tout cabotinage, que c'est un jaillissement de mots, dont il ne règle jamais l'intonation. Ah! l'acteur détestable! Mais quel cœur d'or, et qu'on le sent vrai!

Je dis qu'on le « sent », parce qu'on ne le « comprend » pas toujours, Que voulez-vous, il ne s'occupe pas des nuances; il ne connaît pas les effets; il ne sait pas raconter. Alphonse Daudet, ce séducteur, lui aurait dit : « Mon cher Buré, réglez-moi donc cette bonne grosse voix! » Tandis que Léon serait capable de lui donner une accolade pour honorer son fort tempérament!

L'amusant, c'est que quand il prend une plume, il devient l'homme le plus clair, le plus précis, presque le plus sec. Et il faut voir quelle plume il prend! Plume à trois becs, comme celle que Balzac inventa pour ses pensums, au collège de Vendôme, et qui doit dater de ce temps-là; puis au moyen de cet instrument curieux, le voilà parti à griffer avec fièvre un papier rempli de pailles et de cheveux, lesquels se hérissent à ses déclarations! Le résultat est une bouillie complètement illisible, mais des typographes, devins et visionnaires, déchiffrent l'essentiel et renvoient des épreuves. Buré s'en empare, et vous appelle : « Approchez! Ecoutez! » Puis il vous lit l'article, du ton essoufflé dont un père de famille s'écrierait dans une salle d'attente : « Vite! Vite! Fourre tout dans le sac! C'est notre train! Nous allons le manquer! » On ne saisit que des bribes de tronçons de demi-phrases! Lui il rature, et dit : « Eh bien?

C'est ça? Ça va? » *On réplique* : « *Je crois bien! Ah! si ça va!* » *Et le lendemain, quand on lit sa prose limpide qui prône l'ordre, le bon sens et la hiérarchie, on demeure stupéfait et charmé de voir comme d'un accouchement tumultueux il peut naître un bel enfant doux, clair et sage.*

C'est là une impression ravissante, que n'auront jamais les lecteurs qui ne connaissent pas l'homme, et n'ont pas entendu ce magnifique « gueuloir » digne de Flaubert, où se marque une conviction fougueuse.

Au fait, je ne sais pas pourquoi les abonnés se privent de cette joie. J'irais à leur place renouveler mon abonnement, vers le soir, lorsque Buré est au journal. Ils l'entendraient de l'entrée, de l'escalier, hurler à ses intimes des « choses confidentielles »! Ils l'entendraient expliquer avec une passion qui rappelle le tonnerre ce que c'est qu'Herriot, que Caillaux, et dénoncer en frémissant toutes les larves, et tous les défaitistes! Et ils penseraient comme moi qu'un Boche venu là pour... pour espionner par exemple, en serait détourné sur l'heure par cette seule voix, car elle lance des prophéties pessimistes avec une telle vigueur, que c'est un indice d'optimiste santé, à jamais déprimant, pour un ennemi de la France!

René Benjamin.

Le Théâtre : *La Reprise.*

Henriette Gouverneur, qui occupe déjà une place estimable dans le journalisme parisien, revient passer quelques jours dans sa famille. Une très simple famille d'employés, en province. Le fils a été tué à la guerre, le père est vieilli et fatigué, Henriette est obligée de travailler pour faire vivre les siens. Énergique, supérieurement douée, au lieu de se contenter d'un poste de dactylographe à l'usine où travaille son père, elle est allée tenter sa chance à Paris, dans cette carrière de l'écrivain professionnel, qui convient si peu aux femmes. Pourtant, elle a réussi. Mme Gouverneur se rend compte qu'Henriette est devenue maintenant le véritable chef de la famille. Ce sentiment l'a troublée car elle n'a jamais donné à sa fille cet amour maternel que les poètes ont raison d'appeler le pain merveilleux de l'enfance. Elle sent qu'elle doit des comptes, des raisons, des excuses même de sa conduite. Henriette est assez armée pour tout entendre : Mme Gouverneur, avec une émotion toute simple, toute naturelle, confie son secret à sa fille.

Elle a été, jadis, une jeune femme romanesque, mariée à un employé médiocre. Elle traînait le regret de tous les biens impossibles, la vie luxueuse, brillante, où l'on a le temps de s'abandonner aux caprices du sentiment. Le jeune patron de l'usine où travaillait son mari,

M. Lemurier, lui avait fait la cour. Sur lui étaient tous les prestiges de ce monde où elle n'entrerait jamais et qui est si bien fait pour éblouir une pauvre provinciale. Elle a cédé et Henriette a été l'enfant de cet adultère.

Aimable aussi longtemps qu'il la courtisait, M. Lemurier s'était empressé de fuir les responsabilités. Henriette avait été, pendant toute son enfance, le vivant souvenir de cette faute et de cette désillusion. C'est pourquoi Mme Gouverneur n'avait jamais été tendre pour cette enfant irrégulière.

Henriette reçoit cette confidence sans vains cris, sans reproches sentimentaux. Elle console cette mère plus faible qu'elle et reprend le chemin de Paris.

Là, au second acte, elle cherche à approcher la famille Lemurier. Une femme que le succès a déjà signalée voit, à Paris, toutes les portes s'ouvrir. Le directeur du journal où elle écrit, qui nourrit un faible pour une telle collaboratrice, ouvre ses salons à une compagnie où Henriette rencontre Bertrand Lemurier — son frère.

Cette compagnie est campée de main de maître : c'est le monde des nouveaux riches, profiteurs de la guerre. Précieuse peinture, que nul, dans l'art dramatique, n'ose aborder, alors qu'elle devrait être le pain quotidien des auteurs. M. Donnay est ici à son affaire et s'en donne à cœur joie. Il y a là un ministre en rupture de portefeuille, un mondain qui s'est spécialisé dans l'économie politique pour faire croire qu'il était bon à quelque chose, et le jeune Bertrand Lemurier, qui boit des liqueurs dans un coin avec la cynique impolitesse à laquelle lui donne droit sa fortune. Eux, les mâles, cachent encore leurs véritables sentiments. Mais les femelles les déclarent, les étalent avec la candeur de l'inconscience. La guerre? La guerre à laquelle ils doivent leur fortune? C'est une vieille histoire oubliée, qui n'a pas eu l'importance qu'on veut bien dire. La vie chère? C'est une invention des petites bourgeoises, qui sont devenues si sottes qu'elles ne savent même plus équilibrer un budget. On peut imaginer tout ce que M. Donnay a mis sur ce thème d'étincelante cruauté. Il convient d'en faire à cet auteur un mérite singulier. Il est le seul à avoir tenté déjà depuis la guerre la comédie de mœurs avec *la Chasse à l'homme*. Personne d'autre que lui ne songe à utiliser cette admirable matière comique, et il semble que lui-même ait scrupule à utiliser seul le trésor. Nous le regrettons, nous eussions souhaité de voir M. Donnay montrer hardiment la voie à ses cadets et développer toute une action comique en fonction de ces bouleversements des mœurs qui amènent les Lemurier au sommet de la société et les Henriette Gouverneur dans le journalisme. A vrai dire, c'est bien là-dessus que M. Donnay a bâti son intrigue. Mais c'est une complication sentimentale qui va prendre le pas, et la grande trame de vérité morale et sociale reste dissimulée dans les fonds.

Henriette et Bertrand vont s'accrocher d'une manière plutôt que

d'une autre, parce qu'ils sont des jeunes gens d'après-guerre ; la situation où ils se trouvent, ils auraient pu s'y trouver à n'importe quel autre moment, au moins quant à l'essentiel ; mais les nuances sont à la couleur du jour. Bertrand est le jeune nouveau riche, pas méchant, mais perverti par sa fortune, la vie facile, le monde où il vit. Il n'a jamais connu que des femmes qui s'intéressaient à son argent ; le voilà qui se met à s'amouracher d'Henriette. Celle-ci n'est pas n'importe quelle jeune fille. Aux raisons générales que tout bâtard a d'en vouloir aux enfants légitimes favorisés du sort, Henriette joint une âpre nuance de rancune : son frère est mort, tandis que ce Bertrand faisait fortune. Elle-même est condamnée à une vie médiocre, soit, elle l'accepterait avec courage. Mais si elle avait seulement une faible partie de l'immense fortune amassée par les Lemurier, quel autre usage qu'eux n'en ferait-elle pas !

Car c'est là un des mérites de cette pièce, le caractère d'Henriette est très riche et très vrai. Henriette a beaucoup de bon sens et de droiture. Pourtant, il y a chez elle une révolte, à base de générosité raisonnable, mais qui risque de l'égarer. Elle est sensée parce qu'elle a été élevée dans un milieu honnête et qu'elle a l'âme droite. Elle est révoltée parce que les circonstances l'y incitent, parce que la fortune des profiteurs de la guerre blesse son sentiment du juste, et enfin parce que la dureté et l'étrangeté des temps l'ont jetée dans l'anormal, car il est anormal qu'une jeune fille ait besoin de devenir journaliste pour faire vivre les siens.

Pour toutes ces raisons, qui ne sont point exposées en des discours, mais qui sont lisibles en clair dans la trame, nous ne nous étonnons pas trop de voir Henriette qui laisse Bertrand s'engager, et qui semble même prendre plaisir à lui faire voir du pays. Coquette sans le vouloir, uniquement par instinct, autre trait très juste, elle amène Bertrand à l'aimer sincèrement. Le malheureux n'a jamais rencontré d'âme de cette qualité, ni de fille de cette force. Il est brutal, maladroit, grossier même, mais il n'est pas mauvais. Sa sœur légitime, une des nouvelles riches du troupeau, garde une solide rancune à Henriette, de qui elle sent les supériorités : avec perfidie, elle insinue en public qu'Henriette cherche à entrer dans la famille Lemurier à cause de sa fortune. Ce sera la cause de l'éclat : Bertrand prend la défense d'Henriette et lui offre de l'épouser. Et Henriette, émue par cette attitude, lui confesse le projet insensé qu'elle avait formé : elle rêvait de se faire épouser, en effet ; elle se fût fait reconnaître, par contrat, une somme importante et, sitôt le contrat et la cérémonie légale, elle eût déclaré à Bertrand : « Pauvre sot, je suis ta sœur, et je n'ai fait que reprendre par la ruse une part de l'héritage qui me revient aussi bien qu'à toi et que je saurai employer mieux que toi. »

Ce n'eût peut-être pas été tout à fait joli. Mais une fille généreuse est excusable de se laisser entraîner un peu loin par la phobie du profiteur de la guerre. Et, puisque Bertrand est meilleur qu'elle ne croyait,

elle ne cherche plus à le duper ; ils s'aimeront comme frère et sœur, ce qui est fort bien, mais qui fera beaucoup jaser le monde ; et si Bertrand restitue à cette jeune redresseuse de torts une partie de l'héritage paternel, ce ne sera que de bon gré, en échange de la solide et bienfaisante affection qu'il aura trouvée.

Le péril de cet acte n'était pas tant la nature du sentiment scabreux sur lequel il était construit ; M. Donnay est trop habile homme de théâtre pour broncher sur cette difficulté ; il était surtout dans le fait que le spectateur savait à l'avance que la situation est inextricable, et que M. Donnay, en dépit de toute sa maîtrise, ne pouvait que dénouer et effacer très vite une intrigue qui n'est nouée que lentement et tard au cours de la pièce. Mais il ne déplaît pas à un homme habile comme M. Donnay de jouer la difficulté et de montrer comment on gagne une partie si dangereusement engagée.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA POLITIQUE INTÉRIEURE. — *Les débats sur l'amnistie continuent dans les deux Chambres entre lesquelles le projet de loi fait le va-et-vient.*

Le 16 décembre, la Chambre amnistie de nouveau Caillaux et Malvy. Elle accorde l'amnistie à Sadoul, mais la refuse à Guilbeaux.

Le 24, le projet est voté à son tour au Sénat, mais avec des modifications concernant les coupables de menées anarchistes, les déserteurs à l'étranger, et la réintégration des cheminots.

Le désaccord subsiste donc. Toutefois, le 27, les socialistes de la majorité décident d'accepter le texte du Sénat, afin de ne pas amener la chute du cabinet Herriot.

Le 31 décembre, la Chambre vote le texte du Sénat après des débats tumultueux.

— *La réélection de M. Painlevé à la présidence de la Chambre étant incertaine, la majorité décide qu'à l'avenir, le scrutin pour cette élection sera public* (19 *décembre*).

— *Le gouvernement décide des poursuites contre* la Liberté *pour des articles relatifs au mouvement communiste à Amiens* (20 *décembre*).

— *Une manifestation communiste se déroule au Pré-Saint-Gervais sans incidents* (21 *décembre*).

— *Des poursuites sont décidées, en vertu de la loi sur l'espionnage, contre le journal* l'Éclair, *qui a publié un rapport sur les armements de l'Allemagne, envoyé le 24 avril dernier au maréchal Foch* (27 *décembre*).

LES DETTES INTERALLIÉES. — *Publication par M. Clémentel, mi-*

nistre des finances, du « bilan » de la France (27 décembre). Nos dettes de guerre y sont comptées « pour mémoire », ainsi que nos créances sur nos alliés. Cette comptabilité est mal accueillie aux Etats-Unis et en Angleterre.

L'ÉVACUATION DE COLOGNE ET LA CRISE MINISTÉRIELLE ALLEMANDE. — *Après le refus de M. Stresemann de constituer le nouveau cabinet, les négociations entre les groupes du Reichstag sont remises au 10 janvier, date à laquelle, aux termes du traité de Versailles, doit être évacuée la zone de Cologne. La presse allemande de gauche nous menace d'un ministère de droite, dans le cas où cette évacuation ne serait pas réalisée (20 décembre).*

La veille (19 décembre), la S. D. N. a reçu une note dans laquelle l'Allemagne précise les conditions qu'elle exige pour son entrée dans la S. D. N.

En Angleterre, l'opinion conservatrice émue par l'annonce de la découverte d'armes et de munitions cachées en Allemagne, se prononce contre l'évacuation. Le gouvernement britannique (22 décembre), puis le gouvernement français (24 décembre), annoncent successivement que l'évacuation n'aura pas lieu.

La conférence des ambassadeurs constate l'accord des alliés sur ce point (26 décembre) : Cologne ne sera pas évacuée le 10 janvier, l'Allemagne n'ayant pas satisfait aux clauses du désarmement.

On ne tarde pas, toutefois, à évoluer vers un compromis. Une note officieuse anglaise du 29 décembre indique le point de vue du gouvernement de Londres, peut-être influencé par les cris de l'opposition travailliste et libérale : un délai de six mois serait accordé à l'Allemagne « pour démontrer sa bonne foi ».

ALLEMAGNE. — *Le 23 décembre, le tribunal de Magdebourg condamne le journaliste Rothard à trois mois de prison pour irrespect envers le président Ebert, mais déclare que celui-ci s'est, au point de vue pénal, rendu coupable de haute trahison au cours des grèves dans les usines de munitions pendant la guerre.*

ITALIE. — *M. Mussolini annonce à la Chambre son intention de supprimer le système électoral actuel, de revenir au scrutin d'arrondissement et de procéder prochainement à des élections nouvelles (20 décembre).*

Il prend en même temps des mesures contre les agitateurs de l'opposition (31 décembre).

EGYPTE. — *Dissolution de la Chambre des députés (27 décembre).*

LA RÉVOLUTION ALBANAISE. — *L'insurrection triomphe définitivement. Le chef du gouvernement albanais, Mgr Fan Noli, se réfugie à Brindisi à bord d'un destroyer italien (27 décembre)*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31792.